

ÉCOLE DE TRAVAIL SOCIAL
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

ÊTRE CHEZ-SOI EN LOGEMENT DE TRANSITION:
UN LIEU DE DÉVELOPPEMENT DE LA SÉCURITÉ ONTOLOGIQUE
POUR LES PERSONNES ITINÉRANTES?

par
STÉPHANIE HOUDE
Bachelière ès sciences (psychologie)
de l'Université du Québec à Montréal

Mémoire présenté à
SÉBASTIEN CARRIER
ROCH HURTUBISE
PAUL MORIN

dans le cadre du cours
SES 811
Mémoire de recherche

Sherbrooke
JUILLET 2015

COMPOSITION DU JURY

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Paul Morin, directeur de recherche

(École de travail sociale, Faculté des lettres et sciences humaines)

Sébastien Carrier, membre du jury

(École de travail sociale, Faculté des lettres et sciences humaines)

Roch Hurtubise, membre du jury

(École de travail sociale, Faculté des lettres et sciences humaines)

RÉSUMÉ

Le chez-soi constitue une base pour la sécurité ontologique. De plus, l'itinérance marque particulièrement la signification du chez-soi et la sécurité ontologique. Padgett (2007) identifie cinq dimensions de la sécurité ontologique auprès de personnes itinérantes souffrant d'un trouble mental grave au sein d'un programme de type *Housing First* : le contrôle et l'autodétermination, la routine de la vie quotidienne, l'intimité, la construction identitaire (ou la réparation d'identités brisées) et les perspectives d'avenir. **Mais qu'en est-il de la sécurité ontologique des personnes ayant vécu une expérience en logement de transition pour personnes en situation d'itinérance ?** Au cours de cette étude, s'inscrivant dans une méthodologie qualitative et constructiviste, six personnes qui ont fait un passage dans les *logements de transition de la Place Vimont* ont été rencontrées en entrevue individuelle afin d'explorer leur expérience concernant la sécurité ontologique. Selon leurs propos, il semble que la sécurité ontologique constitue une expérience complexe et singulière, évoluant autour des dimensions de l'autonomie et du contrôle, de l'intimité, l'identification, de la routine et de la position face à l'avenir. Par ailleurs, le contexte apparaît jouer un rôle significatif dans l'expérience de la sécurité ontologique, particulièrement en ce qui a trait aux dimensions de l'habitation soit le logement, l'immeuble et le quartier. Néanmoins, des éléments du vécu individuel semblent également teinter cette expérience, aspects qu'il pourrait être intéressant d'explorer ultérieurement.

Mots-clés: chez-soi, sécurité ontologique, itinérance, logement transitoire.

REMERCIEMENTS

Tout d’abord, je tiens à remercier Marcel, Réjean, Samuel, Claude, Érick et Gaston pour leur participation.¹ La générosité dont vous avez fait preuve en dévoilant une partie de vos expériences a fait vivre cette étude. Je vous en serai éternellement reconnaissante.

Sincères remerciements aux intervenants de l’équipe itinérance du CSSS-IUGS et aux intervenants impliqués dans le *projet des logements de transition de la Place Vimont*. Un merci tout spécial à toi, Geneviève Savoie-Dugas, pour ton temps et ta disponibilité.

Un énorme merci à Paul Morin, qui a su m’orienter et me conseiller tout au long de cette démarche.

Merci à vous, Sébastien Carrier et Roch Hurtubise, membres du jury, pour le temps consacré à l’évaluation de ce projet et pour vos commentaires pertinents.

Je tiens également à remercier l’Université de Sherbrooke pour la bourse institutionnelle.

Merci à mes parents, Linda et Mario, pour leur soutien, leurs encouragements et leur amour.

Finalement, merci à Jean-François, mon complice, mon pilier, mon réconfort.

¹ Il s’agit de prénoms fictifs afin de préserver l’anonymat des participants.

TABLE DES MATIÈRES

COMPOSITION DU JURY	i
RÉSUMÉ.....	ii
REMERCIEMENTS	iii
TABLE DES MATIÈRES	iv
LISTE DES SIGLES	vi
INTRODUCTION.....	1
1. PROBLÉMATIQUE	3
1.1. Le parcours d'une idée : contexte d'émergence de l'étude	4
1.2. Au-delà du logement: un chez-soi.....	6
1.3. Principaux facteurs de production de l'itinérance.....	9
1.4. Politiques sociales en pauvreté et en itinérance: la place du chez-soi.....	13
1.5. Les modèles résidentiels dominants.....	18
1.5.1. Modèle du continuum résidentiel.....	18
1.5.2. L'approche Housing first ou « Logement d'abord ».....	20
1.5.3. Entre hébergement et logement : hybridation ?	24
1.6. Être chez-soi: les enjeux du portrait diversifié des populations itinérantes	27
1.6.1. Définitions et types d'itinérance	27
1.6.2. Quelques données.....	29
1.6.3. Les visages de l'itinérance et les problèmes associés	32
1.7. Chez-soi et sécurité ontologique en itinérance.....	35
1.8. Conclusion.....	40
2. CADRE THÉORIQUE	41
2.1. La signification du chez-soi et la sécurité ontologique	41
2.1.1. Contrôle et autodétermination.....	48
2.1.2. Routine de la vie quotidienne.....	49
2.1.3. Intimité	50
2.1.4. Construction identitaire (ou réparation d'identités brisées).....	51
2.1.5. Perspectives d'avenir.....	52
2.2. Conclusion.....	53
3. MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE.....	53
3.1. Positionnement épistémologique.....	54
3.2. Positionnement théorique.....	55
3.3. Pertinence sociale et scientifique	56
3.4. But et question de recherche	60
3.5. Méthode de collecte de données.....	60
3.6. Outil de collecte de données.....	64
3.7. Méthode d'analyse des données.....	65
3.8. Considérations éthiques.....	66
3.9. Conclusion.....	67
4. RÉSULTATS	67
4.1. Sécurité ontologique.....	68
4.1.1. Autonomie et contrôle.....	69
4.1.1.1 Le contrôle de son territoire	69
4.1.1.2 Le contrôle de sa vie.....	78

4.1.1.3	L'organisation	86
4.1.1.4	Conclusion.....	93
4.1.2.	Intimité	93
4.1.2.1	Ne pas être dérangé	94
4.1.2.2	Lieu de respect	97
4.1.2.3	Lieu privé, pas envahi par l'autre.....	99
4.1.2.4	Conclusion.....	103
4.1.3.	Identification	104
4.1.3.1	S'approprier l'espace.....	105
4.1.3.2	S'enraciner	109
4.1.3.3	Se reconstruire.....	112
4.1.3.4	Conclusion.....	116
4.1.4.	Routine	116
4.1.4.1	Habitudes.....	117
4.1.4.2	Gratification	123
4.1.4.3	Prévisibilité.....	125
4.1.4.4	Conclusion.....	126
4.1.5.	Position face à l'avenir.....	126
4.1.5.1	Vivre le moment présent	127
4.1.5.2	Découragement et peur de la déception (adversité)	128
4.1.5.3	Volonté de changer de mode de vie (espoir).....	130
4.1.5.4	Maintien d'une stabilité.....	131
4.1.5.5	Conclusion.....	133
4.2.	Éléments contributifs à la sécurité ontologique	133
4.2.1.	Dimensions de l'habitation.....	134
4.2.1.1	Domicile	135
4.2.1.2	Immeuble.....	139
4.2.1.3	Quartier.....	144
4.3.	Conclusion.....	148
5.	CONCLUSION	149
5.1.	Retour sur les principaux résultats	149
5.2.	Pistes de recherches futures.....	152
5.3.	Limites de la recherche	153
5.4.	Réflexion	155
	ANNEXE 1 – VIGNETTE DESCRIPTIVES DES PARTICIPANTS	157
	ANNEXE 2 – GUIDE D'ENTREVUE.....	160
	ANNEXE 3 – FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	162
	ANNEXE 4 – CERTIFICAT ÉTHIQUE.....	167
	ANNEXE 5 – SCHÉMA SYNTHÈSE DES RÉSULTATS	168
	BIBLIOGRAPHIE	169

LISTE DES SIGLES

CDPDJ	Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse
CLSC	Centre locaux de services communautaires
CSSS-IUGS	Centre de santé et de services sociaux - Institut universitaire de gériatrie de Sherbrooke
FOHM	Fédération des OBNL d'habitation de Montréal
HLM	Habitation à loyer modique
ICIS	Institut canadien d'information sur la santé
LAREPPS	Laboratoire de recherche sur les pratiques et les politiques sociales
MSSS	Ministère de la santé et des services sociaux
OMS	Organisation mondiale de la santé
OMH	Office municipal d'habitation
OMHM	Office municipal d'habitation de Montréal
OMHS	Office municipal d'habitation de Sherbrooke
RAPSIM	Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
RSIQ	Réseau Solidarité Itinérance du Québec
SAPC	Services d'aide en prévention de la criminalité
SCHL	Société canadienne d'hypothèque et de logement
SHQ	Société d'habitation du Québec
SPLI	Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance
SPVS	Service de police de la ville de Sherbrooke

INTRODUCTION

L'habitation est un domaine vaste qui peut être abordé sous divers angles. Ce mémoire s'intéresse principalement à l'habitation comme milieu de vie et à l'expérience vécue qui s'y rattache pour les individus. Plus spécifiquement, nous aborderons les concepts de la signification du chez-soi et de la sécurité ontologique dans un contexte particulier d'habitation et d'intervention destiné à une population itinérante, soit le *projet de logements de transition de la Place Vimont* à Sherbrooke. Ce milieu constituait un site de collecte de données d'une étude en cours (Morin et *al.*, 2012-2015) s'intéressant aux pratiques d'intervention intersectorielles dans les domaines de l'habitation sociale et de la santé et des services sociaux. La signification du chez-soi et de la sécurité ontologique n'ont été qu'effleurées lors de cette étude. De plus, les personnes rencontrées vivaient toujours dans les logements de transition du projet d'intervention ciblé par l'étude, limitant les réflexions avec un certain recul par rapport à leur expérience. C'est donc dans ce contexte qu'a émergé l'idée du présent mémoire, qui s'appuie sur la question suivante : **qu'en est-il de la sécurité ontologique des personnes ayant vécu une expérience en logement de transition pour personnes en situation d'itinérance ?**

Le premier chapitre présentera la problématique, c'est-à-dire le contexte dans lequel s'intègre cette question de recherche. Premièrement, le cheminement de l'idée de recherche sera exposé de manière plus détaillée. Cette partie du texte abordera également en quoi le logement est désormais considéré comme un droit et une condition essentielle à la santé et au bien-être des individus, plus particulièrement pour les personnes en situation de vulnérabilité. En effet, le logement dépasse le simple lieu qui nous sert de refuge contre les intempéries ; le logement, c'est aussi avoir un chez-soi. Nous verrons également la place qu'occupe le logement sous cet angle du

chez-soi au sein des politiques sociales québécoises et canadiennes, symbolisant la reconnaissance du logement comme moyen et lieu d'intervention auprès des plus démunis. Ainsi, les grands modèles résidentiels dans le domaine de l'itinérance seront présentés dans le but de comprendre les éléments propres aux perspectives de l'hébergement et du logement comme lieu d'intervention. Une partie décrira également le phénomène de l'itinérance afin d'exposer les enjeux rencontrés dans l'intervention auprès des populations touchées par cette problématique. Finalement, nous aborderons les écrits scientifiques s'étant intéressés à la question du chez-soi et de la sécurité ontologique, dont ceux dans le domaine de l'itinérance. Cette section nous apprendra que malgré un grand nombre d'écrits sur ces concepts, peu se sont attardés à les étudier par rapport à des contextes spécifiques d'intervention, et encore moins en ce qui a trait au logement transitoire en itinérance.

Dans le deuxième chapitre, l'ancrage théorique du mémoire sera exposé. Plus spécifiquement, cette partie abordera les concepts de la signification du chez-soi et de la sécurité ontologique. Les dimensions de la sécurité ontologique, telle que conceptualisée par Padgett (2007), seront présentées plus en détail. Il s'agit du contrôle et de l'autodétermination, des routines de la vie quotidienne, de l'intimité, de la construction identitaire (ou de la réparation d'identités brisées) et des perspectives d'avenir. Ensuite, la méthodologie de recherche sur laquelle s'appuie le mémoire sera explicitée dans le troisième chapitre. Nous y trouverons les fondements théorique et épistémologique de l'étude, ainsi que sa pertinence au niveau social et scientifique. Cette section décrira également de manière détaillée les différentes étapes et procédures de la collecte et de l'analyse des données. Finalement seront abordées les considérations éthiques de l'étude.

Le quatrième chapitre présentera les résultats issus des analyses du matériel recueilli lors de la collecte de données. Dans un premier, les résultats concernant les différentes dimensions de la sécurité ontologique seront exposés, soit l'autonomie et le contrôle, l'intimité, l'identification, la routine et le positionnement face à l'avenir. Ensuite, les éléments perçus par les participants comme influençant leur sécurité ontologique seront présentés, regroupés selon les dimensions de l'habitation, les facteurs sociaux et les facteurs individuels. Finalement, une conclusion reprendra les principaux points à retenir de ce mémoire et exposera les forces et les limites de l'étude.

1. PROBLÉMATIQUE

Afin de mieux cerner les enjeux entourant une problématique, il importe de définir les différents éléments qui la constituent et de la situer dans un contexte particulier. Dans les pages qui suivent, le contexte d'émergence de l'étude sera tout d'abord présenté. Ensuite, le concept de la signification du chez-soi sera mis en contexte de façon globale et situé par rapport aux politiques publiques en matière de pauvreté et d'itinérance au Québec. Cela permettra de comprendre la place accordée au chez-soi en contexte québécois et de quelle manière les orientations et les actions politiques peuvent influencer le chez-soi des personnes en situation d'itinérance ou à risque de le devenir. Puis, les modèles résidentiels dominants dans le domaine de l'habitation et des services sociaux en itinérance seront présentés. En effet, les différents types d'intervention en la matière amènent un rapport différent au chez-soi qu'il importe d'explicitier. Par la suite, les enjeux spécifiques aux populations itinérantes seront exposés à la lumière du portrait de ces populations. Finalement, une exploration des écrits concernant la signification du chez-soi et la sécurité ontologique en lien avec l'itinérance sera présentée.

1.1. Le parcours d'une idée : contexte d'émergence de l'étude

Pour entamer la problématique, il importe d'abord d'expliquer le cheminement qui mène à l'idée de la recherche. La présente étude découle d'un projet de recherche d'envergure au sein duquel le directeur de ce mémoire agit à titre de chercheur principal. Ce projet de recherche, toujours en cours, s'intitule *L'intervention intersectorielle en santé et services sociaux dans ses liens avec les dimensions de l'habitation et le logement social* (Morin et al., 2012-2015) et est financé par le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC). L'objectif général poursuivi est de circonscrire les effets (court terme) et les impacts (moyen, long terme) de l'accès au logement social avec soutien communautaire, selon quatre formules (Programme de Supplément au loyer dans le secteur marchand, habitation à loyer modique, organisme à but non lucratif, coopérative), sur un continuum d'intensité d'interventions intersectorielles associant le secteur de l'habitation sociale à celui de la santé et des services sociaux. Plusieurs milieux ont été sélectionnés comme site de collecte de données dans différentes villes au Québec. À titre d'assistante de recherche, la chercheuse a travaillé plus particulièrement à la collecte de données d'un site situé à Sherbrooke, soit le *projet de logements de transition de la Place Vimont*.

Ce milieu a été initialement sélectionné pour le projet de recherche de Morin et al. (2012-2015) en raison de son caractère novateur, en ce qui a trait à l'entente de partenariat intersectorielle qui permet au *projet des logements de transition* d'exister. En effet, L'Office municipal d'habitation de Sherbrooke (OMHS) a accepté de dégager huit unités de logement HLM de type studio situées dans le parc Place Vimont et de les mettre à la disposition de l'équipe itinérante du Centre de la Santé et des Services sociaux – Institut universitaire de gériatrie de Sherbrooke (CSSS-IUGS) et du programme Qualilogis des Services d'aide en prévention de la criminalité (SAPC). Outre

l'intérêt pour cet arrangement très particulier, voire même unique, peu d'études se sont intéressées aux milieux HLM constitués seulement d'unités de logement pour personnes seules de moins de 65 ans. En effet, Place Vimont regroupe 78 unités de logement de cette catégorie, dont 70 de type HLM et les huit logements de transition du projet.

Par ailleurs, il s'agit d'un milieu très stigmatisé au niveau de la santé mentale, étiqueté comme étant « une place de fou ». Effectivement, bon nombre de locataires souffrent de problèmes de santé physique, de santé mentale, de dépendances, de judiciarisation, d'isolement social et, évidemment, de pauvreté. Toutes ces problématiques entraînent des difficultés importantes au niveau du « vivre-ensemble », plusieurs ayant des comportements nuisibles et dérangeants dans un environnement en vase clos empreint par la promiscuité. Les acteurs du milieu le qualifient d'ailleurs « d'explosif » et on y retrouve une forte présence policière. En effet, le Service de police de la Ville de Sherbrooke (SPVS) rapporte avoir reçu 103 appels en provenance de la Place Vimont en 2012 (en moyenne un appel au trois jours). Il était donc particulièrement pertinent de s'intéresser à ce milieu et à l'impact des interventions qui y sont menées. En plus des interventions individuelles réalisées avec les locataires en transition et avec certains locataires en HLM, des interventions collectives sont rendues possibles grâce au local communautaire du milieu. Ouvert trois fois par semaine (un intervenant de chaque organisation partenaire assure une présence de deux heures par semaine), ce local est un lieu de socialisation et d'animation du milieu, dans le but d'améliorer le vivre-ensemble et de briser l'isolement.

Afin de cerner le *projet des logements de transition* dans sa globalité, tous les acteurs présents dans le milieu et ayant contribué à l'élaboration du projet ont été rencontrés (gestionnaires, intervenants, locataires, organisateur communautaire), en plus de l'analyse des documents

officiels du projet. La collecte de données réalisée auprès des locataires visait principalement à cerner les effets (court terme) de leur passage aux *logements de transition*. En effet, les locataires rencontrés vivaient toujours dans les *logements de transition* au moment des entrevues. Un tour d'horizon global quant aux effets a été réalisé, tout en maintenant un éclairage sur les pratiques d'interventions intersectorielles, au cœur même des objectifs du projet de recherche. Quelques questionnements embryonnaires ont émergé pour la chercheuse, alors assistante de recherche, au cours de la réalisation des entrevues avec des locataires et en début d'analyse du corpus. Qu'est-ce que représente un passage en logement de transition pour les personnes vivant cette expérience ? Quels sont les éléments significatifs d'une telle expérience ? Et que reste-t-il de cette expérience au bout d'un certain temps pour ces personnes ? En bref, comment les personnes sont-elles marquées de cette expérience et de quelle manière en parlent-elles avec du recul ? Ces questionnements nous ont menés à nous intéresser aux thématiques du chez-soi et de la sécurité ontologique pour ce mémoire. En effet, ces concepts rejoignent la dimension du vécu personnel des questionnements, amenant l'idée qu'un logement peut-être bien plus qu'un simple lieu physique. Explorons donc ces concepts afin de mieux comprendre en quoi ils consistent.

1.2. Au-delà du logement: un chez-soi

Le logement est socialement reconnu comme un bien essentiel auquel tout être humain a droit. En effet, la *Déclaration universelle des droits de l'homme* mentionne que « [t]oute personne a droit à un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et ceux de famille, notamment pour l'alimentation, l'habillement, le logement, les soins médicaux ainsi que les services sociaux nécessaires [...]. » (art. 25.1) De plus, l'OMS (2009) considère l'accès à un logement de qualité comme « une condition de base pour mener une vie saine. » (p.4) Le logement constitue également un déterminant social de la santé et du bien-être. (ICIS, 2006; Lawrence, 2006;

Mikkonen et Raphael, 2011) Différents facteurs environnementaux (présence d'amiante, d'humidité et de moisissure, d'insectes et de vermines, isolation, système de chauffage, etc.) sont liés à des problématiques de santé, particulièrement à des maladies respiratoires comme l'asthme. (ICIS, 2006) D'autres facteurs tels le niveau socio-économique, la satisfaction par rapport au logement et la composition du ménage sont liés au bien-être et à la santé. (Dunn et Hayes, 2000)

Or, le logement dépasse le simple bien essentiel et doit être considéré au-delà de ses aspects matériels et physiques. Il représente « un lieu de référence à la fois concret et symbolique pour l'individu qui y réside et pour ceux avec qui il est en interaction. » (Laberge et Roy, 2001, p.122) En ce sens, le terme habitation serait plus approprié que celui de logement puisqu'il englobe l'espace ainsi que les liens que l'occupant construit avec son environnement, autant physique que social. Flamand (2004) définit le terme habitation de la façon suivante:

La notion d'habitation diffère de celle de logement en ce qu'elle inclut, au-delà de l'espace occupé par l'habitant, l'ensemble des relations que ce dernier constitue entre cet espace et son environnement physique et social. Cette distinction de sens s'exprime bien dans la nuance entre les deux verbes actifs: « habiter » et « se loger ». Si le logement peut se définir par la seule matérialité des différents éléments qui le constituent, la définition de l'habitation fait aussi et nécessairement appel à d'autres réalités d'ordre psychologique, économique et social. (p.130)

Cette définition souligne que l'expérience ou l'action d'habiter implique une dimension psychologique, qui s'actualise par le sens donné à cette expérience d'habiter. Il n'est donc plus question d'un logement, mais bien d'un « chez-soi » qui constitue un lieu d'intimité, de sécurité, de contrôle et d'identification. (Heywood, 2005) Flamand (2004) considère le chez-soi comme « la maison, la demeure où l'on réside, envisagée dans sa dimension la plus marquée d'affectivité. C'est le lieu de l'intimité individuelle et familiale, mais aussi de la pleine indépendance et l'autonomie, à l'écart du reste du monde. » (p.52) À cet égard, le concept de la

sécurité ontologique est incontournable et constitue une base dans la signification du chez-soi.

Morin et *al.* (2009) définissent le concept par rapport au « chez-soi. »

La sécurité ontologique consiste en un sentiment de confiance en la sécurité de l'être dans la fiabilité des personnes et des choses. (Giddens, 1994) Un tel processus peut se développer et se maintenir dans un environnement social et matériel adéquat permettant de transformer « a house into a home », et ce, dans un cadre quotidien où s'instaure un sens d'assurance et où l'individu est en contrôle et en sécurité. (p.4)

En plus de la dimension affective, le chez-soi présente une dimension cognitive et intellectuelle qui dépasse l'expérience vécue. (Somerville, 1992) Le chez-soi est également considéré comme étant socialement construit. (Gurney, 1990; Somerville, 1992) Selon Somerville (1992), « we cannot know what home “really” is outside of these ideological structures. » (p.530) Il est donc important d'ancrer la conception du chez-soi dans un contexte particulier. Dans notre société actuelle, le chez-soi est influencé par les profondes transformations sociales des dernières décennies: familles éclatées, augmentation des personnes vivant seules, etc. (Morin et *al.*, 2009) Paradoxalement, il semble que plus nous sommes seuls, plus l'importance accordée au chez-soi augmente au rythme de l'agrandissement des maisons et de l'élargissement des quartiers de maisons et condominiums neufs. D'une part, la vie privée est désormais considérée comme un droit dans notre société aux valeurs individualistes. (Serfaty-Garzon, 2003) D'autre part, le domicile et ses caractéristiques, dans la sphère publique, symbolisent les classes sociales et « les habitations bourgeoises [sont] objet de toutes les aspirations à la propriété, à la respectabilité et à la sécurité. » (Serfaty-Garzon, 2003, p.41) Or, tous ne sont pas touchés de la même façon par ces transformations des valeurs et du tissu social. Les populations vulnérables s'en retrouvent grandement affectées. En effet, près du tiers des adultes vivant seuls étaient en situation de pauvreté au Québec en 2011. (Statistique Canada, 2011) La pauvreté, en plus d'être associée à

une augmentation des problèmes de santé physique et mentale, « rend extrêmement difficile et souvent impossible l'accès à un logement salubre et sécuritaire. » (Gouvernement du Québec, 2014a, p.19) Ainsi, la transformation du tissu social et la pauvreté représentent des facteurs sociaux associés à la production de l'itinérance (Gouvernement du Québec, 2014a).

1.3. Principaux facteurs de production de l'itinérance

D'autres facteurs contribuent également à la production de l'itinérance. Au plan individuel, Laberge et Roy (2001) considèrent que « [l']absence de ressources financières suffisantes, ajoutée à des conditions personnelles précaires, rend l'accès permanent à un logement extrêmement difficile. » (p.118) Comme conditions personnelles, mentionnons les problèmes de santé physique et mentale, les problèmes de dépendances (alcoolisme, toxicomanie et jeu compulsif), et la judiciarisation, facteurs susceptibles d'être associés à des deuils, problèmes familiaux, divorces, négligence et placement répétitif à l'enfance, violence conjugale et familiale, etc. (Gouvernement du Québec, 2009; Gouvernement du Québec, 2014a; MSSS, 2008) Par ailleurs, il importe de noter que ces facteurs individuels, bien qu'identifiés comme causes de l'itinérance, peuvent également en représenter les conséquences. En effet, les conditions de vie difficiles (Campeau, 2000; Hurtubise et *al.*, 2007), le stress et les traumatismes liés à l'expérience de l'itinérance (Goodman, Saxe et Harvey, 1991), le glissement vers une consommation abusive dans des conditions insalubres (Gouvernement du Québec, 2009) et la tendance à la répression et au contrôle social à l'égard des personnes itinérantes (Bellot et *al.*, 2005) peuvent alimenter, voire aggraver les problématiques associées à l'itinérance.

Au plan structurel, plusieurs éléments sont mis de l'avant. Premièrement, les réformes des politiques sociales ont un rôle à jouer dans l'augmentation de la problématique de l'itinérance. En effet, la vision du bénéficiaire dépendant du système prend le dessus, entraînant le déclin de l'État-providence: « [l]a lutte contre la pauvreté a été remplacée par une lutte à la dépendance vis-à-vis de l'aide sociale, le langage des droits, par celui des obligations. » (Campeau, 2000, p.57) S'en sont suivies des réformes de l'assurance-chômage et de la sécurité du revenu, des compressions budgétaires et une lutte au déficit, ayant eu pour effet d'amoindrir l'aide aux moins nantis. (Campeau, 2000; Roy, Noiseux et Thomas, 2003) Deuxièmement, les modifications du marché de l'emploi sont mises en cause. La précarisation du marché de l'emploi est liée, entre autres, au déclin du secteur manufacturier, à l'augmentation des emplois à temps partiel, à la baisse des salaires et à l'augmentation du taux de chômage, éléments contribuant à l'augmentation de la pauvreté et à l'éloignement du marché du travail pour les moins scolarisés. (Campeau, 2000) Troisièmement, la politique de désinstitutionnalisation en santé mentale aurait aussi contribué à l'augmentation de l'itinérance. Plus spécifiquement, il semble que ce soit la mise en place plutôt chaotique de la politique qui soit en cause. D'une part, une déshospitalisation de masse sort les personnes psychiatriquées des lits d'hôpitaux, sans trop de mesure d'accompagnement et de soutien dans la communauté au niveau du logement et du revenu pour les ex-psychiatriqués. (Campeau, 2000; Dorvil et Guttman, 1997) D'autre part, la non-institutionnalisation, c'est-à-dire « d'éviter, autant que possible, de recourir à l'hospitalisation pour traiter les personnes ayant des troubles mentaux [...], [qui] s'exprime, dans les faits, par une diminution de la durée des séjours en milieu hospitalier » (Dorvil et Guttman, 1997, p.112), a entraîné le syndrome de la « porte tournante », réadmissions multiples à l'hôpital qui maintiennent les personnes en situation d'instabilité (Dorvil et *al.*, 1997).

De plus, la situation du logement représente un des facteurs explicatifs du phénomène. (Roy, Noiseux et Thomas, 2003) D'une part, la pénurie de logements dans le marché privé au Québec depuis le début des années 1990 contribue à une hausse du coût mensuel des loyers. Pour l'année 2011, les loyers ont augmenté de 2,3%. (IRIS, 2011) L'accessibilité aux logements privés devient donc de plus en plus limitée pour les personnes et les ménages à faible revenu, incluant les personnes itinérantes. (Dorvil et Boucher Guèvremont, 2013) Toutefois, il semble exister une différence entre les sans-logis et les personnes en situation d'itinérance au niveau de la reconnaissance du droit au logement et au soutien offert en ce sens. À cela s'ajoutent les difficultés d'accéder aux logements sociaux, particulièrement pour les personnes itinérantes. (Dorvil et Boucher Guèvremont, 2013; Roy, Noiseux et Thomas, 2003) D'une part, il semble que l'offre de logements sociaux soit insuffisante. À Sherbrooke, plus de 1 200 ménages sont en attente pour une libération de 100 unités par année (OMHS, site web); à Montréal, c'est environ 22 000 ménages qui sont en attente d'un HLM pour 2 000 unités libérées par année. (OMHM, site web) D'autre part, l'analyse des listes d'attente semble démontrer que:

la demande la plus pressante s'exprimerait à l'égard du logement social avec support communautaire pour les personnes âgées à faible revenu et en perte d'autonomie, les personnes seules ayant des vulnérabilités sociales importantes (problèmes de santé mentale, itinérance, toxicomanie) et les personnes handicapées. (Ducharme et Vaillancourt, 2002, p.72)

Néanmoins, il faut souligner la contribution en ce sens au Québec par le programme Accès Logis, dont le volet 3 vise « des projets de logements temporaires ou permanents avec services pour des personnes ayant des besoins particuliers en habitation. » (SHQ, 2014) En outre, la diminution du parc de maisons de chambres contribuerait à l'instabilité résidentielle des personnes en situation d'itinérance. (Ducharme, Proulx et Grenier, 2013) Leur localisation dans les quartiers centraux qui en fait des cibles pour la spéculation, le vieillissement des bâtiments et les propriétaires

considérés aussi comme vieillissant mettent en péril la pérennité de ce type d'habitation, qui répond à des besoins pour les plus démunis (RAPSIM, 2010).

Finalement, le manque de soutien aux personnes ne peut être passé sous silence et influence grandement la stabilité résidentielle. En effet, l'accès aux services représente un enjeu majeur pour les populations itinérantes en raison de l'incapacité à dépasser les besoins urgents, des difficultés d'arrimage et de continuité des services, de même que de la stigmatisation de cette population est victime au sein même des services. (Roy et *al.*, 2006) Le gouvernement du Québec, par la *Politique nationale de lutte à l'itinérance*, reconnaît et affirme que « le suivi et l'accompagnement de ces personnes à leur sortie des institutions demeurent un enjeu important pour faciliter leur intégration dans la communauté. » (Gouvernement du Québec, 2014a, p.21) Il reconnaît également l'importance d'agir en ce sens, considérant que le simple fait d'avoir accès à un logement est nécessaire, mais non suffisant pour « se proclamer d'un chez-soi » (Ducharme, Proulx et Grenier, 2013, p.15).

En bref, la complexité du phénomène de l'itinérance s'enracine dans les interrelations entre de multiples problématiques individuelles, sociales et structurelles. De plus, l'expérience d'habiter, de manière stable ou non, semble se construire à travers différentes dimensions de différents niveaux systémiques. Au niveau structurel, l'accès à un logement adéquat, comme la pauvreté, la transformation du tissu social, la précarisation du marché de l'emploi, la désinstitutionnalisation en santé mentale et la transition à la sortie d'un établissement, constitue un facteur contribuant au processus de désaffiliation menant, en bout de piste, à l'itinérance. (Gouvernement du Québec, 2014a) Et comme mentionné précédemment, la signification du chez-soi est socialement construite et s'intègre dans un contexte particulier. Ainsi, afin de mieux saisir le contexte social

québécois et les enjeux spécifiques à la question de l'accès et du maintien en logement pour les personnes itinérantes, il importe de considérer les actions gouvernementales entreprises au cours des dernières années à ce propos.

1.4. Politiques sociales en pauvreté et en itinérance: la place du chez-soi

Il est d'abord important de s'attarder brièvement au contexte historique en termes de politiques de logements sociaux au Québec et au Canada. Le gouvernement fédéral, par l'entremise des programmes de la SCHL, a été porteur du développement du logement social à partir de la fin des années 1940. Au Québec, il faut cependant attendre les années 1960, et plus particulièrement avec la création de la SHQ en 1968, pour que le logement social prenne un essor significatif. (Vaillancourt et Ducharme, 2000) Entre 1969 et 1985, le nombre d'unités HLM publiques au Québec est passé de 747 à 48 305. (SHQ, 1998, cité par Vaillancourt et Ducharme, 2000, p. 24) Toutefois, avec la crise économique qui marque les années 1980, le gouvernement fédéral se désengage graduellement au niveau du logement social pour se retirer complètement en 1995. Ainsi, seulement 14 597 unités supplémentaires étaient disponibles en 1998, pour un total de 62 902 unités. Malgré la présence de certains programmes au niveau provincial, ceux-ci sont insuffisants pour pallier au désengagement du fédéral (Vaillancourt et Ducharme, 2000).

D'ailleurs, au début des années 2000, la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (CDPDJ) affirmait : « [a]u Québec, l'insuffisance des politiques publiques relatives au logement est un fait avéré, tout comme les facteurs de discrimination systémique qui rendent l'accès au logement plus difficile pour certaines catégories de personnes. » (CDPDJ, 1997, cité par CDPDJ, 2003, p.24) Néanmoins, il semble que le logement soit tout de même présent dans la

politique québécoise, offrant des programmes d'aide pour les ménages à faible revenu (Ulysse et Lesemann, 2004) et contribuant à la création de logements sociaux. (SHQ, 2014) En effet, l'État québécois considère que « [...] l'aide au logement constitue certainement l'un des moyens les plus importants pour assurer la sécurité sociale et économique des Québécoises et des Québécois, et leur garantir un niveau de vie décent. » (Gouvernement du Québec, 2002, p.38) La *Stratégie nationale de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale*, de même que ses plans d'intervention de 2004-2010 et de 2010-2015 soulignent l'importance d'agir afin d'améliorer l'accès au logement adéquat et abordable et proposent certaines mesures en ce sens (Gouvernement du Québec, 2002, 2004, 2010).

De plus, les politiques d'habitation sociale et de la santé et des services sociaux convergent au Québec. Diverses orientations, lois, mesures, règlements créent des rapprochements entre ces deux secteurs d'activités. (Ducharme, Proulx, Grenier, 2013) Différents programmes ont d'ailleurs été mis sur pied au fil du temps en ce sens, faisant du logement « un lieu d'intervention majeur du dispositif de services sociaux dans la communauté dans le domaine de la santé et des services sociaux. » (Morin et Baillergeau, 2008, p.2) C'est ainsi dire qu'au-delà d'une aide financière favorisant l'accès au logement pour les ménages à faible revenu, il est considéré que ces personnes, pouvant présenter des besoins particuliers, bénéficieraient d'un soutien afin d'améliorer leur état de santé ou leur situation personnelle. (MSSS et SHQ, 2007) C'est dans cette optique que le MSSS ainsi que la SHQ adoptent en 2007 le *Cadre de référence sur le soutien communautaire en logement social*. (MSSS et SHQ, 2007) Ainsi, il est reconnu que le logement et l'amélioration des conditions matérielles et financières constituent des conditions essentielles, mais non suffisantes à l'amélioration de la qualité de vie et à l'intégration sociale des

populations vulnérables, étant à risque de vivre de l'itinérance. Cela rejoint l'idée que le fait d'avoir un lieu où demeurer ne garantit pas de réussir à s'en faire véritablement un chez-soi.

Par ailleurs, tant au Québec qu'au Canada, la situation préoccupante de l'itinérance est reconnue. En effet, le gouvernement fédéral déploie en 2007 la *Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance* (SPLI). Il s'agit d'un programme communautaire qui offre du soutien et du financement à des projets visant à prévenir et contrer l'itinérance. Au terme des deux premières années prévues, le gouvernement renouvela la stratégie pour une période de cinq ans, soit jusqu'en mars 2014, période pendant laquelle il prévoyait investir 1,9 milliard de dollars en matière de programmes de logement et de lutte contre l'itinérance. Depuis sa mise en oeuvre, la SPLI se fondait « sur le principe de la priorité au logement, selon lequel la première étape consiste à offrir un logement de transition ou un logement supervisé. » (Plan d'action économique du Canada, site web) Le gouvernement a confirmé le renouvellement du programme dans son budget 2014. Toutefois, d'importantes coupures sont prévues puisqu'il s'agit plutôt de près de 600 millions de dollars sur cinq ans qui seront affectés. De plus, le gouvernement entend réorienter la stratégie selon l'approche Logement d'abord, qui « consiste à offrir aux itinérants un endroit où vivre, puis à leur fournir le soutien nécessaire pour retrouver une stabilité et se rétablir. » (Gouvernement du Canada, 2014, p.239) Cela fait d'ailleurs suite au 110 millions de dollars attribués en 2008 à la Commission de la santé mentale du Canada afin de réaliser un projet de recherche sur la santé mentale et l'itinérance, résultant en un projet pancanadien évaluant l'approche Logement d'abord dans cinq villes entre 2009 et 2013. (Commission de la santé mentale du Canada, site web) Bien que les résultats de ce projet démontrent un impact intéressant de l'approche, particulièrement au niveau de la stabilité résidentielle (Commission de la santé mentale du Canada, 2014), plusieurs s'opposent à cette orientation. Nous y reviendrons.

Au niveau provincial, le gouvernement du Québec adopte en 2008 *L'itinérance au Québec - Cadre de référence* et met sur pied un premier plan d'action interministériel en itinérance pour 2010-2013. Dans ce dernier document, l'approche de réduction des méfaits et l'approche « Housing First » sont reconnues comme étant prometteuses. De plus, il est considéré de « mettre l'accent sur la stabilité résidentielle, sur le soutien communautaire et sur les interventions de proximité (*outreach*) reconnues comme étant de bonnes pratiques. » (Gouvernement du Québec, 2009, p.28) D'ailleurs, une des priorités du plan d'action est de favoriser la stabilité résidentielle par l'amélioration de l'accès au logement pour les personnes en situation d'itinérance ou à risque de le devenir, de même que par l'offre d'un soutien aux personnes pour favoriser leur maintien en logement. Le gouvernement poursuit dans cette voie avec l'adoption de la *Politique nationale de lutte à l'itinérance*, tout en préconisant une stratégie globale d'intervention. (Gouvernement du Québec, 2014a) En effet, il y reconnaît l'importance de maintenir une diversité des interventions, compte tenu de la complexité du phénomène.

Les parcours des personnes en situation d'itinérance sont multiples et leurs visages témoignent d'une très grande diversité de situations souvent marquées par la toxicomanie et les troubles mentaux. Cette diversité commande des interventions spécifiques selon les personnes, adaptées en fonction de leur sexe, de leur âge, de leur origine, de leur groupe d'appartenance, de leur milieu et de leur parcours propre. (Gouvernement du Québec, 2014a, p.32)

Toutefois, l'*Entente Canada-Québec concernant la Stratégie des partenariats de lutte à l'itinérance (SPLI) 2014-2019* démontre clairement que le Gouvernement du Québec s'est laissé imposer les balises du financement fédéral favorisant l'approche Logement d'abord, au détriment d'une approche d'intervention généraliste et communautaire en matière d'itinérance. (RSIQ, 2015) Cette orientation prise par les gouvernements provincial et fédéral est d'ailleurs vue comme un recul majeur pour la lutte à l'itinérance, et comme contradictoire avec la *Politique*

nationale de lutte à l'itinérance du Québec. (RAPSIM, 2014a; RSIQ, 2015) En effet, certains acteurs continuent de considérer que l'approche Logement d'abord ne peut répondre à tous les besoins et qu'il est nécessaire de maintenir un soutien pour des actions diversifiées afin de prévenir et contrer l'itinérance. (RAPSIM, 2014b)

Par ailleurs, le logement constitue le premier axe d'intervention de la *Politique nationale de lutte à l'itinérance*, ayant pour orientation d'accroître la capacité des personnes à se loger et de soutenir l'accompagnement des personnes. Ces orientations reposent sur le fondement de la politique qui considère que l'itinérance va au-delà de l'absence d'un logement.

L'itinérance se caractérise par l'absence ou l'impossibilité d'avoir un “chez-soi”, un lieu où l'on se sent bien et protégé, un lieu à soi, reconnu par les autres, où l'on retourne pour se reposer et pour se retrouver dans l'intimité. Ce lieu, c'est le domicile. Ne pas avoir de domicile, être sans adresse fixe ou dans des conditions de logement très instables, c'est être sans lieu à soi, sans chez-soi. (Gouvernement du Québec, 2014a, p.29)

Ainsi, il semble que la stabilité résidentielle passe, entre autres, par l'accès à un logement abordable et par l'accompagnement des personnes à faire de ce lieu un chez-soi. La littérature abonde également en ce sens. Laberge et Roy (2001) conçoivent l'itinérance comme une absence de « domiciliation », c'est-à-dire l'impossibilité d'avoir « l'accès et l'usage continu, sécuritaire, intime, exclusif et souverain d'un espace (privé) de vie privée. » (p.122) De plus, Moore (2007) constate que les débats théoriques ne consistent plus à considérer l'itinérance comme l'absence d'abri ou d'un toit, mais comme l'absence d'un chez-soi. D'ailleurs, l'auteur suggère que ce changement de vision peut influencer les politiques et les interventions réalisées afin de ne plus uniquement pallier temporairement au problème d'être sans abri. (Moore, 2007) À cet égard, plusieurs types d'habitation et de services coexistent dans le domaine de l'itinérance dans le contexte québécois et ailleurs dans le monde, influencés par des approches parfois divergentes.

1.5. Les modèles résidentiels dominants

1.5.1. *Modèle du continuum résidentiel*

Il existe un large éventail de solutions mises en place pour contrer l'itinérance. Parmi les solutions résidentielles, il est possible de distinguer les ressources d'hébergement de type transitoire et les ressources permanentes. Dorvil et *al.* (2002) ont établi une typologie des différents modèles résidentiels existant dans le domaine de la santé mentale (voir Tableau 1), qui peut tout autant s'appliquer dans le domaine de l'itinérance. (Ducharme, Proulx et Grenier, 2013)

De l'hébergement vers le logement autonome, cette typologie passe par le *supportive housing model*, qui consiste en un « continuum résidentiel » s'appuyant sur l'idée de la réhabilitation et du développement des compétences. (Dorvil et Boucher Guèvremont, 2013; Dorvil et *al.*, 2002)

Ainsi, une personne peut cheminer dans le continuum des différentes formules résidentielles offertes à mesure qu'elle se rétablit et qu'elle acquiert les habiletés nécessaires pour vivre en logement autonome. (Ridgway et Zippel, 1990) De manière optimale, ce modèle comprend un circuit allant des refuges d'urgence, à l'hébergement transitoire sous forme de foyer de groupe, aux appartements supervisés (regroupés avec intervenants sur place) ou à relais (appartements non regroupés avec visite hebdomadaire d'un intervenant), pour finalement évoluer vers un logement autonome. (Dorvil et Boucher Guèvremont, 2013; Dorvil et *al.*, 2002) Dans cette perspective, l'adhésion à un plan d'intervention visant la prise en charge des problématiques de toxicomanie et de santé mentale est exigée auprès des personnes (Dorvil et *al.*, 2002).

Tableau 1. Des modèles d'habitation.

HÉBERGEMENT (sécurité et manque d'autonomie)		LOGEMENT (plus grande liberté et risque d'isolement)						
<i>CUSTODIAL MODEL</i> (longue durée de type hospitalier, ni responsabilité, ni apprentissage)		<i>SUPPORTIVE HOUSING</i> (équipe de thérapeutes professionnels favorisant la réhabilitation dans un continuum résidentiel)			<i>SUPPORTED HOUSING</i> (encourage le choix personnel du logement, augmente les capacités fonctionnelles)		<i>HABITATION AUTONOME</i> (retour dans la vie en société, suivi médical réduit au minimum)	
Résidence d'accueil (capacité limitée)	Pavillon (grande capacité)	Foyer de groupe (intervenant 24h/7j)	Appartement supervisé (intervenant présent dans l'immeuble)	Appartement relais (intervenant à domicile une fois par semaine)	Appartement anonyme et isolé	Appartement regroupé pour clientèle spécifique (HLM, COOP, maison de chambres...)	Appartement encadré (intervenant sur place)	Appartement sans encadrement et non dédié à une clientèle spécifique (HLM, COOP, maison de chambres...)

Source: Dorvil et al., 2002, p.501.

Selon ce modèle, le *projet de logements de transition de la Place Vimont* constituerait un appartement relais. En effet, les appartements sont situés au sein d'un même immeuble bien défini, contrevenant au choix personnel du logement du *supported housing*. De plus, un intervenant se déplace au domicile de la personne une fois par semaine afin d'effectuer une rencontre de suivi. Ces rencontres ont pour objectif de faire le point sur le cheminement de la personne en lien avec le plan d'intervention individualisé, réalisé avec l'intervenant lors de l'entrée en logement. Une des conditions d'admissibilité au projet est d'ailleurs d'accepter de s'engager dans un processus de réadaptation biopsychosociale visant, au minimum, le développement d'une stabilité résidentielle. Cela correspond donc au *supportive housing*, caractérisé par la présence d'une équipe d'intervenants professionnels soutenant la réhabilitation dans un continuum résidentiel. D'ailleurs, un des principaux objectifs du projet est de permettre aux personnes visées d'expérimenter leur potentiel de stabilité en logement de transition et de

développer des habiletés qui les aideront à conserver un logement permanent en HLM ou sur le marché privé. En correspondant à l'appartement relais, le *projet des logements de transition* se situe au centre du continuum résidentiel du modèle, à la frontière commune de l'hébergement (offrant sécurité, mais manque d'autonomie) et du logement (source de plus de liberté, mais à risque d'isolement). Il apparaît donc pertinent de s'attarder à la manière dont les personnes vivent aux limites de cette frontière, constituant un contexte bien particulier.

Bien qu'il soit intéressant, il semble que ce modèle présente certaines limites dans la pratique. (Dorvil et Boucher Guèvremont, 2013) En effet, il semblerait que les personnes présentant un profil d'itinérance plus chronique, avec problèmes concomitants de toxicomanie et/ou de santé mentale, tendent à s'ancrer dans les ressources d'hébergement. Elles peuvent également présenter une difficulté à s'engager dans un processus exigeant et contraignant, en raison de l'éligibilité conditionnelle au traitement. (Pearson, Montgomery et Locke, 2009; Stefancic et Tsemberis, 2007; Tsemberis, Gulcur et Nakae, 2004) De plus, les formules résidentielles proposées limitent l'intimité et le contrôle des personnes. (Pearson, Montgomery et Locke, 2009; Tsemberis, Gulcur et Nakae, 2004) Ainsi, ces éléments vont à l'encontre de l'établissement véritable d'un chez-soi pouvant favoriser une stabilité résidentielle et menée graduellement à une sortie de l'itinérance.

1.5.2. L'approche Housing first ou « Logement d'abord »

En réponse aux limites du modèle précédent s'est développé le modèle du *supported housing*, se présentant comme un changement de paradigme au sein des services résidentiels. (Ridgway et Zippel, 1990) En effet, ce modèle émerge à l'époque du constat de l'échec du déploiement de la désinstitutionnalisation de même que de la mobilisation pour des services alternatifs en santé mentale et pour la défense des droits de ces personnes, dont le droit au logement. Graduellement,

la voix des utilisateurs des services et de leurs proches commence à se faire entendre des décideurs. (Ridgway et Zipple, 1990) Et lorsque questionnées, les personnes qui présentent des problèmes graves de santé mentale ont une idée claire et réaliste de leur désir: vivre en logement dans la communauté. (Morin, 1992) Ainsi, le *supported housing* prône le libre choix des personnes d'un logement permanent dans la communauté où la personne développera avec du soutien les habiletés pour se maintenir en logement. (Ridgway et Zipple, 1990) Ce modèle suggère une séparation entre le logement et le traitement, le premier n'était pas conditionnel au deuxième. (Dorvil et *al.*, 2002) On passe donc d'une « notion de réadaptation-réinsertion » à « l'accès au logement, au nom de l'exercice d'un droit fondamental pour chaque citoyen et citoyenne. » (Mercier, 2004, p.23) Dans ce même paradigme, l'approche *Housing first* ou « Logement d'abord », émergeant pendant les années 1990, occupe une place grandissante dans le domaine de l'itinérance (WeageMakers Schiff et Rook, 2012).

Cette approche accorde une priorité au logement permanent et autonome aux personnes itinérantes, qui présentent des problèmes de santé mentale et parfois des problèmes de consommation, indépendamment d'une démarche de traitement. (Beaudoin, 2014; Montgomery et *al.*, 2013; Pearson, Montgomery et Locke, 2009) Les personnes passent donc directement de la rue à un logement permanent, pouvant ainsi réduire les temps de placement. (Montgomery et *al.*, 2013, Tsemberis, Gulcur et Nakae, 2004) L'accès immédiat à un logement sans condition constitue le premier principe de l'approche Logement d'abord. (Commission de la santé mentale du Canada, 2014) Quatre autres principes sont aussi au cœur de cette approche: le choix du logement et des services (types de services, degré de suivi, traitement ou non des problèmes de santé mentale et de consommation); l'accès à un logement abordable et dans la communauté; le droit au logement comme moyen pour acquérir une stabilité et favoriser l'insertion; le soutien

social visant l'accompagnement vers un processus qui favorise le maintien en logement. (Dorvil et Boucher Guèvremont, 2013) Les pratiques d'intervention sont flexibles, axées sur le rythme et les choix des personnes, mettant l'accent sur le lien de confiance, dans une optique de rétablissement et de réduction des méfaits. (Stefancic et Tsemberis, 2007) Le programme *Pathways to Housing* aux États-Unis et le projet Chez-soi au Canada sont des exemples d'intervention basés sur cette approche. L'efficacité de cette approche est largement démontrée dans la littérature (Beaudoin, 2014; Dorvil et Boucher Guèvremont, 2013; Montgomery et *al.*, 2013; Pearson, Montgomery et Locke, 2009; Tsemberis, Gulcur et Nakae, 2004; WeageMakers Schiff et Rook, 2012).

Bien qu'il s'agisse de logements transitoires et non choisis par les personnes, il est toutefois possible de situer le *projet des logements de transition* par rapport à l'approche Logement d'abord. En effet, les *logements de transition* offrent une grande autonomie aux personnes puisqu'ils sont situés dans la communauté, au sein d'un parc HLM. De plus, pour être admissible au projet, la personne doit être itinérante ou à haut risque de le devenir, en raison d'une situation psychosociale précaire et/ou rencontrant des problèmes de judiciarisation, et/ou de santé mentale et/ou de dépendances, et désirer de vivre une stabilité au plan résidentiel. Par contre, la personne doit accepter de s'engager dans un processus de réadaptation biopsychosociale, mais qui visent minimalement le développement d'une stabilité résidentielle. L'attribution du logement n'est donc pas conditionnelle au traitement des problèmes de santé mentale ou de consommation ; les objectifs autres que ceux de la stabilité résidentielle peuvent être fixés selon les volontés de la personne. De plus, les personnes passent directement de la rue aux logementx de transition, sans délai d'attente. En effet, les intervenants offrent un logement de transition qui se libère à une personne correspondant aux critères d'admissibilités et de sélection bénéficiant déjà de leurs

services en lien avec leur organisation d'attache. Il n'existe pas de liste d'attente pour le projet. Le processus de sélection se veut très souple et adapté à la clientèle visée, c'est-à-dire qu'il se fait rapidement, en évitant tout délai d'attente et procédure complexe. Par ailleurs, même s'il ne s'agit pas de logements permanents, la durée du séjour peut s'échelonner jusqu'à trois ans. De plus, une entente entre les partenaires permet d'offrir les logements au coût très abordable de 205\$ par mois.

Le droit au logement fait également partie de la philosophie du projet. En effet, un des principaux objectifs du projet est de fournir des espaces de logement de qualité pour les personnes marginalisées ayant difficilement accès à du logement régulier privé. De plus, la sélection des locataires est effectuée en accordant la priorité aux personnes pour qui la possibilité d'accès à un logement régulier à court terme semble improbable en regard de leur situation personnelle. Le logement est également vu comme un moyen d'intervention au niveau de la stabilité résidentielle en vue de l'insertion sociale, le projet ayant aussi comme objectif de permettre aux personnes d'expérimenter leur potentiel de stabilité en logement et de développer des habiletés pour s'y maintenir en contexte de logement permanent public ou privé. Par ailleurs, le cadre d'intervention correspond tout à fait aux principes de l'approche Logement d'abord. En effet, les intervenants du projet situent leur travail dans les approches de *reaching out*, de réduction des méfaits et d'*empowerment*. Tel que mentionné précédemment, une grande flexibilité existe au niveau des objectifs d'intervention, fixés selon les volontés et le rythme de la personne. De plus, le lien de confiance occupe une place centrale dans le travail d'intervention et repose grandement sur l'écoute, la présence et la disponibilité des intervenants pour les locataires en transition.

1.5.3. *Entre hébergement et logement : hybridation ?*

Bien que ces deux modèles soient majoritairement présentés comme des catégories distinctes dans la littérature, il semble que les cloisons ne soient pas entièrement étanches dans la pratique. En effet, certaines formules résidentielles empruntent des éléments à la fois de l'univers de l'hébergement et de celui du logement social. Ducharme, Proulx et Grenier (2013) parlent d'hybridations entre les formules résidentielles de ces deux univers. Ils identifient cinq « lieux d'hybridation » possibles: les cibles et les conditions d'attribution des logements, les conditions de séjours (règlements, codes de vie, plans d'intervention et bail), l'organisation des services, les aménagements (cadre physique) et les missions des projets résidentiels. De plus, ils considèrent que le « secteur » des formules résidentielles en itinérance est en transition. Déjà au début des années 2000, Vaillancourt et Ducharme (2000) soulignaient la présence de pratiques novatrices intersectorielles du secteur public et du tiers secteur dans le domaine de l'habitation sociale.

Suite aux éléments discutés dans les sections suivantes, il semble évident que le *projet de logements de transition de la Place Vimont* constitue un exemple d'hybridation entre l'univers du logement et de l'hébergement. En effet, certaines caractéristiques du projet s'apparentent davantage à l'hébergement (transitoire, entente d'hébergement, plan d'intervention, conditions d'admission, code de vie), alors que d'autres correspondent plutôt au logement (aménagement physique, application des règlements de l'OMHS, absence de professionnel en tout temps sur les lieux). De plus, il s'agit d'une pratique novatrice intersectorielle. En effet, une organisation du secteur public de l'habitation (l'OMHS) met huit de ses logements (HLM) à la disposition d'une organisation du secteur public de la santé et des services sociaux (le CSSS-IUGS) et d'un

organisme du tiers secteur (le SAPC). À notre connaissance, aucun autre arrangement de ce type n'existe au Québec, voire même au Canada.

Face à l'émergence de telles pratiques, certains amènent l'idée qu'il vaille mieux faire preuve de vigilance avant d'entreprendre un virage social et politique favorisant exclusivement un modèle résidentiel en particulier.

Bref, même si leur efficacité a été démontrée, les pratiques axées sur le logement social (*Housing first*, soutien communautaire en logement social) semblent souffrir de l'absence d'un véritable système de soutien. En effet, les interventions visant à soutenir la transition de l'hébergement vers le logement social sont indispensables d'une réflexion sur la place de l'hébergement auprès des personnes itinérantes et ses interfaces avec le logement. (Ducharme, Proulx et Grenier, 2013, p.42)

Ces propos suggèrent ainsi l'importance de saisir l'apport des dimensions de l'hébergement et de celles du logement dans les différentes formules résidentielles pour les personnes en situation d'itinérance. En effet, la complexité de la réalité des pratiques d'intervention en matière d'hébergement et de logement dans ce domaine demande une attention particulière aux nuances qui différencient les projets les uns des autres. De plus, il importe de comprendre comment les personnes visées par ces pratiques vivent ces expériences d'habitation, considérant que l'objectif de l'intervention est de les accompagner vers un mieux-être et une stabilité résidentielle.

D'ailleurs, concernant la stabilité résidentielle, une étude de la Société canadienne d'hypothèque et de logement (SCHL) a contribué à développer un modèle de stabilité en logement. Ce modèle s'appuie sur la prémisse suivante :

The process of making housing a home is based on in interaction between inputs from three key dimensions : person factors, support factors, and housing factors. In order for a housing situation to be stable, individuals should receive appropriate support within a physical and social housing environment suited to their individual characteristics, goals, preferences, strengths and needs. Ideally,

the fit fit between these three dimensions results in a psychological sense of home, reflecting a sense of empowerment, control, satisfaction, comfort, social support, and belonging both in the home and the neighbourhood. These dimensions are not static. In order to prevent instability, the interaction between these factors must be regularly monitored so that change can be identified and accommodated. (SCHL, 2001, p.12)

Il semble ainsi que la notion de stabilité en logement se rapproche de celle du chez-soi et que bon nombre de facteurs influencent l'expérience d'habiter d'une personne en situation d'instabilité résidentielle. En plus des facteurs systémiques des systèmes social, politique et économique, le système du logement occupe une place centrale au niveau de la stabilité résidentielle. Plus spécifiquement, l'environnement physique (emplacement, conception et entretien des bâtiments), le quartier et les rapports avec la collectivité (intégration à la communauté, proximité des commodités et services, sécurité du quartier) ainsi que les aspects sociaux et juridiques de l'habitation (connaissance des droits et des moyens d'accès aux informations légales) font partie de cette dimension. (SCHL, 2002) Au niveau du soutien, il est considéré de s'appuyer à la fois sur des services professionnels, mais également sur le soutien fourni par des pairs, de la famille et des amis ; le but est d'intervenir afin de favoriser le maintien des personnes dans la communauté et de « promouvoir leur récupération et leur intégration dans la collectivité. » (SCHL, 2002, p.2) Finalement, au niveau facteurs personnels, il semble que la liberté de choix serait d'une grande importance pour la réussite d'une expérience en logement. En plus du besoin d'un logement abordable, d'occasions permettant de nouer des liens sociaux ainsi que de la séparation entre le traitement en santé mentale et/ou en dépendance du logement, les personnes ciblées considèrent le choix, l'intimité, l'autonomie et le contrôle comme les éléments les plus souhaités. (SCHL, 2001, p.13) Tel que vu précédemment, ces notions sont au cœur même de la signification du chez-soi et de la sécurité ontologique.

1.6. Être chez-soi: les enjeux du portrait diversifié des populations itinérantes

1.6.1. Définitions et types d'itinérance

Plusieurs termes sont utilisés pour parler des personnes en situation d'itinérance : itinérant, clochard, sans domicile fixe, mal-logé. Cela renvoie à la difficulté de définir et de circonscrire le phénomène. En effet, il n'existe donc pas de consensus dans la littérature autour d'une définition de l'itinérance. Néanmoins, la *Politique nationale de lutte à l'itinérance* décrit le phénomène ainsi:

L'itinérance désigne un processus de désaffiliation sociale et une situation de rupture sociale qui se manifestent par la difficulté pour une personne d'avoir un domicile stable, sécuritaire, adéquat et salubre en raison de la faible disponibilité des logements ou de son incapacité à s'y maintenir et, à la fois, par la difficulté de maintenir des rapports fonctionnels, stables et sécuritaires dans la communauté. L'itinérance s'explique par la combinaison de facteurs sociaux et individuels qui s'inscrivent dans le parcours de vie des hommes et des femmes. (Gouvernement du Québec, 2014a, p.30)

Le logement, le chez-soi, occupe une place centrale au sein de cette définition, considérant que la situation du logement constitue une des causes structurelles du phénomène. (Roy, Noiseux et Thomas, 2003) Plus spécifiquement, la pénurie de logements, le coût des logements, le manque de soutien et la diminution du parc de maisons de chambres sont identifiés comme des éléments influençant l'itinérance. (Ducharme, Proulx et Grenier, 2013) Toutefois, cette définition ne rend pas justice à son aspect multidimensionnel. En effet, bien que la situation résidentielle soit au coeur du phénomène, il est important de garder en tête qu'une personne en situation d'itinérance est également « à très faible revenu, avec une accessibilité discriminatoire à son égard de la part des services, avec des problèmes de santé physique, de santé mentale, de toxicomanie, de violence familiale ou de désorganisation sociale et dépourvue de groupe d'appartenance stable. » (MSSS, 2008, p.11) Toutes ces dimensions sont susceptibles d'affecter la capacité des personnes à « habiter ».

Trois types d'itinérance sont généralement identifiés, relativement à la variabilité de la durée et de la fréquence des épisodes d'itinérance chez les individus. Il s'agit de l'itinérance situationnelle, cyclique et chronique. (MSSS, 2008 ; Gouvernement du Québec, 2009) La première réfère à la situation des personnes qui, momentanément, sont sans logement. Il s'agit du type le moins visible puisque les personnes arrivent à se reloger et à créer de nouveaux contacts sociaux après un épisode sans logement. Il s'agirait également du type d'itinérance le plus répandu. L'itinérance cyclique correspond plutôt à la situation des personnes qui vont et viennent entre un logement et la rue. Il s'agit donc d'une répétition des situations d'itinérance de manière plus ou moins régulière. Finalement, l'itinérance chronique réfère à une période prolongée sans logement. Il s'agit de la forme d'itinérance la plus visible. (MSSS, 2008) Cette typologie renvoie à la dimension de la stabilité résidentielle, considérant que « [...] les plus longs séjours représentent une plus grande stabilité en logement tandis que des interruptions plus fréquentes en manière de logement sont un indice d'instabilité. » (Sylvestre et *al.*, 2001, p.62)

Par ailleurs, d'autres catégories d'itinérance sont fondées sur un continuum de situation résidentielle, rendant davantage compte des caractéristiques des lieux « habités ». D'un côté se trouve l'itinérance absolue, comprenant les personnes qui vivent dans la rue ou dans des refuges d'urgence. Au centre se situe l'itinérance cachée, représentée par les personnes n'ayant pas de chez soi, mais vivant dans une voiture, chez leur famille ou leurs amis, ou dans un établissement de séjours de longue durée. De l'autre côté, l'itinérance relative correspond à « une large catégorie qui englobe les personnes qui habitent dans un logement non conforme aux normes ou qui courent le risque de perdre leur logement. » (Echenberg et Jensen, 2008, p.1) Ainsi, le phénomène de l'itinérance apparaît comme étant vaste et difficile à cerner. De plus, le paysage de

l'itinérance est en constante évolution, comme toute problématique sociale. À cet effet, il semble que le phénomène se transforme sous trois principaux aspects : une augmentation en nombre, une diversification des personnes touchées et une aggravation des problèmes associés (Laberge et Roy, 2001).

1.6.2. Quelques données

La littérature est claire en ce qui a trait à la difficulté d'obtenir des données claires et formelles sur le dénombrement de la population itinérante. En effet, plusieurs obstacles rendent ardue la faisabilité de telles études : l'absence de consensus pour une définition de l'itinérance (Fournier et Ostoj, 1996); la nature même du phénomène, c'est-à-dire l'absence de domicile fixe ou l'instabilité résidentielle (Echenberg et Jensen, 2008); la variabilité de l'utilisation des services, de la fréquentation des ressources, ainsi que la mobilité sur le territoire. (Fournier et Chevalier, 1998; Fournier et Ostoj, 1996; Table itinérance de Sherbrooke, 2011; Gouvernement du Québec, 2014b) Néanmoins, quelques écrits permettent d'estimer sommairement l'ampleur du phénomène.

Au Canada, aucune statistique nationale fiable n'est disponible pour évaluer l'ampleur du phénomène de l'itinérance. (Gouvernement du Canada, 2013) Selon une étude portant sur les refuges, le gouvernement du Canada (2013) estime qu'environ 150 000 personnes par année ont fréquenté des refuges entre 2005 et 2009. D'autres sources non gouvernementales estiment que le nombre d'itinérants s'élève jusqu'à 300 000 personnes. (National Housing and Homeless Network, 2007, cité par Laird, 2007) Jusqu'à tout récemment au Québec, quelques chiffres datant d'une vingtaine d'années permettaient d'évaluer partiellement l'étendue du phénomène. Selon une étude de Santé Québec, menée par Fournier et Chevalier (1998), 28 214 personnes étaient en

situation d'itinérance à Montréal en 1996-1997, dépassant le consensus populaire de l'époque qui estimait cette population entre 10 000 et 15 000. (Fournier, 1996; Fournier et Chevalier, 1998) De ce nombre, 12 666 personnes rapportaient avoir été sans domicile fixe au cours des douze derniers mois. Du côté de la ville de Québec, le nombre d'itinérants recensé s'élève à 11 295 personnes, dont 3 589 sans domicile fixe au cours des douze derniers mois.

Tout récemment, le Gouvernement du Québec (2014b) a produit le premier portrait de l'itinérance au Québec. L'objectif n'était cependant pas le dénombrement de la population itinérante, mais plutôt de réaliser un portrait à partir d'indicateurs existants, permettant de faire un suivi dans le temps du phénomène. Les trois éléments explorés sont l'utilisation des lits d'urgence et des lits de transition dans les ressources d'hébergement d'urgence (RHU), ainsi que les déterminants structuraux de l'itinérance (insécurité alimentaire, revenu, logement, réseau de soutien). Pour 2013-2014, le taux d'occupation pour les 453 483 nuitées offertes par les 41 RHU au Québec était de 78,8%, soit 357 495 nuitées. (p.23) Par ailleurs, le taux de refus de 3% pour cause de débordement confirme qu'à certains moments, dans certaines régions du Québec, ces ressources fonctionnent à pleine capacité. (p.23) Pour les lits de transition en 2013-2014, le taux d'occupation des 156 586 nuitées disponibles était de 74,3%, soit 116 353 nuitées enregistrées. (p.41) Bien que les données ne soient pas complètes à ce niveau, il semble que le taux de refus pour cause de débordement était plus faible (0,1%). (p.41) Pour ce qui est du logement comme déterminant structural, les indicateurs choisis sont l'attente pour les HLM, l'inoccupation des logements locatifs et des immeubles d'appartements, la part du revenu du ménage consacré au logement et les logements privés nécessitant des réparations majeures. En 2012, 40 000 ménages étaient en attente d'un HLM et les temps d'attente s'évaluaient entre 1 an et 4,6 ans, selon différentes régions du Québec. (p.81-82) Fait intéressant : l'Estrie est au deuxième rang des plus

longs délai d'attente avec 3 années en moyenne, ex æquo avec le Nord-du-Québec, juste derrière Montréal. (p.82) Au final, même si aucune donnée statistique exhaustive n'existe pour évaluer le phénomène et que l'écart entre les chiffres disponibles est de plus de vingt ans, les intervenants sur le terrain disent constater une augmentation du nombre de personnes touchées (MSSS, 2008).

La ville de Sherbrooke, comme d'autres villes de moyenne envergure au Québec, se retrouve de plus en plus touchée par le phénomène de l'itinérance. En effet, 1 407 personnes ont fréquenté les principales ressources d'hébergement en 2010-2011, dont 652 personnes ayant été accueillies à l'Accueil Poirier, refuge mixte. (Table itinérance de Sherbrooke, 2011, p.53) Quatre cent huit (408) personnes ont fait appel aux principales ressources dans le domaine du logement en lien avec l'itinérance. (p.55) De ce nombre, 346 personnes ont obtenu des services de Qualilogis, programme offrant du logement social de transition avec soutien ainsi que de l'aide à la recherche et au maintien en logement. (p.55) Au niveau des ressources de soutien dans la communauté, la Coalition sherbrookoise pour le travail de rue a recensé des interventions individuelles auprès de 1 099 personnes et l'équipe itinérance du CSSS-IUGS auprès de 354 personnes. (p.54) Devant ces chiffres, les acteurs du milieu, réunis autour de la Concertation logement Sherbrooke et de la Table de concertation sur l'itinérance à Sherbrooke, considère le logement comme un enjeu central.

« Ces ressources et les personnes qu'elles desservent sont de plus en plus confrontées à un manque de continuité au terme d'une période d'hébergement, si bien qu'après un séjour dans un refuge ou dans un centre d'hébergement de transition, le risque de se retrouver à la rue est passablement élevé. Ainsi, les ressources en itinérance se sentent directement interpellées par la nécessité de développer des modalités d'habitation qui correspondent aux besoins de ces personnes et surtout qui soient adaptées à leurs conditions de vie et à leur trajectoire d'inclusion sociale. » (Boivin, 2007, p.3)

C'est d'ailleurs dans ce contexte que le *projet de logements de transition pour personnes itinérantes ou à risque d'itinérance de la Place Vimont* voyait le jour à Sherbrooke en 2006. Issu d'un partenariat entre l'OMHS, le SAPC via son programme Qualilogis, ainsi que le CSSS-IUGS via l'équipe itinérance, siégeant tous à la Table de concertation sur l'itinérance à Sherbrooke, le projet a émergé d'un constat commun de la difficulté des personnes itinérantes ou à risque de le devenir à habiter et à conserver un logement.

1.6.3. Les visages de l'itinérance et les problèmes associés

Auparavant associée aux hommes d'âge adulte, l'itinérance tend à se diversifier au niveau des caractéristiques des personnes touchées, surtout en termes de sexe et d'âge. (Laberge et Roy, 2001) En effet, il semble qu'il y ait une augmentation du nombre de femmes en situation d'itinérance, bien qu'elles soient moins visibles. (RAPSIM, 2007) De plus, malgré l'existence de nombreuses ressources d'hébergement destinées aux femmes, cela semble insuffisant vu l'augmentation du nombre de refus en raison du manque de place ou de la non-conformité aux critères d'admission selon leur mission. (Conseil du statut de la femme, 2012) Les jeunes constituent aussi un groupe touché par l'itinérance. Violence familiale, parcours de placements répétitifs et négligence familiale font souvent partie du vécu de ces jeunes. (Novac, 2006) On retrouve également de plus en plus de personnes âgées en situation d'itinérance. Ces personnes présentent des problèmes de santé importants, vieillissent prématurément (Gouvernement du Québec, 2014a) et sont victimes d'exclusion des institutions et des programmes sociaux, les rendant moins visibles. (Burns et *al.*, 2012) Les communautés culturelles constituent également des groupes grandement touchés par cette problématique. Les personnes immigrantes présentent les mêmes facteurs de risque que le reste de la population auxquels peuvent s'ajouter la barrière de la langue, la discrimination basée sur les pratiques culturelles. (Gouvernement du Québec,

2014a) Finalement, bien que marginal au Québec, certaines familles se retrouvent en situation d'itinérance en raison de difficultés familiales (divorce, faillite, immigration récente) jumelées à une difficulté d'accéder à un logement abordable et adéquat (Gouvernement du Québec, 2014a).

Outre la diversité des caractéristiques des personnes touchées, de multiples problèmes sont associés au phénomène. D'une part, la santé mentale prend une place prépondérante en itinérance. Il semble que les problèmes de santé mentale peuvent être des facteurs de risque et le résultat de l'itinérance. (ICIS, 2007) Les problèmes de santé physique sont également non négligeables et généralement associés aux conditions de vie difficiles des itinérants. (Hurtubise et *al.*, 2007) De plus, les problèmes de toxicomanie et de dépendances font souvent partie du tableau. Une enquête datant d'une quinzaine d'années indique que 46% des personnes itinérantes des régions de Montréal-Centre et de Québec présentent des problèmes de consommation de drogue ou d'alcool, se conjuguant parfois à des problèmes de santé mentale. (Chevalier et Fournier, 1998, cité par MSSS, 2008) Il n'est pas rare que les personnes itinérantes aient un parcours de judiciarisation, étant victimes de pratiques discriminatoires de la part des autorités. (Bellot et *al.*, 2005) Cela dit, il semble que les problèmes associés s'aggravent et se combinent, d'où l'utilisation de l'expression « multi-problématique » dans le milieu de l'itinérance (Laberge et Roy, 2001, p.118).

En bref, l'itinérance est un phénomène vaste et complexe, au croisement d'une multitude de problématiques tout aussi complexes. (RSIQ, 2012) Devant cette complexité et cette hétérogénéité, il apparaît évident que la solution ne peut être que complexe et multidimensionnelle. Hamilton (2007) abonde en ce sens: « [o]n a more obvious plane, it is apparent from the multivariate causes that seem to underlie homelessness, that a “one size fits

all” approach to address homelessness, will never be sufficient. » (p.121) Toutefois, il semble qu’un aspect apparaisse comme dénominateur commun de cette problématique: l’instabilité résidentielle.

La diversité des expressions désignant les personnes sans domicile laisse entrevoir des conditions objectives de vie, des représentations sociales, des modes d’explication et des stratégies d’intervention variés. Néanmoins, le critère qui traverse la multiplicité des situations locales et individuelles, au-delà de la très grande pauvreté, est celui de la précarité résidentielle marquée. (Laberge et Roy, 2001, p.116)

Ainsi, il est possible de croire qu’une diversité de formules résidentielles soit à favoriser pour intervenir de manière globale et préventive en itinérance. La *Politique nationale de lutte à l’itinérance* abonde d’ailleurs en ce sens.

Les étapes menant à la stabilité résidentielle diffèrent selon les situations et demandent une variété de types d’hébergement et de logement, allant des maisons de chambres au logement abordable et autonome, cela jumelé à des formules d’accompagnement social et communautaire ajustées aux besoins des personnes. (Gouvernement du Québec, 2014a, p.35)

Par cette affirmation, le gouvernement du Québec démontre une volonté d’inclure toutes les populations itinérantes aux mesures d’intégration et de prévention proposées. Pour aller plus loin dans la compréhension de l’impact de ces interventions, il importe d’analyser comment ces différentes formules résidentielles influencent les populations itinérantes. Si l’instabilité et la précarité résidentielle entravent grandement les possibilités d’établissement d’un chez-soi ou de « domiciliation » (Laberge et Roy, 2001), comment ces formules résidentielles contribuent à la construction de la signification du chez-soi?

1.7. Chez-soi et sécurité ontologique en itinérance

Plusieurs auteurs se sont intéressés à la question de la signification du chez-soi et à la sécurité ontologique en itinérance. D'une part, certains se sont attardés à mettre en dialogue les concepts du chez-soi « home » et de l'itinérance « homelessness ». À ce titre, Moore (2007) soutient que le chez-soi et l'itinérance ne doivent pas être considérés comme deux pôles, comme deux états opposés (avoir un chez-soi ou ne pas en avoir). Il s'agirait plutôt de deux processus interreliés, influencés par de multiples dimensions. Cela rejoint également Mallett (2004) qui souligne que « [h]ome and homelessness exist in a dynamic, dialectical relationship. They are not, as some suggest, fixed oppositional terms. Rather they refer to "complex and shifting experiences and identities" (Wardaugh, 1999: 93) that emerge and unfold in and through time. » (p.80)

De plus, Moore (2007) considère qu'il importe d'approfondir la compréhension de ces concepts à travers l'expérience même des personnes en situation d'itinérance et leur conception de leur contexte de vie et de tenter de comprendre leur réalité à partir de ce qui est présent pour eux et non ce qui en est absent. « It may be our discomfort rather than theirs that has led to a focus on the absences in this experience, rather than the presence. » (Moore, 2007, p.152) En effet, il peut être confrontant de l'extérieur de constater comment les personnes s'adaptent à cette réalité et peuvent retirer sécurité, confort et dignité à travers certaines caractéristiques du contexte et du mode de vie. À cet égard, il semble que les personnes dormant dans la rue se construisent un chez-soi à partir de ce vécu expérientiel: « [f]or people sleeping rough, home was housing. Home represented an aspiration or an ideal, but it was also constructed as a practical solution » (Parsell, 2012, p.170).

De son côté, Somerville (1992) identifie différentes dimensions qui permettent d'analyser la signification du chez-soi et l'itinérance. Il pousse également la réflexion plus loin en démontrant comment l'itinérance peut être comprise par l'application de ces dimensions de sens selon des caractéristiques du contexte dont le statut symbolique du chez-soi, l'importance de la tenure résidentielle, la nature des relations familiales, le ratio d'offre de logement et les politiques d'habitation et d'itinérance. À noter qu'il fait partie de ceux considérant que la signification du chez-soi dépasse le simple vécu expérientiel, étant ancrée dans un contexte social et structurel. Au niveau de l'impact de la tenure, il semble que des différences, bien que minimes, existent principalement quant aux sens de la sécurité physiologique (confort), émotionnelle et territoriale (intimité et contrôle) entre les propriétaires et les locataires, en faveur des propriétaires.

À cet égard, la signification du chez-soi et la sécurité ontologique ont été explorées à travers des études basées sur le type de tenure (*tenure-based research*). (Hulse et Saugeres, 2008) Ces recherches comparent la réalité des propriétaires et des locataires en ce qui a trait à la sécurité résidentielle (*housing security*), à la fois financière et psychosociale. Il est démontré que les propriétaires retirent davantage à ces niveaux que les locataires. (Dupuis et Thorns, 1998; Hiscock et al., 2001; Kearns et al., 2000) Dupuis et Thorns (1998), étude incontournable dans le domaine, explorent le sentiment de sécurité ontologique auprès de personnes âgées propriétaires de maison et concluent:

The central focus of this paper is the notion that the home can provide a locale in which people can work at attaining a sense of ontological security in a world that at times is experienced as threatening and uncontrollable. The extent to which home and home life meets the conditions for maintenance of ontological security has been assessed through an exploration of home as the site of constancy in the social and material environment; home as a spatial context in which the day to day routines of human existence are performed; home as a site free from the surveillance that is part of contemporary world which allows for a

sens of control that is missing in other locales; and home as a secure base around which identities are constructed. (Dupuis et Thorns, 1998, p.43)

D'autres auteurs raffinent les analyses et démontrent que le contexte et le voisinage influencent grandement les effets psychosociaux retirés, au-delà de la tenure, et que le fait de vivre seul ait de plus grands effets sur les individus par rapport aux dimensions du refuge (*haven*) et de l'autonomie. (Kearns et *al.*, 2000) Également, le statut social associé au fait d'être propriétaire favorise un meilleur sentiment de sécurité ontologique que chez les locataires en logements sociaux. (Hiscock et *al.*, 2001) Cependant, Hulse et Saugeres (2008) constatent que le logement social apporte une sécurité associée à la stabilité résidentielle par le bail et le coût abordable des loyers. Toutefois, il importe de comprendre que le contexte national australien, lieu de l'étude, peut influencer ces résultats en raison des droits limités des locataires dans le marché privé (Morin et *al.*, 2009).

D'autre part, plusieurs études qui s'intéressent à la stabilité résidentielle utilisent la signification du chez-soi et la sécurité ontologique pour analyser l'impact de l'accès à un logement. Cependant, ces recherches s'inscrivent majoritairement au sein d'initiatives résidentielles de type *Housing first*, approche pour laquelle les données favorables s'accumulent au cours des dernières années dans le domaine de l'habitation sociale auprès des populations itinérantes et présentant des problèmes de santé mentale et/ou de toxicomanie. Ces études démontrent effectivement que les personnes qui participent à ces programmes maintiennent une stabilité résidentielle. (Commission de la santé mentale du Canada, 2014 ; Dorvil et Boucher Guèvremont, 2013; Kraus, Serge et Goldberg, 2006; Tsemberis, Gulcur et Nakae, 2004) De plus, les personnes rapportent une plus grande perception de choix (Tsemberis, Gulcur et Nakae, 2004) et considèrent l'intimité, l'indépendance, la sécurité et la qualité de leur logement comme des caractéristiques positives de

leur expérience d'habitation. (Pearson, Montgomery et Locke, 2009) Dans le même sens, l'évaluation du projet pancanadien Chez-soi à Montréal indique que « l'obtention d'un chez-soi, d'un lieu de sécurisation et de protection de l'intimité et de la vie privée favorise le rétablissement des personnes itinérantes aux prises avec un problème de santé mentale. » (Dorvil et Boucher Guèvremont, 2013, p.127) Le rapport final de ce projet abonde également en ce sens :

Les participants sont d'avis que leur stabilité résidentielle tient principalement à l'espoir qu'a fait naître l'occupation d'un logement, l'espoir d'être en mesure de « se reprendre en main », une perspective qui les a motivés à « faire ce qu'il fallait » pour conserver leur logement et remettre leur vie sur les rails. Autrement dit, l'habitation a été à la source de la motivation des participants, les a incités à se comporter de manière à conserver leur logement et leur a permis de se réapproprier le pouvoir d'agir. Les participants du volet de l'intervention Logement d'abord affirment avoir eu un choix étendu à propos de l'habitation, notamment celui d'habiter à un lieu où ils se sentent en sécurité et, pour certains, loin de cercles sociaux problématiques. Enfin, ces participants expriment un sentiment de stabilité, de continuité, de permanence. (Commission de la santé mentale du Canada, 2014, p.18)

Il semble donc que le projet ait eu un impact positif non seulement sur la stabilité résidentielle des participants, mais également sur la sécurité ontologique de ceux-ci. Toutefois, le rapport montréalais souligne que le sentiment de protection de l'intimité peut être affecté par le manque d'insonorisation du logement, et cet aspect pouvait parfois être suffisamment envahissant pour fragiliser la stabilité résidentielle des participants (volonté de quitter parce qu'ils entendent leurs voisins). (Dorvil et Boucher Guèvremont, 2013, p.127) Il faut également spécifier que les améliorations au niveau de la santé mentale et de la consommation demeurent limitées, considérant qu'il s'agit, dans bien des cas, d'un début de processus de rétablissement. (Dorvil et Boucher Guèvremont, 2013, Commission de la santé mentale du Canada, 2014) « Le logement et les services constituent l'assise préalable à un tel rétablissement, mais ne garantissant pas qu'il se produise dans l'immédiat. » (Goering et *al.*, 2014, p.28) Néanmoins, l'accès à un logement

adéquat et à des services de soutien, dans une approche donnant la priorité au logement, est sans contredit un premier pas vers le rétablissement (Munn-Rivard, 2014).

Par ailleurs, une étude se déroulant aux États-Unis s'est intéressée à la sécurité ontologique des personnes présentant un trouble de santé mentale grave. (Padgett, 2007) L'étude a comparé la signification du chez-soi, et plus spécifiquement la sécurité ontologique, de 39 personnes dont 21 ayant eu accès au programme Pathways to Housing (modèle *Housing First*) et 18 ayant eu recours à un programme de traitement traditionnel (modèle *treatment first*). Les résultats démontrent clairement que les personnes vivant dans leur propre appartement présentent un meilleur sentiment de sécurité ontologique. Ainsi, il semble que le fait de vivre seul (Kearns et al., 2000) et d'avoir son propre appartement (Padgett, 2007) contribue grandement au développement d'un sentiment de sécurité ontologique. On peut donc se demander si ces éléments ont davantage d'impact sur la sécurité ontologique que le fait d'accéder à un logement permanent ou non.

Il semble que peu d'études se soient intéressées à la signification du chez-soi et à la sécurité ontologique en contexte de logement transitoire. Néanmoins, une recherche menée à Sherbrooke apporte des réponses en ce sens. (Morin et Turcotte, 2009) L'étude s'est déroulée au sein de l'organisme communautaire Le Tremplin 16-30, ayant pour mission de favoriser la mise en action et le développement de l'autonomie des jeunes adultes et offrant un volet résidentiel transitoire ainsi qu'un volet milieu de vie. L'étude avait principalement pour objectifs d'appliquer l'approche par les capacités dans un milieu d'intervention au sein d'une entreprise d'économie sociale et d'analyser les pratiques d'intervention de la ressource auprès des jeunes. Les données ont démontré qu'un des accomplissements de tous les jeunes rencontrés bénéficiant d'un

logement était le sentiment d'être chez-soi. Cela soutient ainsi l'idée que d'avoir accès à un logement où l'on peut vivre seul (studio ou 2 ½), bien que ce soit pour une durée limitée dans le temps (pour un maximum de trois ans), contribue au développement d'un chez-soi et d'un sentiment de sécurité ontologique. À noter que les liens avec les intervenants constituent aussi un facteur influençant le sentiment d'être chez-soi. Par ailleurs, il est aussi important de souligner que le volet résidentiel du Tremplin 16-30 présente plusieurs similarités avec le *projet de logements de transition de la Place Vimont* : le temps de séjour maximal (trois ans), les appartements destinés à accueillir une personne seule (studio ou 2 ½), le soutien fourni par les intervenants ainsi que l'accès à une vie communautaire. Les principales différences sont que les intervenants du Tremplin 16-30 ont des locaux à même l'immeuble de logements, que l'organisme se situe en plein centre-ville de Sherbrooke et que la vie communautaire y est très développée. Le Tremplin 16-30 offre également un volet de réinsertion socio-professionnel, teintant l'intervention destinée aux jeunes adultes. Ainsi, considérant les similarités entre les deux projets, il est possible de croire que les personnes ayant fait l'expérience des *logements de transition de la Place Vimont* aient un vécu semblable au niveau de la signification du chez-soi et de la sécurité ontologique.

1.8. Conclusion

Principalement, deux modèles résidentiels sont actuellement présents dans l'univers de l'habitation du domaine de l'itinérance. Récemment, l'approche *Housing first* prend une place de plus en plus importante, étant soutenue par de nombreuses études démontrant son efficacité, entre autres au niveau de la stabilité résidentielle. Plusieurs de ces études s'appuient sur la signification du chez-soi et la sécurité ontologique pour analyser les effets des interventions effectuées dans ce

cadre. Toutefois, il semble que des pratiques novatrices émergent et font place à une hybridation des formules résidentielles en itinérance, où se chevauchent des caractéristiques de l'hébergement et du logement. Et tel que discuté précédemment, le *projet de logements de transition de la Place Vimont* semble s'apparenter à ce type de pratique. Ainsi, on peut se questionner sur les éléments constituant la signification du chez-soi et la sécurité ontologique dans un contexte de logement transitoire avec suivi (appartenant au continuum résidentiel), mais n'étant pas conditionnel au traitement des problèmes de toxicomanie et de santé mentale (principe central de l'approche *Housing first*). Il importe donc de s'attarder plus en profondeur sur les concepts de la signification du chez-soi et de la sécurité ontologique selon la littérature.

2. CADRE THÉORIQUE

Les concepts de la signification du chez-soi et de la sécurité ontologique constituent l'ancrage théorique de ce mémoire. La signification du chez-soi sera d'abord présentée de manière globale, mise en contexte par l'habitation au sens phénoménologique. Ensuite, le concept de la sécurité ontologique sera défini et positionné par rapport à la signification du chez-soi. Finalement, les dimensions de la sécurité ontologique selon Padgett (2007) seront présentées. Il s'agit de la constance de l'environnement social et matériel, la routine de la vie quotidienne, l'intimité et l'identification. Le thème des perspectives d'avenir (« *what's next?* ») sera également abordé.

2.1. La signification du chez-soi et la sécurité ontologique

L'habitation, au-delà de la matérialité, comporte une dimension socialement et culturellement construite, évoluant au fil du temps. À l'ère contemporaine, l'habitation représente l'espace de vie privée possédé, protégeant de la sphère publique. (Serfaty-Garzon, 2003) Plus encore, il s'agit

d'un lieu d'élaboration de l'intimité et de l'identité, de même que de réalisation de soi. (Serfaty-Garzon, 2003) Ainsi, l'habitation constitue une expérience subjective.

Ce rapport du chez-soi à des édifices et des lieux concrets confère en effet une matérialité et un ancrage dans le réel familial à la charge affective de cette notion, sans en expulser la valeur réfléchie, transmise par le pronom personnel « soi », ni la dimension personnelle et subjective de l'habiter. (Serfaty-Garzon, 2003, p.70-71)

Plusieurs se sont intéressés à l'habitation sous l'angle de l'expérience vécue, à travers une approche phénoménologique. (Bachelard, 1970; Dovey, 1985; Heidegger, 1958) Bachelard (1970) considère que la phénoménologie permet de dépasser la description, objective ou subjective, de l'habitation pour aller vers une compréhension plus fondamentale de la fonction d'habiter. « Il faut donc dire comment nous habitons dans notre espace vital en accord avec toutes les dialectiques de la vie, comment nous nous enracinons, jour par jour, dans notre "coin du monde. " » (Bachelard, 1970, p.24) De son côté, Heidegger (1958) explore la signification de l'habitation à travers une analyse étymologique, faisant des rapprochements entre « bâtir », « habiter » et « être » en langue allemande. Il souligne également la dimension apprise de l'expérience d'habiter, considérant que « [l]a véritable crise de l'habitation réside en ceci que les mortels en sont toujours à chercher l'être de l'habitation et qu'il leur faut d'abord apprendre habiter. » (p.193) Ces auteurs, par la phénoménologie, mettent en lumière la nature intangible du concept de l'habitation.

Dovey (1985) s'appuie également sur cette approche. Il propose, à partir du concept de l'*espace*, que l'expérience vécue d'habiter permet de distinguer deux notions: l'habitat (*house*) et le chez-soi (*home*).

One of the most important contributions of the phenomenological approach to environmental experience has been a thorough reinterpretation of the concept of *space* that parallels the distinction between *house* and *home*. At the heart of

this reinterpretation is an important distinction between *conceptual space* and *lived space*. (Bollnow, 1967) Conceptual space is abstract, geometric, and objectively measured, a kind of context or ether within which places, people, and things exist. Lived space, by contrast, is the pre conceptual and meaningful spatial experience of what phenomenologists call "being-in-the-world." (Heidegger, 1962) Whereas conceptual space is an abstract homogeneous continuum, lived space is a concrete and meaning-centered bodily experience. (p.34)

Alors que l'habitat est un objet matériel, faisant partie de l'environnement, le chez-soi réfère plutôt à la relation émotionnelle et significative existant entre les personnes et leur environnement. Ainsi, l'approche phénoménologique permet de prendre contact avec cette expérience subjective à travers laquelle se construit le sens attribué à l'espace habité.

Découlant en grande partie de l'approche phénoménologique, le concept de la signification du chez-soi, ou « the meaning of home », a émergé dans la littérature anglo-saxonne. (Mallett, 2004) Bon nombre de chercheurs ont écrit sur le sujet en provenance de multiples disciplines dont la sociologie (Somerville, 1997), l'ethnologie (Gurney, 1990), la psychologie environnementaliste (Moore, 2007; Sixsmith, 1986) et la géographie. (Kearns et Smith, 1994) Il ressort de cette vaste littérature l'aspect multidimensionnel du concept de la signification du chez-soi et également sa complexité, soulignant l'importance de le définir en fonction de contextes sociaux et historique spécifique. (Mallett, 2004) Plusieurs ont tenté d'en singulariser les différentes dimensions et de l'opérationnaliser. (Després, 1991; Gurney, 1990; Heywood, 2005; Somerville, 1992) Selon ces auteurs, le chez-soi est un lieu d'intimité, de contrôle, de sécurité, de liberté, d'identification, d'expression, et plus encore. Mais lorsqu'il est question du processus de « to restore a house into a home » (Heywood, 2005), le concept de la sécurité ontologique apparaît comme étant fondamental et a été utilisé par un nombre important de chercheurs étudiant la signification du chez-soi (Morin et al., 2009).

Le concept de la sécurité ontologique a d'abord été utilisé par le psychiatre anglais Ronald D. Laing. Dans son livre « Le moi divisé » (Laing, 1970), il consacre un chapitre à ce concept, qu'il aborde cependant dans son contraire, soit « L'insécurité ontologique. » (chap.3) L'auteur ancre sa conception dans la conscience d'être et d'exister des individus:

Un homme peut avoir conscience de sa présence dans le monde en tant que personne réelle, vivante, totale et temporellement continue. Comme tel, il lui est possible de vivre dans ce monde et d'y rencontrer d'autres individus - monde et individus qui lui apparaissent également réels et vivants. Un tel homme, fondamentalement, *ontologiquement* en sécurité, affrontera toutes les circonstances sociales, éthiques, spirituelles, biologiques de la vie avec un ferme sentiment de sa réalité, de son identité et de celles des autres, de la permanence des choses, de la substantialité des processus naturels. (Laing, 1970, p.35)

Venant du domaine de la psychiatrie, il s'est ainsi plus spécifiquement intéressé à l'absence ou au manque de sécurité ontologique chez certaines personnes ayant des problèmes de santé mentale. Il explique « que la personne affligée d'insécurité ontologique est plus soucieuse de se préserver que d'être satisfaite: les circonstances ordinaires de la vie menacent son *seuil de sécurité*, qui est bas. » (Laing, 1970, p.38) Ainsi, il considère que la psychose n'est pas une perte de contact avec la réalité, mais plutôt que l'individu est affecté différemment, voire même davantage par cette réalité, cherchant à s'accrocher à des éléments du monde, sans trop de signification particulière pour l'être « sûr », afin d'éviter de perdre son identité. La compréhension de la dynamique psychique propre à l'individu est nécessaire pour espérer cheminer avec lui.

Quelques années plus tard, le sociologue Anthony Giddens a repris et travaillé le concept de la sécurité ontologique. Selon lui, la sécurité ontologique est une forme cruciale du sentiment de sécurité global. Il considère que la confiance et le sentiment de fiabilité vis-à-vis des personnes et des choses en constituent le fondement. Il reprend la dimension expérientielle de continuité

temporelle de Laing (1970), tant au niveau de l'identité qu'au niveau de la constance de l'environnement. Il décrit le concept de la façon suivante:

La sécurité ontologique concerne « l'être » ou, phénoménologiquement parlant, l'« être-au-monde ». Mais il s'agit davantage d'un phénomène émotionnel que cognitif, phénomène enraciné dans l'inconscient. Les philosophes nous ont démontré qu'au niveau cognitif il existait peu d'aspects personnels de notre existence, voire aucun, dont nous ne puissions être certains. (Giddens, 1994, p.98)

Pour Giddens, le sentiment de sécurité ontologique est intimement lié au sentiment de confiance. Il se rapporte à Erikson, psychanalyste qui a étudié la construction de la confiance à travers l'expérience de réponses aux besoins du nourrisson. Ainsi, la confiance est en partie apprise, intériorisée au plus jeune âge. « Les individus "normaux" reçoivent une dose de confiance "de base", au début de leur vie, qui supprime ou atténue cette fragilité existentielle. » (Giddens, 1994, p.100) Cet extrait met en évidence, tel que l'a fait Laing (1970), que le sentiment de sécurité ontologique, la confiance en le monde et en notre propre identité, n'est pas solidement acquis par tous et peut influencer grandement notre manière « d'être-au-monde » dans les diverses sphères de la vie.

Si Giddens utilise le concept de sécurité ontologique pour démontrer que les transformations sociales associées à la modernité minent grandement ce sentiment, Saunders (1989), de son côté, s'intéresse à la signification du chez-soi. Il considère que la maison, ou le chez-soi, est une source importante de sécurité ontologique. Pour lui, « [t]he home is where people are offstage, free from surveillance, in control of their immediate environment. It is their castle. It is where they feel they belong. » (p.184) En accord avec Saunders, Dupuis et Thorns (1998) étudient également le concept de la sécurité ontologique en lien avec le chez-soi, à partir de la définition de Giddens, en

s'intéressant plus particulièrement aux propriétaires. Ils suggèrent une opérationnalisation selon quatre conditions nécessaires au maintien de ce sentiment:

- (i) Home is the site of constancy in the social and material environment;
- (ii) Home is a spatial context in which the day to day routines of human existence are performed;
- (iii) Home is a site where people feel most in control of their lives because they feel free from the surveillance that is part of the contemporary world;
- (iv) Home is a secure base around which identities are constructed. (Dupuis et Thorns, 1998, 29)

La première condition réfère au sentiment de permanence qui se crée au fil du temps par l'expérience de l'habitation. Selon eux, le chez-soi représente les liens entre une structure physique et une profonde signification émotionnelle, se construisant grâce à une continuité d'interaction. Ainsi, ils décrivent l'expression « making a house into a home » comme suit:

It is viewed as a process through which an empty shell of a house is slowly reconstructed into a home by constant patters of social interaction of those living in the house: family. It was generally agreed that homes could not be bought. Houses were bought and made into homes. (Dupuis et Thorns, 1998, p.31)

Si le chez-soi est un lieu de constance, de permanence et de continuité, il constitue également un espace où se déroulent et se développent des routines de la vie quotidienne, qui délimitent des espaces-temps. Ces routines amènent ainsi un sentiment de prévisibilité, de régularité et de familiarité. Cette deuxième condition réfère évidemment aux routines de la journée, mais renvoie également à des rites ou rituels collectifs (Noël, mariage, naissances, etc.) et au passage des saisons. La troisième condition nécessaire au sentiment de sécurité ontologique concerne la dimension de l'habitation comme un refuge du monde extérieur, à l'abri des regards. Cela réfère à la fois à l'aspect de l'intimité, mais également à ceux du contrôle de l'environnement et de l'autonomie que permet le chez-soi: « being able to do what you wanted, when you wanted » et « to do their own thing. » (Dupuis et Thorns, 1998, p.36) La quatrième condition renvoie

directement à la sécurité, qui permet la construction identitaire. Les auteurs associent cette dimension au contexte historique et sociopolitique de la Nouvelle-Zélande, qui a fait de l'achat d'une maison un rite de passage significatif vers la vie adulte, un symbole d'accomplissement.

En ce sens, les auteurs considèrent que les contextes historique, politique, économique et social sont indissociables de la signification du chez-soi et de la sécurité ontologique, complexifiant considérablement leur description et leur opérationnalisation. Une partie de leur texte est d'ailleurs consacré à la présentation du contexte historique néo-zélandais lié à propriété résidentielle. Ainsi, ils soulignent l'importance d'étayer la compréhension de ces concepts auprès de différents groupes, dans diverses conditions et divers contextes. C'est également le point de vue de Moore (2000) : « Much of the existing literature on the concept of *home* needs to be revisited, to draw out its subtleties and contexts. » (p.207) Suivant cette recommandation, plusieurs écrits ont ensuite été produits et ont permis d'amener des précisions concernant les personnes en situation de vulnérabilité: perte d'autonomie (Heywood, 2005), résidant en logement social (Hiscock et *al.*, 2001), précarité (Hulse et Saugeres, 2008) et clientèles de services à domicile, dont en santé mentale (Morin et *al.*, 2009).

De son côté, Padgett (2007) s'est également intéressée au concept de la sécurité ontologique auprès des personnes itinérantes présentant des problèmes de santé mentale graves. L'étude s'est déroulée aux États-Unis et les participants ont été recrutés dans un programme d'habitation selon les principes du modèle *Housing first*. Basée sur une méthodologie qualitative descriptive et s'appuyant sur une approche phénoménologique, l'étude visait dans un premier temps la description de l'expérience du « chez-soi » pour les personnes ayant obtenu un logement autonome. Ensuite, l'objectif était de voir dans quelle mesure ces expériences concordaient avec

les marqueurs de la sécurité ontologique. L'auteur s'appuyait sur quatre conditions nécessaires au maintien de la sécurité ontologique selon Dupuis et Thorns (1998). Les analyses selon la méthode de la théorisation ancrée ont permis d'identifier quatre dimensions de la sécurité ontologique, tout à fait congruentes avec les principes évoqués par Dupuis et Thorns (1998). Il s'agit du contrôle et de l'autodétermination, de la routine de la vie quotidienne, de l'intimité et de la construction identitaire ou de la réparation d'identités brisées. Voyons plus en détail ces dimensions.

2.1.1. Contrôle et autodétermination

Cette dimension se rapporte à la liberté. D'une part, il s'agit de la liberté d'action: d'agir selon ses envies, au moment voulu. Il est également question de pouvoir agir sur son environnement, source d'un sentiment de contrôle et d'accomplissement. (Després, 1991) De plus, le chez-soi constitue un lieu de liberté au niveau de la prise de décisions. Cet espace de contrôle, de liberté d'action et de décision renvoie à l'autonomie. (Heywood, 2005) D'autre part, cette dimension réfère au fait d'être libéré de certaines conditions de vie liées à l'itinérance. Par exemple, pour certaines femmes, avoir un chez-soi représente de mettre fin à des échanges de faveurs sexuelles contre de l'argent ou un toit pour la nuit. (Padgett, 2007) Il semble donc que la sécurité soit intimement liée à cette dimension de contrôle. Després (1991) présente d'ailleurs ces deux aspects sous le même thème, considérant le chez-soi comme un territoire contrôlé par l'individu, à la fois au niveau spatial et au niveau social, et procurant un sentiment de sécurité physique et émotionnel. Pour Somerville (1992), le contrôle est plutôt lié à la dimension de l'intimité et concerne une sécurité de type territoriale, c'est-à-dire détenir le pouvoir du contrôle des limites du territoire du chez-soi. Cet aspect de possession d'un territoire est également lié à un sentiment de fierté (Després, 1991).

2.1.2. Routine de la vie quotidienne

Cette dimension renvoie aux éléments simples qui font partie de la vie en logement, mais qui peuvent être une grande source de gratification. Dans sa forme la plus élémentaire, cette dimension rejoint la caractéristique « center of activity » du chez-soi identifiée par Després (1991), la maison étant le lieu en soutien au travail, aux loisirs et aux hobbies. Ainsi, au-delà de la sécurité procurée par le sentiment de familiarité et de prévisibilité des routines tel que présenté par Dupuis et Thorns (1998), cette dimension semble s'élargir chez Padgett au sentiment d'autonomie, devenant une source de fierté. De plus, la liberté d'action possible d'un véritable chez-soi permet l'établissement d'une routine qui nous est propre, situation qui peut être contrastante avec un milieu de vie encadré tel qu'un centre d'hébergement ou de traitement. Toutefois, la sécurité psychologique et émotionnelle que procure la routine quotidienne demeure centrale pour la sécurité ontologique.

La sécurité ontologique et la routine sont intimement liées, via l'influence omniprésente de l'habitude. [...] L'aspect prévisible des routines (apparemment) mineures de la vie quotidienne est profondément lié au sentiment de sécurité psychologique. Lorsque de telles routines sont bouleversées - pour une raison quelconque - survient l'anxiété, et des aspects, même très solidement ancrés, de la personnalité de l'individu, peuvent être endommagés ou disparaître. (Giddens, 1994, p.104)

Cet extrait démontre bien l'aspect multidimensionnel de la signification du chez-soi et comment les dimensions peuvent être reliées entre elles. En effet, Giddens souligne que le manque de routines de vie quotidienne affecte grandement le sentiment de sécurité ontologique d'un individu et que cette insécurité peut disloquer des constituants forts de l'identité.

2.1.3. *Intimité*

La dimension de l'intimité occupe une place importante dans la littérature. Pour Padgett (2007), l'intimité du chez-soi représente le refuge des irritants et des menaces extérieures, entre autres, le bruit et le stress de la rue et des milieux d'hébergement. En quelque sorte, il s'agit d'un sanctuaire, un lieu à l'abri des pressions extérieures et d'indépendance. (Després, 1991) Il s'agit également d'un territoire possédé, ce qui implique un contrôle de la limite entre la sphère publique et privée et, par le fait même, le pouvoir d'exclure certaines personnes de ce lieu qui est nôtre. (Somerville, 1992) Il s'agit donc d'éviter les intrusions de la part des autres. « Partir de chez-soi prend ainsi le sens d'une prise assumée du risque de la vie sociale, tandis que rentrer chez-soi devient un repli vers le repos en soi. » (Serfaty-Garzon, 2003, p.72) D'ailleurs, Flaman (2004) résume bien ces éléments et ajoute l'aspect du confort du chez-soi:

Évoquer l'intimité d'un logement, c'est noter la nature tout à fait privée de ce lieu, suffisamment clos sur lui-même pour qu'il y assure le confort de ses habitants, en même temps que leur retranchement physique du monde extérieur et leur protection de toute intrusion de personne étrangère. (p.175)

En effet, le chez-soi procure une chaleur qui permet la détente du corps, comparativement à la froideur de la rue. (Somerville, 1992) De plus, Heywood (2005) souligne que l'intimité n'est pas liée à un besoin physiologique, mais bien à des besoins humains de dignité et d'avoir du temps en retrait des autres. L'aspect de la dignité, en ce qui a trait à la population itinérante, peut référer, au niveau matériel, aux activités de soins du corps telles que l'hygiène personnelle, le sommeil, le repos, les activités sexuelles, etc. (Laberge et Roy, 2001) Mais l'intimité se joue également au niveau psychologique, « le chez-soi offr[ant] aussi un territoire possible à l'habitation en intimité avec soi-même. » (Serfaty-Garzon, 2003, p.72) Cependant, ce type d'intimité, important pour l'équilibre personnel, concerne plutôt la construction identitaire (Barus-Michel, 1999, cité par Laberge et Roy, 2001).

2.1.4. *Construction identitaire (ou réparation d'identités brisées)*

Le chez-soi constitue un lieu offrant un espace de réflexion sur soi-même, permettant de panser des blessures identitaires du passé, de se reconstruire comme personne. Cela représente également une opportunité de reprendre contact avec certains rôles sociaux, pouvant mener à renouer des relations ou en créer de nouvelles: devenir ou redevenir un parent, un frère, un cousin, un fils, un ami. (Padgett, 2007) D'ailleurs, selon Després (1991), le chez-soi offre un espace de compréhension et d'acceptation sociales, c'est-à-dire où nos opinions et nos actions sont acceptées. En plus de la réflexion sur ses idées et ses valeurs, le chez-soi constitue un lieu d'expression de soi, de ses goûts, de sa personnalité, de ses intérêts par la décoration et les objets possédés. (Després, 1991) Morin et *al.* (2009) relie ces éléments à l'appropriation de l'espace domiciliaire.

Somerville (1992) parle d'une dimension d'enracinement (*roots*) du chez-soi, qu'il associe particulièrement à la sécurité ontologique. En fait, il considère que le chez-soi permet de s'enraciner dans le monde, de se positionner et de se familiariser avec une structure sociale, donnant des points de repères de représentation identitaire pour nous-mêmes et pour les autres. Ainsi, dans cette optique sociologique, l'identité se construit à travers des dynamiques de relations sociales (classes sociales, statut social, pouvoir). Després (1991) parle d'ailleurs du chez-soi comme d'un indicateur de statut social, déterminé en majeure partie par la position socio-économique. On peut également faire le lien avec la citoyenneté:

La question du "chez-soi" renvoie à la citoyenneté (notamment au respect des droits fondamentaux et constitutionnels) et à l'accomplissement d'une vie pleine et entière, et pas seulement à la protection contre les intempéries ou à des logiques de survie. (Girard, Estecahandy, Chauvin, 2009, p.1)

2.1.5. *Perspectives d'avenir*

Une autre dimension importante a émergé lors de l'étude de Padgett. (2007) Il s'agit de la question existentielle « what's next? », qui s'impose « après avoir quitté le mode survie de la rue et d'avoir le "luxe" de contempler le futur. » (Padgett, 2007, p.1932, *traduction libre*) Il semble que, pour les personnes itinérantes aux prises avec des problèmes de santé mentale, l'espoir de poursuivre sur la voie de la stabilité et de la sobriété est présent. Cependant, il est tempéré par la conscience d'un parcours de vie empreint de difficultés, d'adversité et d'incapacités, et des défis auxquels ils sont confrontés pour atteindre pleinement leur indépendance, de même que l'acceptation sociale. De plus, une certaine urgence émerge du risque de mortalité prématurée lié aux conditions de vie difficiles, aux excès de consommation de drogue ou d'alcool, de même qu'à l'accumulation de problèmes de santé physique qui en découlent. Les personnes font donc le point entre les différents temps de leur vie et il semble que d'avoir un chez-soi contribue à faire émerger ce positionnement au niveau temporel.

Cela rejoint Dovey (1985) qui considère que le chez-soi représente une série de connexions entre la personne et le monde, dont une connectivité avec le futur « when power and autonomy permit directly and hopes to inform environmental change. [...] Home orients us and connects us with the past, the future, the physical environment, and our social world. » (p. 40-41) L'idée de perspective d'avenir renvoie également à l'espoir comme dimension centrale du processus de rétablissement. L'espoir représente « l'anticipation d'un avenir qui est perçu comme bon. » (Miller, 1992, cité par Provencher, 2002, p.42) Il semble que, bien que les personnes soient marquées par leur passé, l'espoir en termes de rétablissement est tout de même présent chez

Padgett. (2007) Ainsi, l'espoir comme dimension du rétablissement, malgré le fait qu'il s'agit d'un concept appartenant au domaine de la santé mentale, apparaît applicable auprès de personnes ayant vécu un parcours d'itinérance.

2.2. Conclusion

La signification du chez-soi et la sécurité ontologique sont des concepts complexes et multidimensionnels, alimentés par diverses disciplines. Ils offrent ainsi une richesse et une profondeur d'analyse considérables. De plus, la sécurité ontologique représente un concept intéressant pour saisir l'expérience des personnes ayant un parcours d'itinérance et présentant des problèmes de santé mentale et qui ont accès à un logement et du soutien (si désiré), tel que l'a démontré Padgett. (2007) Toutefois, il semble que certaines dimensions clés de l'expérience de ces personnes, dont l'espoir en l'avenir, n'ont été qu'effleurées lors de cette étude. L'auteur conclut: « having a "home" may not guarantee recovery in the future, but it does afford a stable platform for re-creating a less stigmatized, normalized life in the present. » (Padgett, 2007, p.1934) Ainsi, ces aspects soulèvent un questionnement quant au futur, de même qu'au maintien dans le temps de ce vécu expérientiel à l'égard du chez-soi. On peut donc se demander si l'accès à un logement et à un accompagnement modifie de façon durable la sécurité ontologique de personnes ayant vécu un parcours d'itinérance.

3. MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

Ce chapitre présente la méthodologie de la démarche de recherche. D'abord, nous exposerons les positionnements épistémologique et théorique sur lesquels s'appuie le mémoire. La pertinence sociale et scientifique sera également explicitée. Nous présenterons ensuite le but et la question

de recherche qui ont guidé la réalisation de l'étude. De plus, nous décrirons la méthode de collecte de données et l'outil de collecte utilisé, l'échantillonnage et le recrutement, de même que le déroulement de la collecte de données. La méthode d'analyse des données sera aussi présentée. Finalement, nous présenterons les considérations éthiques.

3.1. Positionnement épistémologique

Le mémoire s'inscrit dans une posture constructiviste au plan épistémologique. On ne cherche pas à expliquer une réalité objective, comme c'est le cas dans une posture positiviste. Du point de vue constructiviste, la réalité n'existe que par la conscience des sujets et l'objet d'intérêt est le sens qu'ils attribuent à leur vécu. (Girod-Séville et Perret, 1999) Ainsi, la recherche vise à saisir la signification que les participants donnent à l'expérience d'habiter et à son influence sur leur sentiment de sécurité ontologique. Le constructivisme se déploie également dans la recherche d'une compréhension de l'expérience vécue d'un sujet qui a évolué dans un contexte particulier. (Girod-Séville et Perret, 1999) Ainsi, le mémoire vise plus spécifiquement à comprendre en quoi l'expérience d'un passage en logement de transition avec suivi influence la sécurité ontologique et la signification du chez-soi des personnes en situation d'itinérance ou à risque de l'être. De plus, l'étude se déroule sur un terrain très précis, soit le *projet de logements de transition au HLM Place Vimont*. Par ailleurs, il est considéré que la chercheuse participe à la construction de la compréhension que le sujet se fait de son expérience. (Girod-Séville et Perret, 1999) En effet, la chercheuse accompagne la personne dans ses réflexions portant sur son expérience d'habiter par des questions ouvertes et des reformulations afin de saisir dans ses subtilités le sens attribué au vécu par rapport au chez-soi et à la sécurité ontologique. Il s'agit de considérer la chercheuse et le participant comme deux acteurs qui tentent ensemble de comprendre une réalité, en mettant en

commun des éléments provenant de leur cadre de références et leurs expériences respectifs. En bref, on souhaite comprendre avec les personnes le sens qu'ils donnent à leur passage aux logements de transition et leur perception des effets sur leur vie, particulièrement en ce qui a trait à la sécurité ontologique et à la signification du chez-soi.

3.2. Positionnement théorique

Une grande variété de sources bibliographiques a été considérée au plan théorique pour ce mémoire. D'une part, les articles scientifiques sur la signification du chez-soi et la sécurité ontologique dans le domaine de l'habitation et de l'itinérance ont permis de décrire et d'approfondir ces concepts. De plus, bon nombre de rapports de recherche et d'écrits issus du milieu académique, institutionnel et communautaire ont contribué à alimenter la réflexion sur le sujet et à ancrer les questionnements dans un contexte bien précis, c'est-à-dire le logement transitoire. Certains de ces écrits laissent une place importante au vécu expérientiel des locataires ou des utilisateurs de services, permettant d'approfondir la réflexion quant aux effets possibles de l'habitation et de diverses formes de services reçus. Ainsi, il est considéré que tout acteur, impliqué de près ou de loin dans le domaine de l'habitation en l'itinérance, est apte à contribuer à l'avancement des connaissances au plan scientifique, ne serait-ce que par ses idées et son vécu. Tout au long de ce mémoire, les idées abordées et les citations utilisées sont traitées de manière égalitaire, indépendamment de leur provenance et du statut de l'auteur (chercheur, professionnel, locataire ou utilisateur de services). Au niveau de la recherche bibliographique, elle ne s'est pas faite de façon linéaire. Elle est plutôt issue de diverses stratégies. Certains documents m'ont été proposés et fournis par mon directeur de mémoire. Les articles scientifiques ont été recherchés dans des banques de données telles que : Érudit, Francis, Cairn, Repère, Social Work Abstract,

Academic Search Complete et PsychINFO. Plusieurs documents gouvernementaux et d'organismes publics et communautaires ont été identifiés grâce aux moteurs de recherche Google et Google Scholar. Des sources monographiques ont été consultées en ligne grâce à des banques de livres électroniques dont eBook Collection de EBSCOhost et Google Book. Les principaux mots-clés utilisés pour effectuer les recherches sont : chez-soi/meaning of home ; sécurité ontologique/ontological security ; logement transitoire/transitional housing ; logement social/social housing ; itinérance/homelessness. Le corpus de références bibliographiques s'est également constitué par effet boule de neige, c'est-à-dire que la bibliographie d'un document riche en informations était consultée et orientait la recherche vers d'autres livres, articles ou documents pertinents pour la présente étude.

3.3. Pertinence sociale et scientifique

Le secteur de l'habitation constitue un domaine de recherche en pleine expansion, mais est encore peu exploité en sol québécois. En effet, il semble que « [m]algré la centralité de ce bien dans notre vie quotidienne et au regard des pratiques d'intervention, on en sait encore très peu sur l'habitation en tant que milieu de vie et sur l'impact social des pratiques et des relations qui se jouent à ce niveau. » (Morin et Baillergeau, 2008, p.3) Quant aux questions plus spécifiques de la signification du chez-soi et de la sécurité ontologique, plusieurs auteurs soutiennent l'importance d'approfondir la compréhension de ces concepts selon différents contextes. Le présent mémoire constitue ainsi une occasion de réfléchir sur l'application de ce cadre conceptuel auprès d'une population itinérante, dans un contexte de logement transitoire. Par ailleurs, aucune étude n'a été recensée portant sur les concepts de la signification du chez-soi et de la sécurité ontologique dans ce type de contexte. Il faut cependant souligner qu'une part de la littérature portant sur

l'habitation représente une « littérature grise », réalisée par des institutions publiques ou des organismes communautaires désireux d'évaluer des projets d'habitation. Ces écrits ne se retrouvent pas nécessaires dans les banques de données ou sur Internet, rendant une recension des écrits exhaustive plus ardue. Toutefois, aucun écrit à notre connaissance n'a exploré la signification du chez-soi et la sécurité ontologique dans un contexte de logement transitoire destiné aux populations itinérantes. De plus, une compréhension plus approfondie de la sécurité ontologique pour les populations itinérantes ou à risque de le devenir pourra orienter les pratiques d'intervention afin de favoriser le développement de ce sentiment auprès de cette clientèle. Ce mémoire pourra donc contribuer à la réflexion sur ces concepts et leur application, en plus de lancer des pistes pour de futures recherches.

Par ailleurs, le logement prend de plus en plus de place sur le plan des politiques sociales québécoises. Déjà en 1992, la *Politique québécoise de santé et de bien-être* reconnaissait l'importance du logement dans l'amélioration des conditions de vie. (Gouvernement du Québec, 1992) En 2004, le *Plan d'action gouvernemental en matière de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale* comprenait des mesures visant à améliorer l'accessibilité à un logement abordable de qualité, soulignant la nécessité de travailler dans une perspective intersectorielle dans ce domaine. Le gouvernement du Québec poursuit dans cette direction en adoptant en 2007 le *Cadre de référence sur le soutien communautaire en logement social*, reconnaissant ainsi l'importance d'intervenir dans ces milieux afin d'en améliorer les conditions de vie et de favoriser l'intégration sociale et l'autonomie des personnes qui y vivent. (MSSS et SHQ, 2007) Plus récemment, la *Politique nationale de lutte à l'itinérance* a fait du logement son premier axe d'intervention, s'appuyant sur le concept du chez-soi. On y propose que les orientations à privilégier sont l'accroissement de la capacité des personnes à se loger, entre autres par la

présence d'un « continuum dans l'offre de logement qui tienne compte des besoins spécifiques de certaines personnes », et le soutien à l'accompagnement des personnes. (Gouvernement du Québec, 2014a, p.36) De plus, il importe de souligner qu'une étude de grande envergure sur l'approche du Logement d'abord en itinérance – le projet pancanadien Chez-soi – a été mise en œuvre par la Commission de la santé mentale du Canada. Cela démontre une avancée majeure pour l'intérêt porté à la question de l'accès et du maintien en logement pour les populations marginalisées et en situation d'extrême pauvreté. Il s'agit ainsi d'un sujet d'actualité, dont il importe d'approfondir les connaissances afin d'intervenir de manière ajustée à l'expérience des personnes touchées par l'itinérance et la pauvreté. De plus, ce mémoire pourra contribuer à démystifier le vécu des personnes en situation d'itinérance ou à risque de le devenir par rapport à leur expérience d'habitation. En effet, l'idée que les personnes choisissent de vivre dans la rue est un préjugé grandement véhiculé socialement. Cette étude permet de comprendre le sens que peut prendre un logement de transition pour ces personnes en situation résidentielle précaire et comment une telle expérience contribue à la sécurité ontologique des personnes, par rapport à la rue.

Localement, les résultats obtenus dans le cadre de cette recherche pourront contribuer à l'amélioration du *projet des logements de transition de la Place Vimont* qui sert de terrain pour cette étude. En effet, l'identification de facteurs liés à la sécurité ontologique des anciens locataires pourra orienter les pratiques des intervenants afin d'accompagner les personnes dans ce qui peut être significatif de cette expérience d'habitation. À plus grande échelle, la recherche pourra, modestement, élargir le bassin de connaissances sur des pratiques novatrices en logement social destiné à une clientèle marginalisée. En effet, la recherche vise à décrire comment les personnes sont marquées par une telle pratique à travers leur propre discours. Le fait de leur

permettre d'identifier et d'expliquer *a posteriori* des éléments de cette pratique qui peuvent influencer leur expérience en termes de sécurité ontologique représente une source de connaissances d'importance. Bien sûr, la recherche est menée dans un contexte bien particulier et ne peut prétendre à être généralisée à toutes les populations marginalisées ayant accès à un logement transitoire. Néanmoins, l'étude participe aux réflexions sociales quant aux pratiques d'intervention résidentielles contribuant au développement de la sécurité ontologique pour une clientèle marginalisée.

Par ailleurs, ce questionnement autour de la signification du chez-soi et de la sécurité ontologique en itinérance apparaît comme étant directement en lien avec le travail social. D'une part, il rejoint les valeurs de la profession, plus particulièrement le respect des droits et de la dignité de tout être humains, les principes d'autonomie et d'autodétermination, de même que la promotion des principes de justice sociale. En effet, il est considéré que les personnes en situation d'itinérance ou à risque de le devenir ont le droit d'accéder à un logement et sont aptes à développer les habiletés et les capacités leur permettant de se maintenir en logement. Habiter un lieu décent où l'on se sent chez-soi et en sécurité ne doit pas être un privilège accordé aux mieux nantis. D'autre part, bien que ces populations puissent avoir une relation désorganisée et ambivalente avec l'habitation, le travail social constitue une profession de choix dans l'accompagnement de ces individus et ces groupes à reprendre possession d'un lieu privé, adéquat, sécuritaire et auquel ils s'identifient. Comme le mentionne l'Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec (OTSTCFQ) :

[i]l importe tout d'abord de reconnaître que le travailleur social intervient notamment auprès de personnes, des familles, des groupes et des collectivités le plus souvent désavantagés, marginalisés ou exclus en raison de leurs conditions de vie, leurs modes de vie ou leurs origines (ethniques, culturelles). [...] L'action sur les déterminants sociaux de la santé fait partie des stratégies pour y

parvenir, notamment l'action sur les conditions de vie (logement, sécurité, revenu, transport, environnement, etc.) et d'accès aux services de base (éducatifs, sociaux, santé). (OTSTCFQ, 2012, p.10)

3.4. But et question de recherche

Le mémoire vise à explorer comment un contexte spécifique d'intervention influence la signification du chez-soi et la sécurité ontologique chez des personnes usagères de ces services d'intervention. Le but est de comprendre les liens entre une expérience particulière d'habitation et la sécurité ontologique pour une population itinérante. La question de recherche est la suivante : qu'en est-il de la sécurité ontologique des personnes ayant vécu une expérience en logement de transition pour personnes en situation d'itinérance ? Plus spécifiquement, les objectifs du projet de recherche sont :

- de circonscrire la sécurité ontologique pour les personnes itinérantes ou à risque de le devenir ayant vécu un passage en logement de transition avec suivi ;
- d'explorer les éléments perçus comme étant contributifs à la sécurité ontologique selon ces personnes.

3.5. Méthode de collecte de données

Le mémoire s'inscrit donc dans un cadre méthodologique qualitatif puisqu'il vise à décrire et comprendre un phénomène expérientiel, loin de la logique numérique. La recherche s'inscrit plutôt dans une visée exploratoire de l'évolution de la signification du chez-soi, et plus particulièrement de la sécurité ontologique, suite à une expérience au sein d'une formule spécifique d'habitation, soit le logement transitoire. Puisque l'idée de la présente recherche découle d'un projet de recherche d'envergure en cours, des contacts privilégiés étaient déjà

existants avec le milieu du *projet de logements de transition de la Place Vimont*. Tôt dans le processus, les intervenants du terrain ont été en mesure de nous signifier leur intérêt à en connaître davantage sur l'expérience des personnes ayant vécu dans les *logements de transition*. Ils ont également pu nous signifier la faisabilité d'un tel projet sur le terrain.

En effet, selon le partenaire SAPC, administrateur du *projet des logements de transition*, au moins une cinquantaine de personnes auraient fait un séjour dans les huit logements de transition entre janvier 2008 et janvier 2014. Il était donc réaliste de viser un échantillon de six à huit participants volontaires, selon les possibilités du terrain. Initialement, certains critères de sélection ont été définis afin de s'assurer, non de la représentativité de l'échantillon, mais de constituer un échantillon caractéristique, répondant aux objectifs du projet de recherche. (Campenhoudt et Quivy, 2011) D'une part, les personnes ciblées devaient avoir fait un séjour d'une durée minimale de six mois dans les *logements de transition*, période pendant laquelle ils auraient été en mesure de s'approprier les lieux. D'autre part, les personnes devaient également avoir mis fin à leur séjour depuis un an, afin qu'ils aient un certain recul par rapport à leur expérience. Finalement, il aurait été intéressant de pouvoir comparer l'expérience vécue par les personnes ayant été suivies par le SAPC et celles ayant été suivies par le CSSS-IUGS. Le SAPC n'a toutefois pu s'investir davantage dans la recherche, considérant qu'une fois les personnes relocalisées à leur départ des *logements de transition*, leur dossier est fermé et aucun suivi « post-hébergement » n'est réalisé. Il est donc très difficile, voire impossible, pour eux de retracer ces anciens locataires.

De son côté, le CSSS-IUGS peut poursuivre les suivis individuels auprès des personnes après leur départ des *logements de transition*. De plus, les membres de l'équipe itinérance sont grandement

présents dans la communauté, et plus particulièrement dans les ressources s'adressant aux populations itinérantes, les amenant à recroiser certains des anciens locataires. Il apparaissait donc réaliste de pouvoir retracer certaines de ces personnes. Ainsi, le projet de recherche a été soumis au comité d'éthique à la recherche du CSSS-IUGS et une demande de convenance institutionnelle a été faite afin d'obtenir l'autorisation de l'établissement pour la collaboration des intervenants de l'équipe itinérance au recrutement des participants.

Suite à l'obtention de ces approbations, une rencontre a été organisée avec l'intervenante responsable du *projet des logements de transition* de l'équipe itinérance du CSSS-IUGS et avec l'intervenante de l'OMHS attitrée à la Place Vimont, considérant que certaines des personnes ciblées vivent maintenant en HLM. Un message de recrutement présentant les objectifs de l'étude et les critères de sélection des participants leur a été remis. Les intervenantes ont donc accepté de repérer des personnes correspondant à ces critères, de leur présenter brièvement l'étude et de leur demander leur approbation à être contacté pour participer. Le cas échéant, l'intervenante du CSSS-IUGS s'est chargée de communiquer les coordonnées des personnes intéressées à la chercheuse. Considérant qu'il s'agit d'une population vivant dans des conditions précaires, l'intervenante a joué un rôle clé dans la prise de rendez-vous avec quelques participants toujours en situation d'instabilité résidentielle ou sans téléphone personnel. Sinon, la chercheuse contactait par téléphone le participant potentiel afin de lui donner des détails supplémentaires sur les implications de sa participation et pour fixer un rendez-vous pour l'entrevue individuelle.

Le recrutement initial s'est fait au cours des mois de juillet et août 2014. Au départ, six personnes ont démontré leur intérêt à participer. Cinq de ces personnes ont été rencontrées et une personne supplémentaire a été recrutée en novembre 2014 en raison de difficultés de communication avec

une des personnes initialement recrutées. De plus, les critères de sélection initiaux n'ont pu être respectés. En effet, il était difficile de recruter des personnes qui avaient quitté depuis au moins un an les *logements de transition*, plusieurs n'ayant plus recours aux services de l'équipe itinérance et d'autres ayant quitté la région de Sherbrooke. Les personnes rencontrées avaient donc toutes quitté les logements transitoires depuis au moins neuf mois.

Au total, six entrevues individuelles ont été réalisées entre le mois d'août et le mois de novembre 2014. L'étendue dans le temps de la collecte s'explique par le choix d'une méthode d'analyse en partie concomitante avec la collecte de données, afin de pouvoir réajuster la façon de questionner les thèmes ciblés en cours de route. La durée des entrevues varie entre 41 et 100 minutes, pour une durée moyenne de 72 minutes. Selon la situation géographique ou l'état de santé physique du participant, les entrevues se sont déroulées dans différents lieux. Quatre entrevues ont été réalisées à la salle communautaire de la Place Vimont, une entrevue dans une salle de réunion du Centre affilié universitaire du CSSS-IUGS (situé au centre-ville de Sherbrooke) et une entrevue au domicile du participant. Les enregistrements audio des entrevues individuelles ont permis la transcription verbatim de ces dernières. À quelques reprises, la chercheuse a eu recours aux intervenants de l'équipe itinérance afin de valider certaines informations qui semblaient floues pour le participant (principalement le moment du départ et la durée approximative du séjour en transition).

Au final, les participants étaient tous des hommes, âgés entre 33 et 60 ans, pour une moyenne de 48 ans. De courtes vignettes descriptives des participants se trouvent en annexe (voir Annexe 1). Il est important de souligner que deux personnes avaient également participé à l'étude en cours de Morin et al. (2012-2015) pendant leur séjour aux *logements de transition*, dont la collecte de

données s'était déroulée à l'été 2013. La chercheuse les avait interviewées et rencontrées à quelques reprises dans ce cadre, à titre d'assistante de recherche. Ainsi, un lien significatif était préalablement établi avec ces participants, contribuant possiblement aux confidences partagées de leur part.

3.6. Outil de collecte de données

Le principal outil de collecte de données sélectionnée est l'entrevue semi-dirigée, d'une durée approximative d'une heure. Plusieurs considérations motivent ce choix. Premièrement, cette méthode concorde avec le but de la recherche, qui consiste à décrire et comprendre de manière « détaillée et nuancée » l'expérience vécue des participants. (Savoie-Zajc, 2009, p.342) Il s'agit d'ailleurs d'une occasion pour les participants de faire le point sur une partie de leur vie et d'approfondir leur compréhension du rôle que joue l'habitation dans leur sécurité ontologique. Ensuite, le discours oral est à privilégier auprès d'une population généralement peu scolarisée, pour qui les capacités de lecture et d'écriture peuvent être limitées. (Gagné et Dorvil, 1988 ; Roy, 1988) Finalement, la création d'un lien de qualité avec le participant favorisera une richesse des informations recueillies en co-construction avec la chercheuse. (Savoie-Zajc, 2009) Il est possible de croire que ce dernier aspect est primordial dans un contexte où la population à l'étude est exclue et marginalisée. En ce sens, la préparation de l'ouverture et de la clôture de l'entrevue, plus particulièrement, sont à considérer avec minutie afin d'assurer la création et le maintien d'une relation de confiance entre le participant et la chercheuse (Savoie-Zajc, 2009).

Un guide d'entrevue a été utilisé lors des entrevues individuelles (voir Annexe 2). Il s'agit donc d'un aide-mémoire, utilisé de manière souple et flexible, qui cible les thématiques importantes à

questionner relativement à la question de recherche. Autant que possible, la chercheuse a laissé le participant décrire librement son expérience en lui posant des questions ouvertes, courtes et claires, de même qu'en reformulant ses propos afin de s'assurer d'une compréhension commune des éléments qui sont apportés. Par ailleurs, les participants ont été avisés à l'avance des thématiques questionnées et de l'enregistrement audio des entrevues, et ont donc consenti de manière libre et éclairée à participer à l'étude.

3.7. Méthode d'analyse des données

Une analyse thématique du corpus a été réalisée à partir des verbatim d'entrevues. Cette méthode consiste : « à procéder systématiquement au repérage, au regroupement et, subsidiairement, à l'examen discursif des thèmes abordés dans un corpus, qu'il s'agisse d'une transcription d'entretiens, d'un document organisationnel ou de notes d'observation. » (Paillé et Mucchielli, 2012, p.232) Pour ce faire, les verbatim de chacune des entrevues ont été intégrés dans le logiciel *N-Vivo pour Mac*. L'utilisation de ce logiciel a permis de faciliter la démarche de thématisation continue du corpus à la lumière des objectifs de la recherche, ainsi que la construction de l'arbre thématique, illustrant les relations entre les thèmes (hiérarchisation, regroupement, ressemblance, dissonance, etc.) (Paillé et Mucchielli, 2012) Ce travail de schématisation a favorisé une clarté de l'analyse en évitant de s'égarer dans une quantité trop volumineuse de thèmes, qui aurait pu mener à une perte de sens vis-à-vis des objectifs de la recherche. Tel que mentionné précédemment, les analyses se sont déroulées simultanément à la collecte de données, débutant dès la transcription du premier verbatim terminée.

L'analyse s'est réalisée de manière inductive, c'est-à-dire en faisant émerger les thèmes du corpus, tout en étant soutenues par la catégorisation de Padgett (2007). En effet, le cadre théorique exposé au chapitre précédent a inspiré la construction de la grille d'entrevue et, par la même occasion, l'orientation des analyses, sans toutefois qu'il s'agisse d'apposer une grille d'analyse particulière aux données. Les catégories proposées par Padgett (2007) se posaient comme un point de départ pour nourrir la réflexion, au même titre que tous les éléments présentés concernant la signification du chez-soi et la sécurité ontologique. Ainsi, l'arbre thématique s'est construit graduellement et s'est transformé au fur et à mesure du déroulement de la collecte de données. Au terme de six entrevues, les résultats de la démarche de thématisation se sont montrés satisfaisants au regard des objectifs de la recherche.

3.8. Considérations éthiques

Des précautions ont été prises afin de respecter les considérations éthiques suivantes auprès des personnes impliquées dans l'étude. D'abord, les participants ont été informés de la nature et des objectifs de l'étude, ainsi que des implications liées à leur participation. Toute information pertinente à l'obtention d'un consentement libre et éclairé leur a été transmise. Les participants ont été avisés que les questions d'entrevue abordaient leur expérience personnelle liée à l'habitation et qu'ils étaient susceptibles de revivre de la détresse psychologique en partageant leur vécu. Dans ce cas, les participants pouvaient recevoir du soutien de l'intervenant ayant participé au recrutement. De plus, les coordonnées d'une personne prête à offrir un soutien psychologique en cas de besoin après l'entrevue leur ont été transmises. Ensuite, les participants ont été avertis de la nature volontaire de leur participation et de leur droit de se retirer à tout moment de la recherche, sans avoir à se justifier. Ils ont également été informés de

l'enregistrement audio des entrevues et de la possibilité de mettre fin à l'entrevue en tout temps. Par ailleurs, un montant de 10\$ leur a été remis en guise de compensation pour le temps requis par la participation. De plus, des mesures ont été prises afin d'assurer la confidentialité des données et l'anonymat des participants. À cet égard, des noms fictifs sont utilisés pour identifier les participants et toutes données nominatives permettant de les identifier ont été censurées. Un formulaire de consentement a été signé par les participants et une copie leur a été remise (voir Annexe 3). Tel que mentionné précédemment, la recherche a été soumise au comité d'éthique à la recherche du CSSS-IUGS, afin d'obtenir un certificat permettant d'entamer la collecte de données (voir Annexe 4).

3.9. Conclusion

Le mémoire repose donc sur cette méthodologie et toutes les mesures ont été prises afin de respecter ce cadre tout au long de la démarche. La posture épistémologique constructiviste a guidé la réflexion et teinté la collecte de données, mettant en lien différents points de vue d'une même expérience d'habitation, la signification qui lui est attribuée et le sentiment de sécurité ontologique émergeant, selon un contexte particulier de logements de transition. La section suivante présente les résultats issus de cette réflexion.

4. RÉSULTATS

Ce chapitre présente les résultats des entrevues individuelles menées auprès de six anciens locataires des *logements de transition de la Place Vimont*. Premièrement, il sera question des dimensions de la sécurité ontologique, tel que discuté par les participants, et des liens avec les éléments contributifs dont il est question en premier point. Les thèmes d'analyse retenus

découlent des questions explorées lors des entrevues. De plus, considérant que le but de l'étude était de comprendre l'expérience des personnes rencontrées, les résultats ont été analysés en fonction des thèmes qui ont directement émergé du discours de ces personnes. Ainsi, ces principaux thèmes seront présentés. Ensuite, les éléments contributifs à la sécurité ontologique seront présentés. Cette section aura pour but de mettre en évidence les éléments qui se dégagent de manière significative dans le discours des participants et de faire des liens avec les notions théoriques explorées précédemment. Finalement, des réflexions quant aux applications possibles de ces résultats dans le domaine du soutien communautaire en logement social (transitoire ou permanent) seront partagées.

4.1. Sécurité ontologique

Cette section vise à circonscrire la sécurité ontologie telle que décrite par les personnes rencontrées. Il importe de souligner que la sécurité ontologique n'a pu être abordée directement lors des entrevues en raison de l'éloignement de cette expression du langage commun. Ce sont donc des questions sur l'autonomie, l'intimité, l'identification, la sécurité, le confort, la routine, l'avenir et la signification du chez-soi qui ont permis d'explorer la sécurité ontologique à travers le discours des personnes interviewées. Le travail d'analyse a permis de regrouper finalement le contenu sous les cinq thématiques suivantes : l'autonomie et le contrôle, l'intimité, l'identification, la routine, la position face à l'avenir. Les pages suivantes s'attardent ainsi à décrire de quelle manière les personnes rencontrées s'expriment à propos de leur sécurité ontologique et les éléments qu'ils considèrent comme significatifs de leur expérience.

4.1.1. Autonomie et contrôle

Cette dimension constitue une composante majeure de la sécurité ontologique et couvre de multiples dimensions de la vie. En effet, vivre de manière autonome concerne à la fois l'organisation de la vie quotidienne et un sentiment de contrôle de son environnement ainsi que de sa propre personne. Après une tentative de les traiter de manière séparée, le choix de parler de l'autonomie et du contrôle ensemble s'est imposé. En effet, l'autonomie et le contrôle se sont présentés de manière très interreliée dans le discours des participants. Les thèmes abordés lors des entrevues ont finalement été regroupés sous le contrôle de son territoire, le contrôle de sa vie et l'organisation.

4.1.1.1 Le contrôle de son territoire

Cette section regroupe les thèmes abordés par les participants qui ont trait au contrôle de leur territoire, c'est-à-dire de l'espace physique où ils habitent. D'une part, il est question de la représentation du chez-soi comme d'un refuge, exprimé par les participants comme le fait d'« avoir un toit sur la tête ». Cette idée se poursuit également lorsque les participants font référence au paiement du loyer et au bail. En plus d'avoir un espace physique qui leur est propre, le fait de se retrouver « dans ses affaires » exprime le contrôle des biens possédés à l'intérieur du territoire, du chez-soi. Il est également question du choix de certaines caractéristiques de son chez-soi (emplacement, fenestration, installations fonctionnelles, etc.), ce qui n'est pas toujours évident compte tenu de la situation financière des personnes. Finalement, le contrôle des frontières du territoire se rapporte à la capacité de choisir les personnes autorisées à entrer dans le chez-soi, donc tout ce qui est relatif aux visiteurs ou aux intrus (aspect sécuritaire du domicile).

Ainsi, ces différents éléments sont liés par l'idée d'être en possession de son territoire et d'avoir le contrôle sur ce qui s'y déroule.

Avoir un toit sur la tête. Le contrôle du territoire est une dimension importante de la sécurité ontologique et est grandement présent dans le discours des personnes rencontrées. En effet, lorsqu'on leur demandait « C'est quoi pour toi avoir un chez-soi ? », la dimension « d'avoir un toit sur la tête » est présente et considérée comme primordiale. Un premier participant mentionne : « Ben, avoir un chez-moi... Ben, c'est gros avoir un chez-moi. [...] Avoir un toit sur la tête, moi j'en avais pas avant. Moi j'étais dans la rue puis tout ça. Ça fait que c'est quelque chose de gros. C'est une des choses principales... » Il attribue d'ailleurs ce changement à son expérience aux *logements de transition* : « C'est ce programme-là qui m'a permis de vivre comme que je vis là, là : être autonome pis bien vivre, bien manger, avoir un toit sur la tête pis tout ça. C'est grâce à ce programme-là. » Les intervenants ont d'ailleurs contribué à ce qu'il se sente chez-lui en transition :

Ah oui, ah oui. Y'ont dit : « Là, t'es chez-vous. Casse-toi pas la tête. Pis toute va ben aller. Pis si y'a quelque chose... » Y'ont toute donné les numéros de téléphone : [psychoéducatrice, travailleur social]. « Si y'a quelque chose, t'appelles pis eh... Sens-toi ben à l'aise. » Tout ça, oui.

De son côté, une autre personne parle de son domicile comme d'un refuge : « C'est avoir un appartement où ce que je peux dormir au chaud à toutes les jours. Surtout ça. [...] C'est ça qui est le principal. Ah oui, j'ai pas besoin de plus. » Cependant, un participant souligne qu'il vit actuellement une période difficile malgré sa médication et que l'envie de partir de son logement revient, lui qui a un long passé en itinérance.

Fait que rester pogné à la même place... J'étais pas capable... J'étais pas capable avant. Là asteure c'est pas pire, j'me suis habitué pis ça me dérange plus, mais hi criss... Y'a même des secousses comme dans ce temps-ci que hiii...

Donc, le fait d'avoir un toit sur la tête est primordial, mais s'établir à long terme dans un chez-soi apparaît comme un processus, comme un apprentissage qui prend un certain temps.

Avoir un bail et payer le loyer. Les personnes rencontrées poursuivaient souvent en soulignant l'importance d'avoir un bail et de payer eux-mêmes l'entièreté du coût du loyer. Un participant, en comparant son expérience aux *logements de transition* par rapport à son logement HLM actuel, mentionne : « Là, j'suis chez-nous. Y'a un bail de signé... » Une autre personne réfère à la possession du territoire par rapport aux *logements de transition* : « C'est pas ton chez-vous. C'est pas chez-vous dans l'fond. Ton chez-vous t'appartient pas, t'sais. T'as rien d'acquis, tu peux le perdre... » Pour lui, le fait d'être en transition contribue à maintenir l'insécurité sur le plan résidentiel :

C'est de l'instabilité, c'est de l'insécurité. [...] En tout cas, c'est niaiseux... J'trouve ça niaiseux. C'est ça. Tant qu'à ça, ils devraient les garder à temps plein, t'sais... Avec le CLSC j'parle là... T'sais regarde. Ça fait dix ans qui me suivent. Pourquoi ils me laisseraient pas là pendant dix ans ?

L'intervenante du CSSS est responsable d'évaluer s'il est toujours bénéfique pour une personne de continuer à vivre au sein des *logements de transition*, après en avoir discuté avec elle. Le libre choix de quitter est toujours possible, mais celui de rester est conditionnel au respect des engagements pris dans l'entente d'hébergement et dans le plan d'intervention. Ainsi, le locataire peut avoir le contrôle sur son comportement pour rester dans les logements, mais pas sur le fait d'y demeurer tout court. Par ailleurs, la durée du séjour n'en demeure pas moins limitée dans le temps, bien qu'à moyen ou long terme, selon les cas (maximum trois ans).

Alors qu'on lui demande ce qui fait qu'il se sent chez-lui, un participant répond : « Ben, j'suis chez-nous. J'paye mon loyer. » Un troisième participant illustre ses propos à l'aide d'un exemple contraire, c'est-à-dire en décrivant une situation où il ne se sentait pas chez-lui. Il explique :

Le seul moment que j'me sentais pas vraiment chez-moi, c'est quand j'habitais chez le monde. Là eh... quand que j'restais avec du monde ou que j'étais chambreur, là j'me sentais pas comme chez-moi. [...] [C]'est pas moi qui paye mon appart au complet, pis toute. Fait que dans ces années-là, non j'me sentais pas nulle part chez-moi.

Le fait de payer son loyer et d'avoir un bail se rapporte la citoyenneté. En effet, le fait de prendre un contrat pour un logement et de respecter ses engagements signifie de prendre en main son rôle de citoyen, d'occuper une place dans la sphère publique, dans la société (Laberge et Roy, 2001).

Être dans ses affaires. Toujours en répondant à cette même question concernant la signification du chez-soi, plusieurs parlent de l'importance « d'être dans ses affaires ». Un extrait de la discussion avec un participant démontre bien cet aspect : « Avoir un toit sur la tête. Tu te lèves le matin, pis t'es chez-vous. *T'es dans tes affaires...* Oui, dans mes affaires pis tout ça. C'est gros en *tabarnouche...* Ben pour moi. » La personne qui expliquait dans quelles circonstances elle ne se sent pas chez-elle parle également de cet élément : « J'suis pas dans mes affaires, j'suis pas tout seul, j'suis pas dans mon appart, c'est pas moi qui paye mon appart au complet, pis toute. Fait que dans ces années-là, non j'me sentais pas nulle part chez-moi. » Un autre participant raconte : « J'ai été quatre ans et demi sur la route. Pis à vivre dans l'bois pis... Pour moi, c'est important d'être tranquille, mes petites affaires pis eh... Venez pas me déranger. » On sent donc dans leur discours la proximité entre le sentiment d'être en contrôle de ses choses et le désir de ne pas être envahi dans son intimité.

Choisir les caractéristiques de son chez-soi. Au-delà du simple fait d’avoir un toit sur la tête et d’être dans ses affaires, contrôler son territoire fait également référence à son pouvoir de décider de certaines caractéristiques de base de son logis telles que l’étage, la fenestration et la fonctionnalité des installations sanitaires de base. Un premier participant en parle lorsqu’il est question des éléments importants de l’aménagement d’un logement : « [l]e côté fonctionnel : le poêle, le frigo, la douche, le bain, un bon évier, des bons robinets, des armoires... » Ce même participant souligne également que l’accès à des installations fonctionnelles de base joue un rôle au niveau du confort des lieux. Ce participant et un autre parlent d’ailleurs du confort qu’apporte le contrôle de la température de son chez-soi : « *Qu’est-ce qui apporte ce confort-là ? C’est la température que tu peux contrôler...* » ; « *Qu’est-ce qui fait que t’es confortable ? Ah, la chaleur.* »

Certains participants affirment éprouver des difficultés à être confortable dans des lieux dont l’aménagement est trop fermé, trop clos. Un premier participant est particulièrement affecté par le manque de lumière de son logement actuel. Alors qu’on lui demande de décrire son logement, il mentionne cet aspect en premier :

Ben, mon logement actuel, y’est sombre. Y’est pas éclairé. J’ai demandé pour avoir un plus éclairé parce que c’est trop sombre et y’a pas de lumière assez. Et moi j’suis bipolaire, ça fait que ça me nuit un peu sur l’humeur et tout ça. [...] Je peux pas demander mieux, mais à part qu’il y pas de lumière qui rentre parce que c’est demi-sous-sol.

Plus loin, concernant le confort, il se rapporte aussi au manque de lumière qui l’affecte dans son logement : « Mais par rapport à la lumière, comme je te disais, j’suis moins confortable. [...] C’est juste que l’hiver, surtout, y’avait pas de lumière, tout ça. On pouvait pas sortir dehors. » Par ailleurs, son médecin a fourni un document à l’OMHS afin de mettre un poids supplémentaire à sa demande d’être relocalisé dans un logement plus éclairé.

Pour un deuxième participant, c'est plutôt l'aspect de l'aération des lieux qui l'affecte. Alors qu'on lui demande de parler de l'importance pour lui de l'aménagement à son arrivée dans un logement, il répond :

C'est important, moi, y faut qui aille une fenêtre en avant de mon lit. Ben, faut qui aille une fenêtre dans toutes les pièces premièrement. [...] Ça prend de l'aération. [Dans les *logements de transition*], y'en avait pas. [...] Y'en avait en dernier, mais pas au début – parce qui ont renové.

Il s'agit du participant ayant effectué un séjour à deux reprises aux *logements de transition*, d'où sa comparaison entre deux temps. Au niveau du confort, il parle également de l'aération de son logement actuel :

Pour moi, c'est parce que le voisin d'en bas, y'est en prison. Fait que je l'sais pas si y'ont mis le chauffage dans leur logement, mais la chaleur a resté. Pis l'aération, on dirait qu'a passe pas dans mon logement. J'ai beau ouvrir les deux portes là. [...] Mais j'ai une *fan*, ça m'aide.

Il s'agit donc d'un élément d'importance pour ce participant qui mentionne dans un autre temps être un ancien *squeegee*, étant plus à son aise à l'extérieur. Par rapport au confort, un autre participant parle des fenêtres d'un ancien appartement, mais également d'autres caractéristiques désagréables comparativement à son logement actuel :

C'est 525\$ par mois un 4 ½. Je payais 540\$, à part l'électricité pour un 3 ½ pendant les deux ans que nous étions sur la rue [nom de la rue], démembré. Ah, on se cognait partout. C'était étroit, c'était incroyable. Toute sur un même bord. Salon, chambre à dîner, petite toilette pis chambre à coucher pis on pouvait pas être deux dans le passage. Impossible. Étroit. Même pas trois pieds. Cuisine : étroit, c'était écoeurant. Pendant les ans, y'a jamais fait rien. Donc 540\$ plus 35\$ par mois. 575\$. Là on paye 558\$, ça veut dire à peu près une trentaine de piastres, vingt quelques piastres de moins pis on a un 4 ½ flambant neuf. Le plancher, tout est beau, les murs, y'a une petite arche là pour arriver à notre chambre, c'est beau. Pis toutes les fenêtres. Là-bas, y'en avaient certaines qui s'ouvraient pas. Ah, pis c'était mal isolé. Ça, c'était incroyable.

Tous n'ont pas la même chance de trouver un appartement adéquat à prix abordable. Un participant mentionne plusieurs éléments défectueux ou inadéquats de son logement actuel.

On a, premièrement, un propriétaire qui est sur la grosse *dépress*. Fait qu'il s'occupe plus de ses loyers, il fait juste ramasser l'argent. Pis là, toutes les tuyauteries, j'ai été obligé de fermer les tuyauteries chez-nous parce que ça se ramasse chez le voisin en bas. Fait que... La galerie est sur le bord de tomber.

Il s'agit malheureusement d'éléments hors du contrôle du participant puisque la responsabilité revient au propriétaire de s'assurer de la salubrité et de la sécurité de son immeuble.

Contrôler les frontières. Ce thème fait référence au fait d'avoir le pouvoir du contrôle des limites de son chez-soi, tel que stipulé par Somerville (1992). Le contrôle des frontières du territoire apparaît principalement lorsqu'il est question de la sécurité et des visiteurs. Par rapport à la sécurité, il semble que les personnes rencontrées vivent des expériences variées à cet égard. Pour un premier participant, lorsqu'on lui demande d'expliquer ce que signifie pour lui avoir un chez-soi, il répond : « Une place de liberté, oui. Une place d'espace. [...] Liberté où que j'ai pas de crainte de sortir ou entrer, de me faire attaquer ou eh... » Ici, le contrôle des frontières du chez-soi semble donc correspondre à une grande part du sentiment de sécurité. Pour d'autres, leur sentiment de sécurité semble davantage dépendre de leur milieu de vie. Un participant dit se sentir en sécurité dans son logement actuel, mais mentionne qu'il ne se sentait pas toujours en sécurité alors qu'il était aux *logements de transition*. Il raconte que deux voisins troublaient sa tranquillité et lorsqu'on lui demande s'il se sentait en sécurité dans ce contexte, il répond : « Ben des fois non. Des fois non. À cause du fou en haut là qui... Lui c'est un dangereux, y se battait tout le temps pis eh... C'est un ancien boxeur. » Un autre participant explique que son immeuble n'est pas très sécuritaire (porte défectueuse, fenêtre cassée). Il mentionne : « J'dors un œil ouvert des fois. Surtout quand c'est le *party*, je *checke* mes arrières. » Pour un autre participant, c'est plutôt un changement dans son mode de vie et ses fréquentations qui semblent faire une différence au niveau de son sentiment de sécurité.

Intervieweur : Si on est en conflit avec d'autres, se sentir en sécurité chez-soi, c'est moins évident.

Participant : Ah oui, ah oui. C'est l'*fun* de dormir pis t'sais se sentir en sécurité, c'est incroyable !

Intervieweur : D'avoir l'esprit tranquille là.

Participant : Oui, oui. Savoir... « Est-ce qu'y vont venir *icitte* ? Y vont vouloir consommer. Est-ce que j'dois de l'argent à des *dealers* ? » Ç'a été comme ça 59 ans de ma vie. *Because*, même quand j'étais bébé, je m'en souviens pas, mais quand j'avais quatre ans, cinq ans, j'me souviens très bien par exemple de certaines choses. C'était un milieu hostile dans ma famille. Un quartier hostile.

Cet extrait démontre également que le sentiment de sécurité global peut prendre racine dans un vécu familial difficile.

Finalement, un dernier participant se dit très craintif et méfiant de façon générale : « Moi les voisins *icitte*, j'ai pas entièrement confiance. Je pense que ça soit n'importe où, ça soit n'importe quel bloc, ça soit n'importe quel endroit, j'aurais pas confiance à mes voisins trop, trop. » Il nuance par la suite ses propos en précisant qu'il se sent plus en sécurité dans certains endroits : « J'*truste* pas trop le monde... Mais ça dépend. Y'a eu quelques *apparts* où ce que j'étais, j'me sentais entièrement en sécurité pis y'a d'autres places, c'est moins. » Il semble donc que le lieu et le voisinage, selon les participants, jouent un rôle important au niveau de leur sentiment de sécurité général. Nous verrons de manière plus détaillée dans la section suivante quels éléments des dimensions de l'habitation sont particulièrement présents dans leur discours lorsqu'il est question de la sécurité ontologique.

Un deuxième aspect se démarque lorsqu'il est question du contrôle des frontières du milieu de vie. Il s'agit du contrôle sur les visiteurs, c'est-à-dire des personnes qui sont admises ou non dans le territoire. Un participant compare son expérience aux *logements de transition* à son logement

actuel à cet égard, en soulignant qu'il était moins en contrôle des personnes admises chez-lui. Il explique :

Le monde qui avait des problèmes venait se confier et tout ça. Tandis que là, là ben, c'est plus tranquille. Mais où c'est qui a les choses de transition, y'a beaucoup de monde qui a beaucoup de problèmes, ça fait rien que parler. [...] Pis là ben, moi ben, je recevais. [rire] J'peux pas dire non. J'ai d'la misère à dire non.

Un autre participant parle d'une expérience semblable en s'appuyant sur un exemple précis.

La première journée que j'suis arrivé, le fou qui restait en haut là, qui fessait à coup de pelle, y'est arrivé pis y me proposait du pot, pis j'ai dit : « Non, j'ai pas besoin. J'ai ce qui me faut. » Pis y'est revenu une deuxième fois. J'ai dit : « Non. J viens de te dire que j'ai toute ce qui me faut. » [...] Un moment donné, j'ai été obligé d'y mettre une pancarte « Fermé » quand j'voulais pas. J'y ai expliqué. J'y ai dit : « C'est fermé. Quand c'est fermé, j'veux voir personne. Pis quand c'est "Ouvert", tu peux venir cogner. » Sauf que des fois, y'avait un autre gars qui était mon ami, y venait me voir des fois. Je mettais « Fermé » parce que j'voulais pas qu'on nous dérange. Lui, y'est venu jaloux. Pis là, ben c'est là, c'est à partir de là que tout a dégénéré.

Pour une personne rencontrée, il semble que le contrôle des frontières ne soit pas un enjeu particulier pour elle, au sens où elle assume bien son côté généralement sélectif. Elle explique : « Ça dépend qui. Y'en a là que n'importe qui, j'dirais : "Cogne même pas pis rentre, ça me dérange pas." Mais c'est très limité, très sélectif. Même une personne peut être très gentille, si y'a de l'incompatibilité... » De plus, il semble que le contexte n'influence nullement cette caractéristique. Il décrit ainsi son expérience en transition : « Y'en a qui sont... bon, j'veux rien savoir d'eux autres, j'leur ai jamais parlé. Ben j'leur ai parlé, j'lui ai dit "Bonjour" à certains, mais pas au point qu'ils commencent à venir chez-nous. J'fais ben attention, ben attention. » Un autre participant partage également cette vision par rapport au fait de recevoir des gens chez-lui : « J'aime pas beaucoup recevoir les gens chez-moi. J'suis plutôt sauvage parfois. [...] Mais chez-nous, y'a certaines personnes que j'vas tolérer plus, pis y'en a d'autres que je tolérerai pas, que

j'vas moins tolérer. » Le contrôle de son territoire semble occuper une place importante pour plusieurs des participants dont le discours laisse entrevoir une certaine méfiance envers le monde.

4.1.1.2 Le contrôle de sa vie

Ici, la dimension du contrôle sort quelque peu du territoire – ou du chez-soi – pour s'étendre plus largement à la vie personnelle de l'individu. Cela s'exprime d'une part par le choix de ses relations, qui est parfois entravé lorsque les personnes fréquentent ou demeurent dans les organismes d'aide aux plus démunis. La liberté d'action, quant à elle, est davantage liée au territoire dans le discours des participants, mais représente le fait de pouvoir choisir ses activités chez-soi ou ailleurs. Cela prend la forme d'avoir le sentiment de pouvoir « faire ce que je veux ». Finalement, il a été aussi question du contrôle de sa propre personne, c'est-à-dire du contrôle de ses réactions, de son comportement, chose qui n'est pas nécessairement évidente pour les personnes au tempérament impulsif. Ainsi, choisir ses relations, se sentir libre d'action et capable d'une autogestion de ses comportements se rapportent au contrôle sur sa vie, et par le fait même, à la sécurité ontologique.

Choisir ses relations. Une autre dimension du contrôle concerne les relations sociales, pouvant s'étendre à d'autres personnes que les voisins immédiats. Plusieurs des participants mentionnent la place de ce type de contrôle dans leur vie et de quelle manière certains éléments contextuels peuvent y jouer un rôle. Un participant explique son expérience par rapport aux fréquentations possibles dans le milieu de l'itinérance.

J'suis pas originaire d'ici, j'connais personne. Les seules personnes que j'connais, c'est des personnes que j'veux pas fréquenter. Comme du monde d'La Chaudronnée là pis eh... Des polytoxicomanes chroniques là, qui prennent des méthamphétamines pis tout ça. Dangereux au bout. [...] Moi, j'ai

donné là-dedans. J'en ai assez vu des *schizos*. J'ai rien contre les schizophrènes là, parce que quand y prennent leur traitement, y sont corrects. J'en ai connu beaucoup là, avec qui je m'entendais ben. Les malades, les *fuckés*, j'suis tanné de ça. Les *poqués*, j'en ai assez vu de *poqués* dans ma vie. Moi j'essaie de rester plus loin de ça possible, pis le plus sain possible dans mes relations. Fait que j'les limite beaucoup. J'suis solitaire. J'ai été déçu en masse par la nature humaine [rire].

Cet extrait illustre l'importance pour le participant d'entretenir des liens sociaux de qualité, même si cela peut entraîner un certain isolement. Il souligne également sa déception envers l'être humain, pouvant correspondre à une méfiance envers le monde. Ce même participant discute également de son expérience quant aux relations amoureuses. Il raconte n'avoir eu qu'une seule relation, plutôt conflictuelle et à laquelle il a mis fin, depuis une difficile séparation plusieurs années auparavant. Il explique comment sa situation actuelle fait qu'il met de côté l'idée d'avoir de nouveau une relation amoureuse :

J'suis pas un *cruiser* non plus, fait que pour ce qui est des filles, des femmes. Pis j'suis ben stéréotypé dans mes goûts fait que... Pis j'ai pu 20 ans là t'sais. Fait que, on plaît moins. Pis c'est pas intéressant t'sais d'aller voir quelqu'un : « Salut, j'suis sur le B.S., comment ça va ? »

On sent bien ici un certain complexe par rapport au fait de vivre de l'aide sociale, une estime de soi minée par sa situation économique actuelle.

D'autres participants parlent de leur expérience par rapport aux personnes avec qui ils partageaient un milieu de vie. Un premier raconte qu'il évite maintenant d'aller faire de la cueillette de fruits en raison de la vie en groupe dans ces milieux. Il s'exprime ainsi :

J'en ai ras-le-bol de ces espèces de *cocksucker* qui vont là juste pour se dépanner là, pour consommer là. Parce qu'y partent de là, pis y'ont presque jamais rien de toute façon là. J'les connais. J'les voyais aller gros comme des éléphants.

Un autre mentionne son expérience en colocation :

Au début de mon âge adulte, j'ai eu quand même je pense trois-quatre *colocs*, mais ça jamais fonctionné. Jusqu'au dernier que j'ai voulu avoir, pis là, ça pas marché, fait que « *fuck you*, mange d'la *marde* », j'en veux pu de *coloc*. Je reste tout seul. J'suis ben mieux moi.

Pour un autre, il s'agit de restreindre les relations à celles qui sont considérées comme significatives. Il raconte comment de nombreuses personnes étaient fréquentées en lien avec la consommation et qu'il a mis fin à ce mode de vie. Il conclut :

C'est la première fois de ma vie personnelle que, à part de nos enfants, pratiquement, y'a deux personnes peut-être qui sait notre demeure exactement. Y'a du monde qui savent dans quel coin on demeure, mais qui sont venu chez-moi, y'en a juste un couple d'ami depuis que nous sommes venus au Québec, v'là une vingtaine d'années, des vrais amis, pis mon ami [nom de l'ami], mais y'est pas encore venu.

Ce qui ressort de ces différents témoignages, c'est la déception vécue dans les relations antérieures et la méfiance par crainte d'être à nouveau déçu, quitte à vivre de manière solitaire.

Être libre d'action. Le discours des participants soulève également la dimension de la liberté d'action lorsqu'ils discutent de leur chez-soi, élément aussi présent chez Padgett (2007). Un participant décrit sa liberté d'action : « Pis t'sais, j'peux aller dehors prendre un café pis profiter du soleil pis... même si j'le fais pas beaucoup. [...] Ouin, j'fais ce que je veux. J'suis ben libre là. J'suis parfaitement libre. » Pour un autre participant, la liberté d'action réfère aussi au fait de jouir de son intimité chez-lui comme il l'entend, sans crainte d'avoir des plaintes. Il explique :

Participant : Les voisins, quand que j'décide de *fouèrer* un peu chez-nous, ça dérange pas les voisins. J'écoeure pas personne. Mes voisins icitte, j'ai jamais aucune plainte. Fait que, c'est l'ambiance qui a *icitte* un peu que j'aime. Surtout, j'*fouère* souvent, j'*fouère* très souvent, fait que j'aime ben que mes voisins viennent pas chialer, fait que... Dans ce temps-là, j'fais pareil, j'chiale pas, j'les laisse faire.

Intervieweur : *C'est ça. Fait que y'a un peu de tolérance finalement de votre mode de vie, si j'pourrais dire.*

Participant : Oui, oui, oui.

La tolérance du voisinage semble donc contribuer, pour lui, à maintenir ses habitudes et à jouir de son intimité comme il l'entend. Lorsqu'un autre participant est questionné sur le fait de réaliser des tâches quotidiennes seul, il répond : « Ça j'aime ça. J'suis pas mal un solitaire moi. J'aime pas mal avoir mes petites affaires pis m'organiser. » Ce même participant se rappelle son vécu en maison de chambres, précédant son expérience aux *logements de transition*. Il décrit comment la consommation est au centre de la vie en maison de chambres et souligne le plaisir qu'il a aujourd'hui à vivre son quotidien dans la tranquillité.

Pis c'est ça que je m'ai aperçu. C'est ça que ça me prend moi, mon chez-nous, mes affaires pis... [...] d'la tranquillité pis t'sais. J'me lève le matin, y'a jamais de musique. La télévision marche pas. J'prends mon café. Là, j'pense à qu'est-ce que j'vas faire dans la journée. [rire]

Les propos d'une autre des personnes rencontrées se rapportent également à la liberté d'action au quotidien. Lorsqu'il est questionné sur la signification d'avoir un chez-soi, il explique :

C'est un plus, c'est un besoin essentiel. C'est un besoin essentiel. C'est agréable. Moi, j'aime beaucoup cuisiner. J'aime beaucoup... j'ai des périodes où ce que j'aime beaucoup avoir mon espace. Principalement de 4h00 à 7h00 l'après-midi. Y'en a qui vont appeler ça un 4 à 7 là. Présentement, c'est ça... Je le passais chez-moi à écouter la radio et à prendre une bière, légèrement, tranquillement. Ça me manque ça. Là, j'la prends dehors. Pis c'est ça...

Ainsi, ces témoignages font émerger un lien entre la liberté d'action que permet le chez-soi et l'établissement d'une routine quotidienne, contribuant au bien-être des personnes. Les extraits laissent également sous-entendre un besoin de se retrouver seul, de ne pas être dérangé, se rapportant à la dimension de l'intimité.

Par ailleurs, le passage aux *logements de transition* semble faire vivre une ambivalence par rapport à la liberté d'action. En effet, le fait d'avoir des objectifs d'intervention, bien qu'ils soient choisis par la personne, cadre le quotidien et amoindrit la liberté d'action, par le fait même. Toutefois, ce cadre peut être sécurisant. Un participant explique :

Participant : Mais en transition, t'es moins à l'aise parce qu'à toutes les trois mois, là, t'sais il faut que tu bouges, faut que t'atteignes tes objectifs, pis tout ça. Faut que t'as tout le temps un petit stress. Faut que tes choses avancent. Tandis que là, un coup que t'es [à l'extérieur des *logements de transition*], on dirait que... je l'sais pas... On dirait que ça fait comme un vide.

[...]

Intervieweur : *De s'en venir en logement de transition, il faut que ça avance...*

Participant : Ben c'est ça, pis t'as tout le temps quelque chose à penser pis tout ça. Ça fait, ça...

Intervieweur : *Ça te garde en mouvement, en action...*

Participant : En mouvement, oui.

D'une part, il semble donc que les objectifs d'intervention, bien qu'occasionnant un certain stress, favorisent la prise de ses responsabilités. D'autre part, les objectifs maintiennent un cap sur l'avenir, ce qui semble devenir plus flou ou absent une fois qu'ils sont atteints. En effet, le fait d'être dans l'action pendant son séjour aux *logements de transition* gardait à distance l'envie de retourner à la rue :

Participant : Ben, c'est ça là, j'avais hâte d'avoir mon HLM, pis *tatati*, pis *tatata*. Pis je faisais des démarches, pis y'avait toutes sortes de choses à faire...

Intervieweur : *Fait que l'envie de partir était moins présente.*

Participant : Était pas là. Je pensais pas à ça.

Intervieweur : *Pis là, c'est revenu. Comme les objectifs sont atteints...*

Participant : C'est ça.

Se contrôler soi-même. Ce thème réfère à la gestion de ses émotions et de ses comportements, c'est-à-dire au contrôle de son impulsivité. Quelques participants mentionnent cet aspect principalement en ce qui a trait aux relations, parfois difficiles, avec le voisinage. On peut donc également lier ce thème à l'intimité. En effet, un participant affirme avoir parfois de la difficulté à contrôler son agressivité lorsque son intimité est troublée. Il raconte :

T'sais, avec la manière que je m'apprête pour le faire, pour le dire à l'autre de baisser sa musique ou j'sais pas trop quoi... Un moment donné, j viens agressif. T'sais, pis la police, j'suis pas un *appeleux* de police. J règle mes comptes tout seul. C'est pas trop payant par exemple.

Un participant explique qu'une part importante de l'insécurité qu'il vit est liée à la crainte de perdre le contrôle et d'adopter des comportements nuisibles et répréhensibles lorsqu'il est dérangé par le voisinage. Il le souligne à plusieurs reprises au cours de l'entrevue et raconte dans cet extrait de quelle manière il peut réagir à partir d'un exemple par rapport à une voisine dérangeante :

Insécurisant aussi au niveau de perdre patience pis de faire des problèmes. Moi j'ai mis un panneau sur le mur là pour pas briser le mur. Un panneau en mélamine, à peu près cette hauteur-là [montre à environ trois pieds du sol]. C'est mon voisin qui me l'avait donné, [nom du voisin en question]. Fait que elle faisait énormément de bruit, je prenais ma canne de bière vide là... [fait un signe de lancer] Pour pas briser le mur. Des fois deux pis trois fois de suite. J'ai fait ça peut-être cinq, six, sept fois. Là, elle l'a baissé la T.V. pis j'ai sacré le radio au bout pis j'suis parti pour une demi-heure. J'ai mis le radio très fort collé sur le mur. Un petit radio de table là. Après, elle l'a baissé son *cristal* de son. Ah, j'entendais rien que ça chez-nous. J'entendais rien que ça.

Il explique d'ailleurs le rôle de ses caractéristiques psychologiques personnelles dans l'insécurité vécue par rapport à un voisinage bruyant, qui le poussent à demeurer en situation d'instabilité résidentielle :

C'est un peu, intolérant au bruit, mélangé de par mon idéal et puis peut-être un côté faible pour un genre de personnalité obsessionnelle-compulsive à l'ordre et au bruit. Léger par contre. J'ai travaillé beaucoup là-dessus, sur l'acceptation et le lâcher-prise. Mais c'est pas toujours évident parce que y'en a qui sont vraiment inconscients. Alors pour te faire une histoire courte, c'est ça. Pis là ben là, j'suis confus à trouver un endroit qui me convient. Je me promène d'une place à l'autre.

Deux éléments semblent avoir fait une différence à ce niveau lors de son passage en transition.

D'une part, la présence et la disponibilité des intervenants lui permettaient de ventiler et de reprendre le contrôle sur la gestion de sa frustration :

Icitte, y m'ont aidé parce que y'a eu des problèmes là – on en parlera plus tard peut-être, un moment donné dans ton chose là – vu qui m'ont écouté pis que j'ai *ventilé*. Je leur ai téléphoné des fois pis j'étais fâché. Mes messages étaient pas toujours super *cool*.

Il ajoute plus loin dans l'entrevue : « Des fois, ça changeait toute ma journée, aussitôt que je téléphonais, ça changeait toute ma journée. [...] Ça me ventilait pis y'essayaient d'arranger ça. »

D'autre part, il mentionne que ce sont les outils concrets partagés par les intervenants lors de son séjour aux *logements de transition* qui l'ont aidé à cheminer personnellement, à devenir plus en contrôle de ses réactions :

Elle m'a procuré des bouquins, elle a fait des recherches pis elle a toujours un petit truc pour aller chercher quelque chose, un bouquin de par une autre librairie, une autre bibliothèque, pis son *chum*, pis sa *chum*, pis... Je n'ai eu des choses. [...] Fait que ça, ça m'a aidé énormément. Le cognitivo... Ouin, ouin. Y m'ont aidé beaucoup le CLSC.

Il mentionne également à quel niveau ces outils, mais aussi son expérience de manière globale aux *logements de transition*, l'ont marqué :

Ah, ça m'a amélioré beaucoup moi au niveau de la perception de mon cognitivo-comportemental, l'acceptation des autres, socialisation. Au niveau de la gérance de mes affaires, non, j'étais très bien capable pareil. Ça m'a pas vraiment stabilisé.

Pour un autre participant, c'est sa tendance égocentrique et à mentir qui troublait ses expériences d'habitation, rendant les relations de voisinage difficiles : « J'avais des problèmes souvent avec les autres. Oui. J'avais pas l'attitude du tout de... "Ah tu veux me faire chier, ben..." La guerre commençait, t'sais. [...] J'me sentais toujours pour me montrer supérieur. » Selon ses dires, il mentait et fraudait abondamment dans le passé et mentionne que ces comportements le menaient à vivre de l'insécurité, une peur d'avoir des représailles des personnes qu'ils flouaient. Toutefois, il semble qu'un changement majeur se soit produit dernièrement grâce à un diagnostic en santé mentale. Il explique :

Même si j'ai reçu des diagnostics qui n'étaient pas le bon diagnostic du tout, du tout. Ç'a été la même chose depuis que j'ai l'âge de sept-huit ans. [...] Parce que c'est arrivé récemment, y'a six mois, quand y'a découvert de quoi j'étais atteint. [...] Pis avoir découvert le bon diagnostic, depuis que j'ai ces

médicaments-là, c'est incroyable. Mon épouse est folle de joie. Folle, folle de joie. Oui. C'était ça. Malgré que j'suis hyperactif quand même, tout ça, j'bouge pis tout ça. C'est correct, ça va continuer à s'améliorer, mais c'est dans ma tête que ça s'est passé. Toute là. C'est pas la pilule qui fait les choses. Non, non. Mais c'est ça qui a aidé à arrêter de tourner dans ma tête pour que j'puisse me concentrer.

Il affirme cependant que sa transformation au plan humain a débuté lors de son passage aux *logements de transition*. Alors qu'il avait pour habitude de mentir et frauder, il explique que d'avoir été contraint à quitter son logement de transition a déclenché chez lui un changement à ce niveau. Il raconte :

Consommation, beaucoup de mensonges, des conflits, mon épouse demeurait avec moi – pas les premiers temps, mais disons dans les cinq-six derniers mois – pis on recevait deux chèques. Donc eh... Pis je mentais toujours à [l'intervenante du CSSS]. Pis lorsqu'ils m'ont demandé de fournir une preuve de bail de [mon épouse] où qu'elle demeure. Parce qu'au début, c'était vrai parce que j'étais parti pour quelques mois pis j'suis revenu. Oui, elle avait une chambre dans un logement pis... Donc j'aurais pu le faire avec où qu'elle avait signé, ah oui, ah oui. Ça aurait été facile de trafiquer ça, mais y'a eu un déclic : « T'as pas voulu le faire puis accepter qu'on doit déménager, que je dois déménager. » Donc non, y'a eu un déclic, une valeur. Pis à partir de là aussi, y'avait une autre valeur. Pis que j'sentais pas bien de recevoir deux chèques, non. Pis quand j'ai partagé ça avec [mon épouse], elle m'a dit : « J'pense la même chose [participant] depuis un certain temps. Ça me dérange beaucoup. » Conscience morale, valeur, mais en premier de tout aussi spirituellement, t'sais. J'suis un hypocrite de croire, de dire que j'ai la foi que mon Dieu va pas voir, pis j'ai besoin de voler, frauder tout ça... Donc on a arrêté ça fait près de trois ans maintenant qu'on vole plus. On a 700\$ de moins. 700, c'est beaucoup, *hein* ?

Il décrit d'ailleurs tout au long de l'entrevue comment il apprécie maintenant la vie, son milieu de vie et ses relations.

L'autocontrôle peut aussi concerner les comportements de consommation. En effet, certains semblent vivre de l'instabilité résidentielle en raison de leur problème important de consommation. Un participant affirme avoir fait plusieurs séjours à l'hôpital et en thérapie suite à

des psychoses toxiques et une consommation excessive d'alcool. Il raconte ses pires moments vécus en logement :

Participant : Les moins beaux moments... j'ai été malade d'alcool. Quand j'suis tombé malade d'alcool. J'étais sur le bord d'un *delirium tremens*. T'sais j'étais comme pas de téléphone chez-nous, j'étais comme... A fallu que j'aille chercher de l'aide à une ambulance là. Ç'a été *rough*. [...]

Intervieweur : OK. Pis quand t'étais [aux logements de transition], ça t'es tu déjà arrivé ce genre d'affaires-là ?

Participant : Oui. Ah oui. J'ai déjà eu l'ambulance une couple de fois. La police, l'ambulance...

Par rapport à la santé mentale, le passage aux *logements de transition* a permis à certains participants de les mettre en lien avec une équipe médicale afin de stabiliser leur état. Il raconte : « Pis eux autres, ils m'ont connecté même avec un psychiatre. J'voulais rien savoir des psychiatres avant. Ils m'ont connecté avec un psychiatre pis eh... J'ai commencé à prendre ma médication pis tout ça. » Il semble que la stabilisation de l'état de santé mentale favorise également la stabilité résidentielle puisque ce participant exprime avoir parfois envie de quitter son chez-soi, mais arrive à réfléchir et à se recentrer sur ses acquis depuis son séjour aux *logements de transition*. En bref, ce thème concerne à la fois la capacité d'autocontrôle et d'introspection des individus.

4.1.1.3 L'organisation

Finalement, les participants ont parlé de l'autonomie et du contrôle par rapport au fait de s'organiser dans la vie quotidienne. Un premier thème concerne la prise de ses responsabilités et la capacité de se débrouiller en toutes circonstances. Plusieurs participants considèrent également se sentir davantage autonomes s'ils utilisent moins les services et les ressources, particulièrement ceux offrant de l'aide aux plus démunis. L'autonomie rime également avec la capacité de subvenir à ses besoins, de payer ses factures et de contrôler ses dépenses. Ces thèmes font donc

tous référence à la responsabilisation et à l'organisation que demande la vie quotidienne et, plus particulièrement, la vie en logement.

Se responsabiliser, se débrouiller. Ce qui ressort du discours des participants, c'est que l'autonomie passe par le fait de « se débrouiller par [ses] propres moyens » et de se responsabiliser. Une des personnes rencontrées exprime de quelle manière son passé dans la rue a influencé son autonomie, mais également le développement d'une méfiance envers les gens : « J viens d la rue moi là, là, fait que veux, veux pas, dans rue, j'ai appris à vivre à la dure. T'as pas l'choix, t'as pas l'choix dans rue. Faut pas que tu te fies sur ton voisin *estie*, des fois c'est lui qui va te poignarder le premier, fait que. » Un autre participant raconte de quelle manière il s'engage davantage aujourd'hui à prendre ses responsabilités et comment cela le transforme.

Avant je faisais rien. Je procrastinais pis c'était trop. Donc maintenant, j'apprends à faire... comme venir à mon rendez-vous ici à l'heure. Vous pouvez demander à [l'intervenante du CSSS] combien de fois j'ai appelé pour y conter des *bullshits* juste parce que j voulais pas y aller, j'étais gelé ou des affaires de mêmes. Maintenant, c'est très important d'être là. Comme vendredi, j'avais un important rendez-vous pis je l'ai fait. Ça a pris une partie d la journée parce que c'était plusieurs tests, aujourd'hui avec vous, pis après-midi à 1h30 à l'aide-sociale. [...] Pis [au restaurant]. Oui. C'est l'*fun* de faire ces choses-là. J'ai une meilleure estime de soi depuis pis j me sens marcher la tête haute, à la place de regarder à terre tout le temps, tout le temps.

On sent ainsi la fierté de ce participant par rapport à la prise de ses responsabilités. Un autre participant discute également de cet apprentissage pour devenir plus en maîtrise de sa vie et ses propos illustrent la lucidité qu'il acquiert.

Quand y se passe une situation, j le sais si ça passe, si ça se passe cette situation-là, c'est moi qui a fait pour. J le sais que j me suis *crissé* les deux pieds dans les plats pis là, ah, j me retrouve dans *marde*. Pis pourtant, j le sais t'sais. J suis assez intelligent pour comprendre que regarde, ma maîtrise, j me vois aller. J le sais ce que je dois faire pis qu'est-ce que j dois pas faire.

Se responsabiliser peut aussi vouloir dire rattraper certaines fautes du passé.

On va avoir à acheter certaines choses puis payer certaines dettes du passé pour le téléphone. On pourrait avoir ça immédiatement. C'est facile tromper le système, t'sais. Même les choses que je sais pas, j'demande à quelqu'un, pis frauder. Non, maintenant, c'est une nouvelle sagesse pour moi.

Alors que pour certains se responsabiliser est un apprentissage, pour d'autres il semble que cette caractéristique soit plutôt bien acquise, du moins par rapport au logement. Un participant explique que malgré sa consommation d'alcool régulière, il maintient un comportement responsable et souligne : « C'est pas la boisson qui va me faire mettre dehors d'un logement. » Il rapporte même avoir une référence de l'OMH pour l'entretien exemplaire de son HLM, qu'il a quitté au cours de la dernière année.

Bien que plusieurs en parlent de manière positive, le fait de se responsabiliser amène sa part d'insécurité. Comparant son expérience aux *logements de transition* à sa vie actuelle, un participant rapporte qu'il se sent moins en sécurité depuis son départ des *logements de transition* en raison du manque d'encadrement. Il raconte :

Je me sentais tout le temps en sécurité, y'avait tout le temps quelqu'un. Si y'avait quelque chose qui allait pas, j'appelais pis tout ça. [...] Mais c'est sur en transition, tu te sens plus en sécurité, je pense que c'est pas... N'importe qui qui est là, je pense que tu te sens plus en sécurité. [...] Ben, ça t'enlève tes responsabilités. T'es pas responsable de rien. Ils font toute pour toi. Ça fait que là, y'a pas de problème.

Par contre, le soutien en transition oblige également à se mettre en action, à prendre ses responsabilités. En parlant des renouvellements de l'entente d'hébergement aux trois mois, il mentionne : « Mais en transition, t'es moins à l'aise parce qu'à toutes les trois mois, là, t'sais il faut que tu bouges, faut que t'atteignes tes objectifs, pis tout ça. Fait que t'as tout le temps un petit stress. » Ainsi, il semble que se responsabiliser amène son lot de craintes et des efforts à fournir, mais également une fierté et un sentiment d'accomplissement. En effet, au niveau du

sentiment d'autonomie, un participant, en comparant son vécu en transition et son vécu actuel, fait part qu'il se sent plus autonome maintenant et qu'il préfère cela. Il explique :

Participant : J'me sentais pas autonome parce que, comme j'te disais, t'es soutenu sous toutes les bords. J'me sentais pas autonome.

Intervieweur : *Parce que... t'avais quand même des responsabilités...*

Participant : J'en avais, mais beaucoup moins...[...] Mais j'aime mieux *asteure* que j'suis là que... j'aime mieux être là. Ben oui. Là, je me sentais pas autonome non plus, parce que j'étais en transition pis j'avais tout le temps ça dans la tête, ça fait que...

Alors qu'il était en situation d'instabilité résidentielle, on sent cependant qu'il se valorisait grandement par sa capacité de s'organiser pour trouver du travail. Il explique :

Même si j'avais pas d'argent dans mes poches. Ah tiens ! Je m'en va à Terre-Neuve. J'décollais sur l'pouce avec cinquante cennes dans les poches... Je m'organisais à mesure. Ah là, j'étais sur un *high*, j'étais ben, pis tout ça, mais j'étais pas ben pantoute. J'en ai fait des places, des provinces, pis des... Mais j'arrêtais jamais de travailler.

Il fait également ici référence à ses phases maniaques alors qu'il n'était pas médicamenté pour sa bipolarité, avant même d'être diagnostiqué. À la lumière de ces deux derniers extraits, il semble donc que le sentiment d'autonomie est lié au fait de s'organiser et de se débrouiller, que l'on ait un chez-soi ou non. Pour ce dernier participant, il semble que le travail était source de sécurité, malgré le fait d'être en situation d'instabilité résidentielle.

Moins utiliser les services et ressources. Un autre aspect de l'organisation important dans le discours des participants lorsqu'il est question d'autonomie est de diminuer ou d'utiliser le moins possible les ressources et services disponibles, particulièrement au niveau de l'aide aux démunis. En fait, cinq des six personnes rencontrées mentionnent ne pas recourir aux ressources dans le domaine du dépannage alimentaire. Un participant explique : « J'me nourris par moi-même. J'achète mes choses, mais pas cher là t'sais. » Un autre participant compare son expérience actuelle à celle des logements de transition au niveau de l'autonomie et affirme :

Eh non, j'me sentais moins autonome là-bas. J'avais besoin beaucoup des services extérieurs. Mais là, c'est plus un concours de circonstances vois-tu, parce que j'me nourris par nutrition entérale, fait que ça me coûte pas cher d'épicerie. Fait que j'ai pas besoin d'aller à l'extérieur pour combler mes déficits parce que j'ai toujours de quoi à manger gratuit, t'sais... Tandis que là-bas, fallait que j'aille à Moisson Estrie, fallait que j'aille à la Chaudronnée, fallait que j'aille au Journal de rue, régulièrement t'sais, à tous les mois. Parce que j'arrivais pas, t'sais. Pis eh, j'dépensais plus aussi pis... [...] C'est ça, j'suis moins dépendant de l'extérieur. Pis des services aux démunis là. [...] J'espère pouvoir continuer parce que j'voudrais pas être obligé de retourner à ces places-là. J'suis pas très à l'aise avec ça.

Le participant attribue toutefois ce changement à son état de santé actuel qui l'oblige à modifier son alimentation et qui limite ses déplacements. Pour une autre personne rencontrée, un changement s'est également produit quant à l'utilisation des services récemment, davantage en raison d'une volonté d'acquérir de l'autonomie. En expliquant qu'il a eu le soutien de l'équipe itinérante depuis près d'une quinzaine d'années, il affirme : « Mais là, depuis la dernière année, j'ai décidé de dire : “Regarde, j'suis capable de m'arranger avec mes problèmes moi-même. J'suis capable, j'suis assez vieux pour ça. J'suis rendu à 36 ans là.” » Deux participants soulignent également que l'utilisation fréquente des services et organismes peut entraîner un sentiment de dépendance et de honte. Un premier mentionne : « J'suis moins dépendant de l'extérieur pis des services aux démunis là. [...] J'espère pouvoir continuer parce que j'voudrais pas être obligé de retourner à ces places-là. J'suis pas très à l'aise avec ça. » Le deuxième s'exprime ainsi : « J'suis pour l'indépendance un peu. J'pense que quand tu dépends tout le temps des [intervenants du CSSS] pis des CLSC, un moment donné tu te sens *cheap*. [...] Ben, j'viens dépendant de ça. J'me sens comme une sangsue là. » On sent donc dans ces propos que le fait de devoir utiliser les ressources porte atteinte à la fierté.

Subvenir à ses besoins, payer ses factures et contrôler ses dépenses. Lorsqu'on questionne les participants sur la signification de vivre de manière autonome, l'aspect de subvenir à ses besoins

semble occuper une place importante. En continuité avec le thème précédent, si l'on utilise moins les ressources, on subvient alors soi-même à ses besoins. Pour un participant, être autonome : « Ben pour commencer, c'est payer les factures, bien manger, eh... Se laver, s'entretenir, eh... C'est pas mal tout ça là. » Un participant fait de l'alimentation une priorité dans les dépenses : « Mais c'est la bouffe. En premier, c'est la bouffe. » Pour un autre, il semble être plus difficile d'y arriver :

[L'intervenant du CSSS] un moment donné y'est arrivé pour m'aider. [...] Mais j'arrivais avec ma caisse de bières t'sais, pis lui, il se forçait le cul pour qu'on aille chercher d'la bouffe t'sais. Là, y me l'a faite savoir : « T'as de l'argent pour boire, mais pas pour manger. » Y'a raison. [rire]

Ce participant mentionne également la honte ressentie par rapport à un épisode où il volait pour subvenir à ses besoins. Lorsqu'il était aux *logements de transition*, il lui arrivait de passer tout son argent dans la consommation : « Fait que j'étais pogné pour aller voler à l'épicerie. J'ai faite ça une couple de fois. [...] Ah oui, pis j'étais pas fier de ça là. C'est pas une fierté d'aller voler pour manger. » Il mentionne cependant que le faible coût du logement en transition peut favoriser l'autonomie : « Plus d'autonomie, moins de responsabilités... [...] Parce que ça te coûte pas cher, t'sais. Fait que t'as l'option d'aller faire ton épicerie pareil pis t'sais, bien manger. Ça, c'est important là. »

Des changements sont toutefois possibles lorsque l'on décide d'en faire une priorité. Une des personnes rencontrées raconte les changements depuis son passage aux *logements de transition* :

On arrivait pas avec 1800\$ par mois, si nous enlevons 200\$ de logement, il reste 1600 *piastres*. À part des petites *gamiques* ici et là. On arrivait pas. [...] J'ai mangé souvent des *grilled-cheese*. J'le disais pas là... *Kraft Dinner*... Mais là aujourd'hui, on mange très, très bien, santé. Ça coûte cher des fois, mais on trouve des moyens, des rabais. Ah! c'est incroyable. On peut très bien manger pour pas si cher. [...] C'est notre priorité à nous maintenant.

Et malgré l'intérêt et les aptitudes dans ce domaine, certains facteurs extérieurs semblent modifier parfois la manière de subvenir à ses besoins. Lorsqu'on demande à un participant de comparer son expérience aux *logements de transition* et avec celle de son logement suivant, il affirme avoir été légèrement moins autonome dans ce dernier : « Autonome, pas mal la même chose. Je l'ai été moins là-bas un peu aussi. J'me suis nourri plus mal, j'étais plus stressé à cause de la voisine. [...] Là-bas là, je grignotais plus, je sacrais mon camp, j'avouais pas l'entendre ! » Au niveau du contrôle des dépenses, ce participant avoue avoir parfois certains relâchements, malgré sa tendance habituelle très structurée. « Quand t'es dans la rue, des fois, tu fais une couple de dépenses compulsives au début du mois. C'est très contrôlé mon affaire, mais c'est bizarre, le mois d'août pis le mois de septembre cette année, j'ai manqué légèrement de contrôle. » Plusieurs évoquent leurs stratégies pour arriver à subvenir à leurs besoins. Ramasser des cannettes est particulièrement populaire. Un participant apparaît particulièrement organiser dans cette démarche.

Moi pour passer le temps, j'ai pogné l'habitude de ramasser des cannettes, mais dans des bacs de recyclage. J'mets toute ma petite argent de côté, j'y touche pas. J'ai des sacs de tabac là, ben au lieu des *Ziplock*. J'mets toute mon *change* là-dedans, toute l'argent aussitôt que je vends, je le mets de côté pis quand j'arrive à partir du quinze pis je commence à être un peu serré, parce que j'suis un fumeur – ça coûte cher de cigarettes – j'fouille là-dedans.

Pour un autre, il s'agit d'acheter des aliments frais et du prêt-à-manger en rabais : « Mais si on y va vers une certaine heure, c'est là qu'on y va, on a jamais manqué, on l'a à 50%. » Le fait de vivre de l'aide sociale et de ramasser des cannettes pour subvenir aux besoins est cependant perçu comme un manque d'autonomie par certains : « Ben, c'est pas autonome parce que je ramasse des canettes, des bouteilles pis je reçois 1300\$ pour mon épouse et moi du gouvernement, d'aide sociale. »

4.1.1.4 Conclusion

La dimension de l'autonomie et du contrôle prend racine dans le chez-soi de différentes façons. D'abord, cela réfère à pouvoir contrôler son environnement, fonction du chez-soi identifiée chez Després (1991) comme une source d'accomplissement. Le chez-soi permet de se libérer d'aspects difficiles de la vie en situation d'itinérance. (Padgett, 2007) Par exemple, le fait de pouvoir dormir au chaud et toujours au même endroit constitue une source de sécurité. Le chez-soi offre également une base pour contrôler sa vie. Cela réfère au chez-soi comme un lieu de liberté d'action et où il est possible d'exercer son pouvoir décisionnel. (Heywood, 2005) Un lien est à faire ici avec la dimension de l'intimité puisque le pouvoir décisionnel renvoie au contrôle des limites du territoire. (Somerville, 1992) Finalement, l'autonomie et le contrôle réfèrent aussi aux capacités d'organisation et de pouvoir se débrouiller seul, en utilisant au minimum les ressources, pour subvenir à ses besoins. Ces capacités renvoient également l'accomplissement que permet le chez-soi. (Després, 1991)

4.1.2. *Intimité*

L'intimité représente une dimension majeure de la sécurité ontologique. Largement documentée dans la littérature, les participants de l'étude en ont également grandement parlé. En effet, la question de l'intimité est omniprésente dans leur discours et prend souvent la forme « d'avoir la paix », de vivre dans la tranquillité. Toutes les personnes rencontrées ont vécu dans la rue, dans les ressources d'hébergement d'urgence et transitoires, ainsi que dans les maisons de chambres; tous des lieux sans trop de frontières où la vie en groupe est la norme, par défaut. Il s'agit aussi de lieux où la consommation et les problèmes de santé mentale engendrent parfois des comportements dérangeants et nuisibles à la bonne harmonie entre les différents occupants du

milieu. C'est donc à partir de ce vécu que les participants partagent leurs impressions et leurs besoins liés à l'intimité. Pour eux, l'intimité représente de ne pas être dérangé par les autres, de même que de se retrouver dans un lieu privé où l'on ne se sent pas envahi par l'autre et où règne le respect. De plus, certains participants abordent l'intimité par rapport à l'isolement, la ligne qui les sépare semblant parfois assez mince. L'importance accordée à ne pas être dérangé chez-soi sera le premier aspect abordé.

4.1.2.1 Ne pas être dérangé

La tranquillité est très recherchée par les participants. Le fait de ne pas être dérangé constitue une base importante pour le confort et l'intimité. Toutefois, le bruit du voisinage, qui présente parfois des problèmes de consommation et de santé mentale, affecte particulièrement cet aspect. Les exemples se sont multipliés à cet égard, c'est pourquoi nous nous attarderons à l'essentiel des propos des participants. De manière très brève, un participant mentionne : « Eh, j'suis confortable par rapport à... j'ai la paix, pis tout ça, c'est tranquille pis tout ça. » Un autre dit qu'il est confortable chez-lui pour :

Les mêmes raisons que je t'ai dit tout à l'heure. Les voisins sont tranquilles. C'est tranquille ici aussi. [...] J'ai été quatre ans et demi sur la route. Pis à vivre dans l'bois pis... Pour moi, c'est important d'être tranquille, mes petites affaires pis eh, venez pas me déranger.

Il compare d'ailleurs son domicile actuel aux *logements de transition*, où son intimité était constamment perturbée en raison de deux voisins au comportement intrusif. Il décrit :

Pis les voisins sont corrects. [...] C'est des gens assez âgés. Ça fait que t'as pas de – ben pas à ma connaissance là. [...] Pas d'alcoolique chronique, pis de... Pas personne à problèmes *icitte*. [...] Contrairement [au milieu des *logements de transition*].

Un participant est d'ailleurs catégorique à cet effet. En expliquant que la tranquillité du voisinage est une de ses premières constatations lorsqu'il emménage quelque part, il mentionne : « Le côté tranquillité, ouin, ouin. Mur à mur pis d'entendre la T.V. de l'autre à la journée longue là, j'aime autant être en itinérance. Ouin. Je reste pas longtemps dans ça. » Cette personne a même choisi de quitter son logement public pour retourner en situation d'itinérance en raison de son incapacité à gérer cette situation problématique avec la voisine : « J'ai été obligé de donner mon avis, je n'étais plus capable de l'endurer. Ça me faisait... J'étais fâché, frustré pis anxieux. Ça, ça veut dire la crainte de me fâcher. » Et lorsqu'on la questionne sur l'intimité, une personne répond clairement : « Ben là, dans mon intimité, je suis ben parce que je me fais pas déranger. » Elle ajoute aussi qu'elle n'hésiterait pas à quitter si un nouveau voisin dérangeant venait qu'à emménager dans son immeuble. Ne pas être dérangé est donc une source de bien-être. Un autre participant mentionne :

J'aime pas être déranger trop, surtout par des gens que... T'sais, un moment donné, j'ai mon espace pis je veux pas être accaparé par quelqu'un qui m'est désagréable pis qui commencerait à prendre trop de place dans ma... Je fais beaucoup attention au début.

Cet extrait met en évidence un lien entre le fait de ne pas être dérangé et d'avoir le contrôle sur son espace.

Certains milieux sont cependant plus propices au dérangement. C'est le cas des ressources d'hébergement ou de milieu où la vie de groupe est la norme. Concernant les ressources d'hébergement, un participant en parle avec exaspération.

Mais c'est toute des places, malheureusement des gens à problèmes. Beaucoup de problèmes de santé mentale, pis la nouvelle réalité de consommation d'amphétamine et autres. On vit des gros problèmes présentement au [refuge] avec des comportements là, de jeunes, surtout de la génération *Yo*. [...] Là, sont comme des « queues de veaux » là... Sont dérangeants. Pis c'est des « paquets de nerfs », sont confus pis sont *psychosés* un peu.

La réalité semble similaire pour des milieux nécessitant la vie en groupe, comme cela est le cas dans les fermes. En donnant son exemple de la cueillette de pommes, le participant mentionne : « Y'a le côté aussi, si j'suis en groupe pis que y'en a qui sont dérangés, dérangeants pis qui sont en consommation. » Ainsi, le fait de vivre seul amène déjà une grande intimité.

Par contre, pour ce qui est du milieu des *logements de transition*, il semble que le voisinage plus « *rock'n roll* » soit plutôt dérangeant pour une majorité des personnes rencontrées. Un premier participant mentionne que son confort était affecté : « Ben le confort, là j'suis en transition... Par rapport à la tranquillité, t'es moins tranquille [en *logements de transition*] parce qu'il y a toute sorte de gens qui arrivent là. » En parlant de voisins, un participant les décrits comme « dérangeants, mais sont pas trop dangereux. » Il décrit également une situation particulière : « Musique forte, j'ai été obligé d'y dire. Le son courait jusque chez-nous. [il imite des sons de vibrations] » Il nuance par contre ses propos concernant un autre voisin :

Quand j'suis allé en haut, ça a été mieux. Le gars d'en bas était super correct. Y m'adorait, il pensait que j'étais pas là. Pis lui j'y ai offert, pis un moment donné y'ont fait un arrangement. Qualilogis pis CLSC, lui y'était Qualilogis pis y'a réussi à avoir l'autorisation de monter en haut – parce que d'habitude, ils font pas de changement Qualilogis-CLSC. Y'est monté en haut pour être sur qui se fasse pas piocher sur la tête. [...] Y'était très content. Y dit : « J'pensais que t'étais pas là. Jamais entendu. » Pis lui, y'a fait la même chose. On a eu une bonne relation là-dessus. Y me voyait : « Comment ça va mon [nom du participant] » Y'était tout le temps content.

Un autre rapporte avoir connu la tranquillité aux *logements de transition*, après le départ d'un voisin dérangeant.

Un coup que mon *ostie* d'alcoolique violent, mon *ostie* d'ivrogne violent y soit parti, oui là, ça tombé tranquille. Pis j'aimais... à cause que mes voisins, j'avais un de mes voisins, *asteure*, c'est rendu un de mes voisins, y'est dans le bloc à côté, pis je l'aimais ben lui. Ça arrivait souvent qu'on se placotait le matin pis, etc. Pis là, y'est rendu à l'autre bout, j'le croise assez souvent à cause qu'on habite à la même place. On se croise régulièrement.

Ce n'a pas été le cas pour un autre participant, grandement déçu et frustré de son expérience. Il raconte : « J'ai fait signer une pétition pour faire partir l'alcoolique parce qui dérangeait tout le monde dans le bloc. [...] Ça dérangeait toute la maisonnée. Moi ma tranquillité, j'y tiens. » Vivre dans la tranquillité, sans être dérangé apparaît donc comme un élément majeur de l'intimité.

4.1.2.2 Lieu de respect

Certains vont plus loin que le simple fait de ne pas être dérangé lorsqu'ils s'expriment à propos de l'intimité dans leur chez-soi. La question du respect de l'intimité est soulevée. Il s'agit ici du respect de la part du voisinage, mais il peut aussi s'agir de sa propre attitude (irrespectueuse) envers le voisinage. Un participant parle à la fois de son voisinage actuel et de son expérience aux *logements de transition*. Il souligne le manque de respect du voisinage en ces deux endroits et considère que cela affecte de sentiment d'être chez-soi.

Participant : T'sais, justement comme [aux *logements de transition*], tout le monde sait toute là genre... quasiment. Ben, c'est pas tout le monde qui se mêle de toute là, mais eh... J'avais une copine dans ce temps-là qui restait justement là elle aussi, ça faisait une drôle d'énergie. Tout le monde savait toute là...

Intervieweur : Ouin, ouin, ouin... Là y'a des rumeurs pis eh... le monde, ça jase. Pis là, c'est comme ça où tu vis présentement aussi là.

Participant : Ah oui, oui.

Intervieweur : OK, OK. Fait que ça, ça t'aide pas à te sentir chez-vous là.

Participant : Non, non. Le respect là... [...] Le monde se respecte pas.

Un autre participant parle également des commérages aux *logements de transition* : « Si tu te mêles à tout le monde, tu peux être pris dans un affaire : bon ben l'autre a dit ça, l'autre a dit ci. Ça fait faut pas tu te mêles trop à tout le monde. »

Un participant, concernant son voisinage actuel, reconnaissait qu'un voisin fait exception quant au respect : « J'ai un voisin en haut, y'est super tranquille. [...] C'est le seul qui respecte le

monde. Y'a sa petite *job*... » En parlant des voisins du milieu des *logements de transition*, un participant explique comment le manque de respect d'un petit nombre de personnes peut nuire grandement au bien-être.

Fait que, y'a des voisins avec qui je parlais pis avec qui ça allait très bien là. Des gens qui savaient se tenir à leur place pis tout ça. [...] Y'avait du bon monde pareil. C'est juste, c'est de valeur. Ces deux psychotiques-là... Y'en avait rien que deux dans l'fond. [...] Du monde à problème, vraiment là chronique là, t'sais. Oui, oui, du monde à mettre en dedans, à l'hôpital parce qu'ils comprennent pas *pantoute*. [...] Ils détruisent la vie des gens autour. La qualité de vie des gens autour, ils s'en foutent complètement.

Lorsqu'une personne rencontrée est questionnée sur ce que représente le fait d'avoir un chez-soi, elle mentionne l'importance de la liberté et du respect. Par rapport au respect, plutôt que de parler des autres, elle met son propre comportement en perspective : « J'ai été coupable de ça pendant très, très longtemps, le manque de respect envers les autres et le manque de respect envers moi. Donc... Pis depuis un an que je fais beaucoup d'effort pour corriger ça pis ça va très bien. » Un autre participant, dont l'intimité était grandement troublée en raison des voisins bruyants, affirme s'être senti chez-lui en transition, mais ne pas s'être senti respecté dans sa revendication de son droit à l'intimité.

Ben, j'me sentais chez-nous, mais j'me sentais pas respecté, t'sais j'veux dire, en tant qu'être humain, en tant que citoyen là. Parce que même la police faisait rien. T'sais, ils faisaient un *ticket* pis c'est toute, t'sais, pis ça arrêta pas. Ç'a duré pendant un an et demi. En dernier, ç'a été un mois et demi à me faire taper dessus avec des pelles rondes en haut sur le plancher, moi au plafond. C'est pas plaisant, ça stress pis...

Il affirme avoir été révolté par cette expérience et, malgré qu'il ait passé de bons moments aux *logements de transition*, ce conflit a miné sa confiance. Il raconte qu'il ne s'est pas senti compris et soutenu par les organisations partenaires afin de résoudre cette situation.

J'ai été obligé de me battre avec eux autres pendant tout le temps que j'ai été [aux *logements de transition*]. L'OMH faisait rien. Les travailleurs sociaux faisaient rien. Y'a fallu que j'pique une crise pour qui bougent. J'ai fait signer une pétition pour faire partir l'alcoolique parce qui dérangeait tout le monde

dans le bloc. Malgré que j'ai eu des bons moments, ç'a pas été une expérience très concluante. J'ai trouvé qui faisaient pas un tri ben sérieux dans leur démarche. Y'étaient un peu négligents dans leur démarche.

Cet extrait montre clairement le manque de contrôle sur la situation pour tenter de trouver l'intimité, la tranquillité en son chez-soi. Donc pour ce qui est du respect, plusieurs se rapportent au comportement dérangeant des autres et de leur insouciance. Cependant, certains soulignent leur propre capacité à être respectueux envers les autres, bien qu'il s'agisse parfois d'un apprentissage relativement récent. Le respect, principalement par rapport au voisinage, semble ainsi contribuer à se sentir chez-soi.

4.1.2.3 Lieu privé, pas envahi par l'autre

L'intimité est également vécue dans un lieu considéré comme privé, où l'on ne se sent pas envahi par les autres. Ce thème comprend donc la question des visiteurs admis chez-soi, étant lié au contrôle des frontières. Toutefois, il s'agit ici non seulement de défendre son espace privé, mais aussi de négocier la présence de l'autre. Un premier participant en parle lorsqu'on lui demande s'il reçoit des gens chez-lui. Comme plusieurs, il mentionne en recevoir peu et préférer aller visiter les gens chez-eux plutôt que de les accueillir chez-lui. Il explique :

Participant : On dirait que j'suis pas à l'aise quelqu'un qui vient chez-nous pis y s'assis, pis y reste une heure ou deux... On dirait que j'fatigue... [rire]

Intervieweur : *Ah OK. [rire] Qu'est-ce qui fait ça tu penses ?*

Participant : Je l'sais pas. Je l'sais pas. Peut-être c'est... Y rentre dans mon intimité pis on dirait ça veut plus s'en aller pis...

Intervieweur : *Ah... c'est envahissant un peu... ?*

Participant : Envahissant, oui c'est ça. Mais y'en a qui viennent... [Un voisin], il vient pis il prend un café pis tout ça. Temps en temps, pis tout ça, mais c'est rare. C'est plus moi qui va visiter.

Une personne rencontrée souligne positivement l'aspect privé de l'emplacement de son ancien logement : « En plus, j'avais pas de voisin en avant de moi, c'était un boisé pis c'était la rivière

qui avait plus loin. J'avais même pas besoin de mettre de rideau, rien. Personne me voyait, t'sais. » Un autre participant parle aussi de cet aspect :

Dehors, j'ai mon petit balcon pis du gazon, des fleurs, pis la rivière à côté. C'est parfait ça. J'ai dit : « J'peux pas demander mieux ! » T'sais, j'étais content en *estie* d'être tombé là-dessus. J'aurais pas aimé être placé en ville. J'aurais refusé... [...] Le centre-ville, je l'évite le plus possible. C'est, c'est... J'aime pas le centre-ville de Sherbrooke.

Plus loin, il parle également de la tranquillité que lui offre cet emplacement : « C'est tranquille ici aussi. C'est plus vert qu'à Sherbrooke, en ville. J'étais ben content de déménager dans une petite place comme [ce secteur]. » Un autre participant abonde également en ce sens, mais par rapport aux *logements de transition* : « J'apprécie le lieu. On est dans un cul-de-sac, y'a pas beaucoup de circulation. C'est plus privé, c'est plus personnel. » Aussi, elle décrit brièvement, mais de manière très illustrative, ce que représente son chez-soi actuel pour elle : « C'est mon petit domaine, c'est mon petit coin paradisiaque, c'est mon *spot*, c'est chez-nous pis t'sais... J'veux avoir la paix pis venez pas m'écoeurer chez-nous. *That's it*. » On sent bien la dimension privée de l'espace dans ces propos. Ceci rejoint l'idée du chez-soi comme paradis chez Somerville (1992), impliquant une connotation d'idéalisation du chez-soi.

Dans le même sens, un autre participant, par rapport à ce que représente le fait d'avoir un chez-soi, répond : « Être chez-soi... Ben, c'est comme... C'est quand que t'es pas chez l'autre. » Il poursuit en donnant l'exemple de ses voisins actuels qui font le *party* et qui sont très dérangeants. Puis concernant le manque d'insonorisation des *logements de transition*, il mentionne : « T'as pas d'intimité vraiment. Ben tu n'as là, mais c'est comme... Non. On dirait que t'as affaire avec les problèmes des autres plus que d'autre chose. » Donc non seulement le participant considère que les voisins peuvent être dérangeants, mais il semble constater que la frontière est franchie entre lui et les autres. Ce participant se questionne d'ailleurs sur sa capacité à aller vivre dans un

logement social en raison de la clientèle et de l'aménagement des lieux. Il explique : « J'veux avoir ma porte d'entrée sur ma galerie ou j'sais pas trop. J'aime mieux ça. [...] Rentrer chez-nous, pas chez l'autre. » Ainsi, au niveau de l'aménagement d'un immeuble, cette personne préférerait avoir une porte d'entrée privée.

Un participant, ayant vécu une partie de sa vie en pénitencier, décrit à l'aide d'une image forte la dimension privée du chez-soi :

Participant : Première fois, dans ma vie. Même enfant, chez-nous, j'me sentais chez-nous. J'me suis jamais senti chez-nous. La seule place où ce que... ça, c'est spécial parce que de tous les endroits dans ma vie, à part de maintenant, la seule place où vous vous êtes senti le mieux avant ? Dans ma cellule, en prison. Quand ils fermaient les portes. *BANG.*

Intervieweur : C'est ça. Ça, c'était sur que c'était votre espace à vous.

Participant : C'est ça. Pour au moins quelques heures.

Il importe de souligner que cette personne se sent en sécurité puisque peu de personnes connaissent l'emplacement de son domicile actuel, mais aussi en raison de la tranquillité du voisinage : « Pis j'ai un bon voisinage aussi. Ah oui. Pis la place est idéale. » L'aspect privé de son lieu de résidence est donc significatif dans son sentiment d'être chez-lui et à sa sécurité ontologique. Dans le même sens, cette personne explique qu'un meilleur contrôle des frontières – les visiteurs – l'aide à vivre son intimité chez-soi.

Parce qu'on aime être à l'aise, vous savez, dans la maison. Pis [mon épouse] disait souvent, fâchée ou en colère : « J'peux même pas me permettre d'être à l'aise dans mon chez-nous. » J'ai entendu ça pendant des années. T'sais que ce soit dans l'habillement ou tout ça... les choses intimes. Sans que quelqu'un ouvre la porte ou qui rentre sans demander, même dans notre chambre à coucher. Oui, oui, même dans notre chambre à coucher.

Il est cependant possible d'entretenir des liens avec les gens du voisinage sans pour autant se sentir envahi. C'est d'ailleurs le cas d'un participant :

Participant : Dans mon logement, non... Je me sens en sécurité. Oui, oui. Oui, oui.

Intervieweur : *Parce que c'est tranquille ?*

Participant : Oui, oui. Pis c'est des personnes âgées. Y'a du monde qui ont 70 ans. Là... [...] En haut, c'est toutes des anglophones. Pis c'est toutes des gens ben tranquilles. Pis en bas, je connais tout le monde, pis c'est toutes des gens ben corrects là. Y'a une voisine qui nous donne des *lifts* au village pis en ville, moyennant cinq-dix *piastres* là, dépendamment si on va en ville ou au village. Fait que c'est ben *cool*. Ça coûte moins cher qu'un taxi, t'sais. [...] Les gens sont serviables pis y sont gentils. Quand j'suis arrivé, ils m'ont accueilli. [Ma voisine] m'a invité chez-elle à prendre un verre pis... « Ah, nouveau voisin, *bla, bla, bla...* » Tout ça. On a jassé toute la soirée, jusqu'à une heure du matin. Ç'a été ben *l'fun*. Moi, j'me sens ben *icitte*. Oui, j'me sens ben.

Ainsi, les voisins ont, en quelque sorte, contribué à ce qu'il s'approprie les lieux, qu'il en fasse son chez-soi. Ils continuent à rendre son expérience agréable en lui rendant des services, sans pour autant être intrusifs. Il donne un autre exemple :

Mais c'est rare que j'ai de la visite là, mais c'est surtout, comme [mon voisin] à l'autre bout, il vient m'emprunter une bière temps en temps pis eh, ouin, c'est ça. Pis moi, j'en achète à [ma voisine] aussi des fois – parce que [ma voisine] est alcoolique, mais elle sait se tenir. [...] C'est une femme de 63 ans, 64 ans, je pense. Pis eh [mon autre voisine] ben, c'est notre donneuse de *lifts*. Pis ils sont gentils. Tu vois comme elle, hier, elle m'a fait un bouilli pour que j'puisse recommencer à manger normal là – parce que là, j'suis sous nutrition entérale, avec un tuyau là.

Par échanges de services et socialisation, la vie de voisinage est agréable et préserve l'intimité, contribuant à se sentir chez-soi, sans pour autant se sentir envahi.

Quelques participants expriment cependant avoir été brimés dans leur intimité lorsqu'ils vivaient dans les *logements de transition*, particulièrement par rapport aux visites des intervenants.

J'avais un peu l'impression d'intrusion dans ma vie privée. [...] J'avais l'impression d'être un peu *policé*. Ils faisaient la police là, t'sais. Ils venaient. J'avais cette impression-là des fois que t'sais... Pis en même temps, ils venaient parce que c'était leur *job* là. Dans l'fond, ils se souciaient pas vraiment de mon bien-être pis eh... C'est l'impression que ça me donnait là.

Ainsi, les rencontres de suivi et les visites des intervenants sont perçues comme une menace à l'intimité pour ce participant. Morin et *al.* (2009) constate d'ailleurs que l'intervention à domicile présente des enjeux majeurs par rapport à l'intimité. Pour un autre, l'intrusion semble également se déplacer à la dimension du contrôle, plus spécifiquement en ce qui a trait au paiement du loyer et aux contrôles des dépenses.

Ça, c'est fatigant ça. Quand t'as des comptes à rendre là, tout le temps. Mets-en. Si t'as pas payé ton loyer, ils te donnent une chance là, mais en tout cas... Tu trouves le temps long après. Moi, je l'ai faite là deux mois. J'ai payé le premier mois pis le deuxième mois je l'ai pas payé pis j'suis parti sur la *déraper* t'sais pis... Ça m'a coûté cher. T'sais genre, être pogné pas de bouffe là, c'est l'enfer là t'sais. Dans ce coin-là, les poubelles sont loin [rire]. Fait que...

En effet, les intervenants peuvent prendre des ententes avec les locataires qui omettent un paiement de loyer, faire avec eux un budget, planifier les remboursements, etc. Bien que ce travail soit fait en étroite collaboration avec le locataire, cet accompagnement peut être perçu comme intrusif par certains, qui pourraient préférer contrôler à leur façon leurs dépenses – même si cela engendre des conséquences négatives comme perdre son logement. La dimension privée de ce qui se passe chez-soi ou en rapport avec le chez-soi est ainsi un élément déterminant pour se sentir à l'aise dans son domicile.

4.1.2.4 Conclusion

L'intimité occupe une place centrale de la vie en logement. D'une part, avoir de l'intimité signifie dans sa forme la plus simple de ne pas être dérangé chez-soi. En ce sens, le chez-soi constitue un refuge ou un abri du monde extérieur et de ses irritants (Després, 1991; Padgett, 2007). Il s'agit donc d'un espace pour « avoir la paix ». L'intimité est également vue comme un droit auquel on s'attend qu'il soit respecté. Cet aspect rejoint en quelque sorte la dimension relationnelle du chez-soi, qui constitue un lieu permettant une atmosphère de compréhension sociale où sont acceptées

comportements d'autrui. (Després, 1991) Mais comme le vivre-ensemble est parfois difficile, principalement en milieu HLM (Leloup, 2007), le respect de l'intimité s'en retrouve affecté. Ceci porte vers la dimension privée du chez-soi, d'être en intimité avec soi-même (Serfaty-Garzon, 2003). Cet aspect souligne la distinction entre la sphère publique et la sphère privée, le pouvoir d'exclure l'autre lorsque l'on possède un territoire (Somerville, 1992). Toutefois, le chez-soi est aussi un lieu de développement de liens sociaux et se sentir trop à l'écart, pour une population déjà à la marge, peut engendrer un sentiment d'isolement. (Morin et Baillergeau, 2008)

4.1.3. Identification

L'identification est apparue comme la dimension la plus difficile à aborder directement lors des entrevues. Lorsque l'on demandait aux participants s'ils s'identifient à leur logement et à leur quartier, ou si leur lieu de résidence est à leur image, les réponses obtenues étaient plutôt courtes, mais parfois fortes de sens. Néanmoins, les questions sur l'aménagement et la décoration ont permis d'explorer plus en profondeur cette dimension. C'est pourquoi une grande part des résultats obtenus s'oriente autour de l'aspect de l'appropriation de l'espace. D'autres participants parlent également de s'enraciner dans un lieu où ils se sentent chez-eux. Vient finalement la question de la reconstruction identitaire, de manière plus marginale. À la lumière des résultats, il semble donc que le chez-soi soit une base identitaire importante contribuant au bien-être des personnes, bien qu'il s'agisse d'une dimension plus abstraite de la sécurité ontologique. Débutons donc par la manière dont les personnes discutent de l'appropriation de leur espace.

4.1.3.1 S'approprier l'espace

Tel que discuté dans les chapitres précédents, le lieu où l'on demeure devient notre chez-soi et cette transformation d'un simple espace physique en son chez-soi passe par le fait de s'approprier cet espace. Lorsque l'on demande au participant si leur chez-soi est à leur image, les réponses varient. Un participant considère son logement à son image, en soulignant qu'il n'en est pas gêné et ne se préoccupe plus des jugements sur une base matérielle. Il explique ce qui fait que son chez-lui lui ressemble.

Ben un peu modeste, un peu de luxe. Ben, juste dire ça, vous allez comprendre. Et tous les deux [sa conjointe et lui], on a le même *feeling*. On serait pas gêné ou mal à l'aise que quelqu'un – que ce soit à un moment inopportun, peu importe la situation – que quelqu'un viendrait cogner, comme un membre de ma famille... surtout parce qu'on a pas de téléphone encore. Donc, on serait pas gêné. Peut-être qu'il y aurait d'la vaisselle qui est pas faite. Peu importe, c'est pas grave ça. Veux dire, ça serait pas de même pis comme ça [montre comme une grosse pile de vaisselle fictive]. Ou ça serait sale ou ça puerait la cigarette, des affaires comme ça ou qu'il y aurait des seringues. T'sais, on a faite ça souvent : « Hi *shit*, y'arrive quelqu'un... Cache ça ! » [...] Pis j'ai pas d'attente non plus à ce que le monde dise : « Oh ! » Que quelqu'un vienne nous visiter, pis se base sur : « Oh wow ! » Sur le côté matériel là, non, non, non. Aujourd'hui, mes pensées sont beaucoup modestes comparé à avant. C'est pour ça que je vivais un temps, avant que je tombe complètement sous l'emprise de l'héroïne pendant très longtemps, j'étais matérialiste, j'ai faite beaucoup, beaucoup d'argent aussi. C'est pu ça mon identité non plus.

Outre l'entretien et l'aménagement matériel du logement, il semble que l'emplacement contribue à ce que ce participant s'approprie son domicile :

Tous les avantages, la vue, le soleil rentre dans notre chambre à coucher le matin. On voit le coucher du soleil, le lever du soleil pis le ciel, pis la rivière en bas – juste en bas, peut-être une minute à pied. Donc, on a une belle vue. C'est merveilleux !

Une autre personne considère son domicile à son image et explique : « Ben je l'ai placé comme que je pensais pis à mon goût, pis c'est ça. Pis y'est à mon image, c'est que... tu rentres pis c'est

propre. Ça fait que si quelqu'un rentre, c'est à mon image. » Sur ce qui est important dans l'aménagement d'un logement, il répond :

Ben j'aime pas ça que ça soit toute tassé pis tout ça. J'aime avoir de l'espace dans mon petit loft, dans mon petit... J'aime avoir de l'espace. Des meubles qui est là pour rien là... Moi j'ai le nécessaire, j'ai le strict nécessaire. J'ai la table, j'ai le bureau d'ordinateur, pis j'ai ma télévision. Pis y'a pas d'accumulation.

Pour cette personne, s'installer activement dans le logement lui permet de s'approprier l'espace.

Une autre personne rencontrée se réfère également à cet aspect, mais dans son contraire.

Lorsqu'on lui demande si son logement lui ressemble, il rit et répond :

Ça doit, j'imagine. J'ai pas encore faite de peinture, j'suis trop paresseux. [...] Je pense que oui, y me ressemble. Y'est le reflet de qui j'suis. J'fais pas beaucoup de ménage pis eh, je dors beaucoup. [...] J'fais un avec mon logement. Oui, oui. On s'entend ben moi pis lui. [rire]

Et lorsqu'il compare avec son logement de transition :

Participant : Oui, oui. Oui, y me ressemblait à cette époque-là oui.

Intervieweur : *Vous étiez plus actif un petit peu.*

Participant : Oui, c'est ça. J'faisais mon ménage à tous les mois. Gros ménage, pis toute. Pis eh, j'laissais jamais traîner de vaisselle. Là, comme tu vois, y'en a plein. J'suis plus paresseux *asteure*.

À noter que ce participant a souffert d'un cancer au moment de son entrée dans son logement actuel, ce qui l'a grandement diminué physiquement et entrave ses capacités à maintenir le niveau d'entretien habituel qu'il accordait à son logement. Il l'aborde d'ailleurs lorsqu'on lui demande de parler de son logement : « Ça va. C'est propre. C'est sur qui a de la peinture à faire, mais ça, c'est moi. C'est moi qui a à le faire pis j'suis pas en forme pour ça parce que j'ai un cancer. » Il fait aussi référence à sa santé mentale lorsqu'on lui demande s'il a décoré son appartement actuel à son arrivée : « Non, j'étais trop faible. J'étais trop paresseux. Ben j'ai maigri de soixante livres. Pis j'ai des problèmes avec mon *coco*... Les petites pilules sont là pour ça. [...] C'est suite à la séparation, j'ai fait deux dépressions. » Il y fait aussi allusion lorsqu'il parle de sa vie passée :

« Puis eh, j’prenais du *Seroquel* dans ce temps-là. Puis ça faisait quatre ans et demi que j’me promenais... [...] Pis là, un soir, j’étais découragé au bout, pis j’ai dit : “J’peux plus continuer comme ça.” J’ai dit : “Ça se peut plus.” J’étais découragé. » Il s’est rendu au refuge d’urgence, où l’équipe itinérance lui a ensuite offert un logement de transition.

Bien que les *logements de transition* soient par définition un lieu de résidence avec une date d’expiration, il est tout de même possible de s’approprier les lieux. Un participant raconte un de ses plus beaux moments aux *logements de transition*, dont il retire de la fierté : « Ben quand j’ai rentré pis que j’ai toute peinturé, pis que j’ai toute arrangé ça... J’étais fier. J’avais un chez-nous qui avait de l’allure. Pis ça, c’était un des beaux moments. » Pour un autre participant, il semble qu’il ne soit pas en mesure de s’approprier son domicile actuel. Lorsqu’il est questionné sur le confort de son logis, il répond :

Y’est pas confortable en ce moment. Non. J’ai fait le ménage... Non, c’est l’énergie de la pièce. L’énergie dans les pièces, les murs. C’est vieux, t’sais, c’est un peu vieux chez-nous. C’est genre des murs en relief carreauté là, j’sais pas trop... c’est pas trop beau. M’a te dire eh... J’aime pas l’énergie, l’ambiance. Juste dans ma pièce chez-nous, j’ai beau faire le ménage, placer les meubles d’une manière, ça change rien. [...] Non, ça change rien. On dirait que ça *fit* pas avec moi.

On sent clairement dans cet extrait que, malgré les actions posées afin de s’approprier les lieux, il n’y arrive pas. Il attribue entre autres à l’ambiance des lieux ce manque de confort. Il va ensuite plus en profondeur dans l’explication de son identification à son chez-soi :

Mais j’me suis laissé aller aussi un peu. J’me suis découragé un moment donné pis... Mais j’essaie de garder un rythme quand même dans le ménage. Une fois par semaine, j’vas le faire. Ben, c’est peut-être mon image intérieure, peut-être que c’est ma perception intérieure de moi-même. Fait que c’est peut-être pour ça que je finis par m’adapter pis être confortable dans ma misère dans l’fond.

Ainsi, le chez-soi constitue le reflet de l’état affectif et de l’image de soi de la personne qui habite (Heywood, 2005; Morin et al., 2009).

Lorsqu'il est question de l'aménagement du domicile ou de la décoration, certains y accordent une importance moindre. Ce participant y accorde peu d'importance :

Je décoire pas. J'suis pas... Moi je peinture quand ce que je rentre pis eh... Y'a pas grand-chose sur les murs. Y'a peut-être un tableau, pis à part de ça, non, j'suis pas un décorateur [rire]. [...] Je peinture, je mets ça propre.

Pour une autre des personnes rencontrées, c'est l'indifférence totale : « J'en ai rien à foutre d'la décoration. [rire] » Un participant explique que certaines personnes trouvaient particulier qu'il possède peu de meubles. Il raconte :

J'avais ce qui me fallait moi. J'avais mon lit, c'était un matelas soufflé. J'avais une table de cuisine, j'avais une table de salon. J'avais pas de divan. Plus une chaise pis j'étais correct. J'avais pas de visite. Acheter un divan pis tout ça... [...] Ben, la première journée, je savais déjà quasiment que je m'en allais, que je m'en irais. Quand j'ai constaté comment c'était écho. Pas le temps d'acheter un divan là. J'avais ben assez de mon frigo. Trois cent *piastres* de perdues.

Cet extrait souligne aussi comment l'intimité peut être troublée en raison de l'insonorisation, au point de vouloir partir. Ce participant explique d'ailleurs qu'il aime décorer, mais modestement puisqu'il ne veut pas investir en un endroit qu'il risque de quitter rapidement.

Très léger. J'suis pas tellement zélé sur ça. J'aime ça par contre. Si je vais trouver un petit cadre ou quelque chose. C'est pas grand-chose. Je commence ben tranquillement parce que j'aime pas – ça fait parti de mon côté intolérance – j'aime pas faire du travail que je vais être obligé de défaire. Fait que c'est tout le temps des choses qui saliront pas, qui nuiront pas. J'avais trouvé un super beau tapis qui valait très cher, très propre ici là. Y'avait des belles couleurs dedans, ça ressemblait aux couleurs d'Italie. Y'avait toute sorte de motifs dedans. Ça redécoupait ma pièce. [L'intervenante du CSSS] disait : « Y'est super, pis y'est de qualité. » Je l'avais mis dans ma pièce. Ça faisait une belle décoration. À part de ça, j'avais une couple de petits gadgets que je mets ici et là... pas plus que ça. Un peu à la fois, pas beaucoup. Parce que j'ai jamais ou presque jamais de visite.

On comprend ainsi que l'instabilité résidentielle, étant toujours à portée de main, constitue un frein majeur à s'approprier un espace par un investissement dans l'aménagement de son domicile.

De plus, le vécu en itinérance peut avoir ancré l'habitude de vivre avec peu de biens matériels.

Un autre mentionne : « Ah pas grand-chose. J'ai pas besoin de rien là. Chez-nous, la seule affaire que j'ai, c'est une T.V. pis un lit pis une chaise. C'est tout ce que j'ai chez-nous. » Après quelques années de plus grande stabilité résidentielle – il a déménagé seulement à trois reprises au cours des trois dernières années et habite son logement actuel depuis huit mois –, il nuance par contre ses propos en énonçant des désirs :

J'en ai pas besoin de meubles. Là, faudrait... Là, j'aimais ben... J viens d'arriver ça fait pas longtemps, fait que j'vas m'équiper au fur et à mesure. Faudrait que j'me trouve une bibliothèque avec une chaise de salon, une table de chevet, deux tables de chevet pis une table de salon. Juste... Après que j'vas avoir eu toute ça, j'vas être Alice aux pays des merveilles. Là, j'vas être confortable. Là, j'vas pouvoir dire enfin que là, je suis établi pour de vrai.

Ainsi, le réflexe premier de n'avoir besoin de rien au niveau de l'aménagement de son domicile demeure présent. Toutefois, cet extrait démontre bien que l'appropriation d'un espace par la dimension matérielle apporte une part de confort et contribue à s'ancrer véritablement en ces lieux. Un autre participant exprime l'effet ressenti du manque d'ameublement lors d'un séjour aux *logements de transition* :

Y manquait toute. Ben, j'avais mon frigidaire, mon poêle. J'pense que j'avais même pas de lit. Fait que j'ai été pogné pour dormir sur un *sleeping-bag* là. J'étais déçu. C'était trop blanc. J'avais l'impression d'être dans un cube. Un cube blanc. [rire] C'était vide là. C'était épeurant.

Cette personne apparaît donc avoir vécu de l'insécurité en raison du vide de son logement. Il s'agit d'un bon exemple de l'impact que peut avoir l'appropriation matérielle d'un espace au niveau de la sécurité ontologique

4.1.3.2 S'enraciner

Certains participants, à travers leurs propos, discutent de l'ancrage qu'offre le chez-soi. Il s'agit à la fois de repères stables et d'un attachement à un milieu. Cette dimension rejoint en quelque sorte le contrôle du territoire. Un participant mentionne :

Avoir un toit sur la tête, moi j'en avais pas avant. Moi j'étais dans la rue puis tout ça. Ça fait que c'est quelque chose de gros. C'est une des choses principales. [...] Avoir un chez-moi, ça représente tout, j'veux dire... C'est la base d'avoir un chez-moi.

Cet extrait est fort de sens. En effet, il illustre que de posséder un espace – d'avoir un toit sur la tête – représente bien plus que le strict contrôle d'un lieu qui nous appartient. Il constitue une base, une sécurité, un noyau auquel on est attaché. Ce participant explique également le rôle de la relation avec l'intervenante des *logements de transition* à cet égard :

[L'intervenante] a su me comprendre dès le début. J'y parlais de n'importe quoi pis eh... j'avais confiance en elle. Pis moi pour avoir confiance en quelqu'un là, ça fait longtemps... Pis c'est ça qui a faite que j'suis là aujourd'hui, que j'suis pas dans la rue après trainer.

Il semble que de reprendre confiance en quelqu'un lui a permis de s'enraciner quelque part, chose qu'il n'avait pas vécue depuis longtemps.

Un autre participant, lorsque questionné à propos du confort de son chez-soi, souligne l'importance d'avoir une place à lui : « Le *trip* de rentrer chez-soi le soir, t'sais de dire que oui, j'suis chez-nous pis j'suis content d'être là. [...] J'ai une place à moi. » Il s'agit par contre de quelque chose de relativement récent pour lui. En effet, il parle de l'influence de son vécu familial sur son instabilité résidentielle à l'âge adulte. Il explique :

Ben moi en tant que tel, j'ai voyagé pas mal. J'ai voyagé pas mal quand j'étais jeune. Ma mère pis mon père, on se promenait souvent. Entre mes zéro pis neuf ans, si on a pas déménagé quinze fois, c'est beau. [...] On déménageait régulièrement. J'ai fait Granby, j'ai fait Ontario, j'ai fait une partie de l'Estrie, j'ai fait... si j'me trompe pas on s'est déjà ramassé dans le coin de Montréal, j'ai fait ben des places. Granby, J'ai fait *icitte*, Sherbrooke, j'suis natif d'*icitte*, mais j'ai fait Waterloo je pense, dans ces coins-là. J'ai fait l'Ange-Gardien, l'autre bord de Granby. Le Bas-du-Fleuve, St-Pascal, St-Pacôme, Kamouraska, Rivière-Ouelle. [...] J'me suis promené beaucoup. C'est pour ça que j'ai eu autant de misère à garder mes loyers stables [rire]. [...] Tout le temps, tout le temps en train de déménager. C'est la seule affaire que j'ai connue toute ma *criss* de vie : déménager, pis déménager, pis déménager, pis déménager...

Pour plusieurs, l'idée de s'enraciner prend du temps à faire sa place. Ce qui est particulièrement frappant dans le discours de ces personnes, c'est comment, au fil du temps, l'instabilité résidentielle est devenue plus qu'un mode de vie, mais une identité dont il est difficile de se défaire. En effet, certains participants expriment clairement que la stabilité résidentielle est un processus, s'acquérant petit à petit : « J'me mets à l'idée. Faut que je fasse ma vie pis je reste chez-nous – parce que j'ai été presque une quinzaine d'années moi là dans la rue, à une place ou l'autre, jamais stable. *À bouger, c'est ça. C'est un gros changement.* Ben oui, ben oui. » Et il attribue ce changement à son expérience aux *logements de transition* : « Ben, c'est ça qui m'ont amené eux autres là : être dans la rue, transition à stable. » D'autres, malgré la stabilité en logement, se définissent toujours comme des nomades, n'ayant pas le sentiment d'être chez-eux nulle part :

Moi, j'suis un bohème. Pis après ma séparation, j'ai vécu quatre ans et demi sur la route. J'vivais dans ma tente, sur le bord d'la baie à Gaspé, dans des cabanes dans l'bois pis dans des refuges pis... [...] Mais je m'ai jamais senti chez-moi nulle part parce que j'ai toujours déménagé depuis que j'suis tout petit. Fait que j'suis un nomade.

Pour un autre participant, la stabilité est difficilement envisageable :

J'ai un âme de voyageur moi pis eh, j'ai d'la misère à concevoir de vivre dans un même endroit. [...] C'est vraiment moi ça : idéaliste, ben idéaliste. J'ai vécu dans des dizaines et des dizaines d'endroits différents dans ma vie : chambres et logements, gros, petits logements, des gros, des 4 ½, des 1 1/2 , des chambres, vivre en communauté dans des cueillettes de fruits, de pommes. J'suis *écoeuré* d'à peu près tout le monde. Cinquante-huit ans, les *niaisages* des autres un moment donné, t'en as ras-le-bol.

Une personne rencontrée explique avoir mis du temps à se sentir chez-elle et à rester stable en logement. Elle raconte :

Ça a pris des années avant que j'*peuve* me sentir vraiment comme chez-moi. Parce qu'en tant que tel, [aux *logements de transition*], la dernière année, j'me

sentais comme chez-moi quand j'ai habité là. Là, j'pouvais dire que oui, j'étais chez-moi. J'me sentais chez-moi.

Elle explique comment son attirance pour la rue a mis du temps à s'atténuer et les efforts que cela lui a demandé :

J'ai travaillé là-dessus *itou* beaucoup [...] pour habiter, pour me maintenir là, ça prit... À toutes les années – au début, à toutes les trois mois –, j'voulais *crisser* mon camp. [...] La rue m'attirait comme un aimant. J'étais attiré par la rue. Y'a des journées que je regardais dehors pis j'avais juste envie de *crisser* mon camp. J'avais juste envie de retourner dans ce monde-là, où est-ce que j'le connais comme le fond de ma poche pis où est-ce que j'suis capable de vivre. Plus confortable qu'en propre loyer. Pis mettons que ça pris un bon deux-trois ans... Ça prit du temps avant que j'puisse passer... Cette envie-là à chaque année me passe...

Il semble que la sécurité qu'apporte un monde connu et auquel on sent que l'on appartient, ici étant la vie de la rue, met un certain temps à se transformer pour permettre l'enracinement. Il n'est pas le seul à vivre cette relation ambivalente avec la stabilité résidentielle. D'autres ont des propos semblables, disant avoir parfois des envies de prendre leur sac et de partir « faire la vie d'avant ».

4.1.3.3 Se reconstruire

Ce thème inclut ce qui se rapporte aux changements identitaires pouvant jouer un rôle dans l'expérience d'habitation. Pour certains, il s'agit de s'adapter à un nouveau contexte de vie et à se défaire d'une identité passée. Pour d'autres, il s'agit au contraire de renouer avec des identités de sa vie passée. Cette personne, qui a grandi dans la criminalité et qui a un long passé en milieu carcéral, raconte comment cela a marqué son identité.

Participant : J'pourrais vous expliquer, pour bien comprendre ça. OK, j'ai été institutionnalisé dans des pénitenciers fédéraux au Canada pendant plusieurs années, donc ç'a été très, très longtemps que je vivais encore en prison. Le bruit des portes pis eh... Où qui avait un respect quand même là, presque total. Lire le journal, tu pouvais pas faire de bruit... Quand on était embarré dans nos cellules, t'sais, tout ça. Donc quand je sors dehors pis j'ai pas ça... « Ah, tu

veux en faire d'la marde ou du bruit, ben j'vas en faire aussi ! » Qui est très négatif, c'est pas une bonne réaction de ma part. Par contre, c'était ancré en moi. Que ce soit négatif ou positif, moi j'étais innocent de comment vivre à l'extérieur. [...] Pis j'ai traîné ça pendant plusieurs années. Mon identité, j'le savais pas, mais c'était moi [mon nom], [matricule], « mangez d'la *marde* » pis eh...

Intervieweur : Vous étiez encore détenu là, pour vous là, vous aviez encore votre identité, si je pourrais dire, de...

Participant : Oui, oui. C'était mon identité. Puis le monde me devait tout. Donc eh...

Intervieweur : Ça vous a pris un peu de temps à vous adapter.

Participant : Des années, des années.

Cet extrait démontre que l'identité de détenu et l'expérience de judiciarisation ont influencé sa manière de vivre à l'extérieur des murs, en particulier lorsqu'il est question du contrôle de ses réactions en cas de menaces à l'intimité. Il souligne également l'impact de son passage aux *logements de transition* sur ce changement identitaire. En revenant sur sa proximité avec le milieu de la criminalité, il raconte :

Vous pouvez me mettre n'importe où sur la planète, puis en quelques minutes – ou peut-être dans certains pays ça serait une couple d'heures là –, j'vas trouver où c'est qui est le gars ou la femme ou le milieu où c'est négatif. Où je peux trouver la drogue, où ce qui est la prostitution, où ce qui a tout ce qui est illégal, m'a le trouver. Polarisé à ça. [...] Donc quand j'suis arrivé ici, j'ai vu une lumière. « Wow ! J'peux sortir de là. » C'est pour ça que j'vas plus au centre-ville, j'ai plus d'attachement. Ça a commencé [aux *logements de transition*]. Donc ça a été très positif dans l'ensemble. C'est moi qui avais un problème.

Ces extraits mettent donc en perspective que le milieu de vie peut influencer non seulement le comportement d'une personne, mais également la perception qu'elle se fait d'elle-même et ses choix subséquents. De plus, il semble que l'expérience aux *logements de transition*, bien que n'ayant pas permis l'entière transformation identitaire de cet homme, aurait, selon lui, permis d'amorcer le processus, principalement grâce à la relation de confiance qu'il avait avec l'intervenante du CSSS. Certaines prises de conscience pendant cette période lui ont permis

d'évoluer vers des changements importants dans sa vie personnelle, particulièrement en ce qui a trait à ses relations :

Ça a commencé ici le changement vraiment. Ouin. Quand j'ai rencontré [l'intervenante du CSSS]. Ça a commencé avec [l'intervenant du CSSS], mais c'est avec [l'intervenante du CSSS] que le contact humain pis la confiance. Même si j'y mentais pis j'y contais des pipes on peut dire là. C'était peut-être un test que j'faisais avec elle, mais... [...] Ça, c'est elle qui a planté la graine. Pas sur le côté spirituel, mais sur le côté changement humain, on peut dire. Tout ça. J'me suis jamais senti jugé par elle pis je voyais... Je doutais de tout le monde pis j'me faisais des scénarios, mais j'ai jamais entendu elle. Pis des fois j'essayais qu'elle me dise : « Ah oui, c'est vrai, c'est un pas bon lui. », qu'elle doit être d'accord avec moi, mais jamais qu'elle a tombé là-dedans. Puis, elle était ferme en disant : « Ah, ça, c'est pas important. C'est son problème. » ou « j'le connais pas. » ou « c'est pas à moi de parler de ça. » Elle a toujours été très professionnelle.

La constance de l'autre dans cette relation semble avoir permis à cet homme de reprendre confiance en l'être humain.

Il importe aussi d'inclure la dimension de la reconstruction identitaire en rapport avec la reprise de rôles sociaux abandonnés en période d'itinérance, élément aussi présent chez Padgett (2007).

Un participant a été particulièrement touché par cet aspect. Il raconte comment le fait d'avoir un chez-soi lui a permis de reconnecter avec certains membres de sa famille.

Mes frères m'appellent depuis, depuis que j'ai un chez-nous, toutes mes frères m'appellent. Là, y veulent que je leur rende visite ou eux autres vont venir. Y savent que j'suis pu dans la rue. [...] Sans ça, avant ça, y me parlaient pas. Y voulaient pas rien savoir pis tout ça... Parce qu'y savaient que je m'avais pas pris en main. [...] Hum... Mais y savaient que j'étais malade aussi. Y voulaient pas. Mais *asteure*, y voient que j'ai un chez-nous, toute ça, pis je m'arrange, je m'arrange bien...

Sans la stabilité, sans le chez-soi, les membres de sa famille le laissaient de côté, n'étant pas intéressés à entretenir des liens avec lui dans ces conditions. Ainsi, le chez-soi a été pour lui la base de la reprise de son rôle de frère. Il considère d'ailleurs la visite d'un de ses frères comme l'un des plus beaux moments vécus dans son logement actuel : « Quand ce que mon frère est

venu me visiter. Lui, c'est la première fois qui voyait que j'avais un chez-nous. [...] Ça fait que tu peux inviter quelqu'un pour venir chez-nous. Ça, c'est un beau moment là. »

Par contre, ces changements identitaires ne sont pas vécus par tous. Un participant se rapporte à des éléments sociaux pouvant entraver le processus de reconstruction d'une personne. Ses propos laissent d'ailleurs transparaître un sentiment d'injustice liée à l'exclusion et la marginalisation sociale.

Mais c'est ça, moi j'trouve qu'on devrait en avoir autant que les personnes âgées là. On est des humains là, t'sais. Pis j'trouve que les cégépiens, y'ont plus de beaux logements aussi. Si t'es au Cégep, t'as un *estie* de beau loyer sur la Wellington, à côté de l'Armée du Salut. C'est toutes des cinq étoiles là, t'sais. Nous autres, on a rien. C'est dur se faire une place dans la société.

Par ailleurs, il parle principalement de l'accès au logement : « Pis là, y construisent juste des affaires de Résidences Soleil. T'sais, j'capote ! T'sais, c'est rien que les personnes âgées qui ont toutes les beaux loyers flambant neufs, pis nous autres, on a la *marde* de Sherbrooke. » Il ajoute cependant les restrictions d'accès à l'aide alimentaire.

Pis j'trouve qui donne tous les logements juste aux immigrants. Pis nous autres, on a rien. J'trouve qu'on passe en dernier. Moi j'suis passé sur le coin de ma rue, y'en a un HLM pis y'est vide. Pis y'a plein de monde qui court après ça, t'sais. Pis j'trouve qu'on est mis en dernier recours. Ça, c'est comme pour les organismes alimentaires, t'sais. Tu vas chercher d'la bouffe, il te refuse parce que t'as le gros chèque, mettons. Ben, c'est ça. J'en parlerai pas trop parce que ça me met en colère [rire]. [...] C'est choquant pareil. C'est choquant parce que... On est pas tous nés sur un plateau d'argent là, t'sais. [...] J'veux dire, t'sais, au Québec, j'sais pas combien qu'on est de millions : comment qui en a qui sont sur l'aide sociale ou peu importe dans quelles conditions. Ben, les listes d'attente, c'est impensable : un an, deux ans, trois ans.

Ces propos soulèvent la question de la confiance en la société et de la difficulté de développer un sentiment de sécurité ontologique, alors que l'on perçoit constamment de l'adversité et de l'injustice. Il s'agit, en quelque sorte, de conditions qui maintiennent l'identité de marginal, selon les propos de ce participant.

4.1.3.4 Conclusion

Le chez-soi comprend une dimension identitaire. S'approprier l'espace où l'on vit se rattache à avoir du contrôle sur son environnement, mais il s'agit aussi d'une voie d'expression de soi, de son identité. (Després, 1991) Les propos des personnes rencontrées soulèvent également l'aspect d'enracinement que permet le chez-soi. Il s'agit pour eux d'avoir un lieu de référence, un point de repère significatif. (Somerville, 1992) Par contre, on s'aperçoit que l'enracinement met un temps à se mettre en œuvre, principalement en raison de l'identité de nomade acquise au fil des années en situation d'itinérance. Finalement, le chez-soi apparaît comme un lieu où il est possible de se reconstruire comme personne. Cela se rapproche grandement de la dimension de la construction identitaire (ou réparation d'identités brisées) de Padgett (2007), particulièrement par rapport à la reprise de rôles sociaux abandonnés pendant la période d'instabilité résidentielle.

4.1.4. *Routine*

Lorsque nous avons questionné les participants sur leur routine quotidienne, les réponses ont grandement varié. La majorité des participants ont un petit nombre d'habitudes bien ancrées sur une base quotidienne. Par contre, le rôle du chez-soi n'est pas clairement défini au sein de ces routines. En effet, certains ont des habitudes et les appliquent de manière assez stricte, bien qu'ils soient en situation instable au niveau résidentiel. D'autres semblent vivre de manière beaucoup moins organisée, en dépit du fait qu'ils possèdent un lieu de résidence qui leur est propre. Par ailleurs, le fait d'évoluer quotidiennement dans une routine de vie saine peut engendrer chez certaines personnes un sentiment de gratitude. La prévisibilité est également un aspect soulevé dans le discours des participants et qui s'inscrit vraiment au sein du chez-soi. Les habitudes qui

constituent la routine quotidienne des personnes rencontrées et leurs liens avec le chez-soi seront les premiers aspects explorés.

4.1.4.1 Habitudes

Plusieurs participants entretiennent des habitudes rattachées à l'itinérance, bien que la majorité vive actuellement en logement depuis plus ou moins longtemps. Principalement, il s'agit de la marche et du besoin d'être à l'extérieur. Un participant dit clairement : « J'suis plus un gars de dehors qu'en-dedans. J'suis un ancien itinérant. J'faisais du *squeegee* à Montréal. J'étais plus... j'ai tout le temps été habitué à être dehors. » D'ailleurs, le lieu où il dit se sentir le plus confortable, c'est sur sa galerie. Pour d'autres, aller marcher fait partie intégrante de leur routine. « Pis là après ça, dans l'après-midi je m'en vais prendre une marche au centre-ville. Je reviens. Pis de 3h00 à 7h00 ben là, je m'assis dehors, quand c'est l'été. » Pour un participant, marcher lui permet de se calmer : « J'vais prendre mes marches à tous les jours. J'me déplace à toutes les jours. Le matin, je pars – à cause que j'suis un gros “paquet de nerfs”, y faut que je dépense de l'énergie à toutes les jours. J'ai pas le choix, sinon je dors pas. » Ce besoin d'être à l'extérieur et de marcher semble plutôt stable dans le temps, quoiqu'ayant tendance à prendre moins de place auprès des participants stables en logement depuis une plus longue période. Alors qu'on la questionne sur la différence entre sa routine actuelle et celle aux *logements de transition*, une personne rencontrée mentionne : « C'était pas mal la même chose sauf que je marchais plus. Là, je marche moins, je marche rien qu'une fois par jour. Avant, j'étais tout le temps au centre-ville, je bougeais plus. Là, je bouge moins un peu. Peut-être... Je sais pas... Je m'ai tanné aussi. » Une autre personne est également moins active qu'aux *logements de transition* :

Pis je sortais beaucoup dehors parce que j'ai fait de l'horticulture moi, pis je m'occupais du terrain pour m'occuper. J'étais plus en forme qu'aujourd'hui.

[...] Fait que j'suis pas très actif. J'vas prendre une marche temps en temps au village pis...

L'état de santé diminué de ce participant constitue cependant un frein important à ses déplacements.

Quelques participants parlent des habitudes que leur permet leur chez-soi. Ce qui ressort du discours de certains participants, outre les éléments liés aux besoins de base (heures de lever et coucher, préparation des repas, etc.), c'est la dimension de la technologie et de sa fonction de connexion au monde. Un premier mentionne : « Après ça, j'embarque sur internet. Je joue à deux-trois jeux, tout ça, pis je regarde si j'ai des messages. » Dans le même sens, un autre explique :

J'suis ici, assis où ce que j'suis là pis eh... Je *taponne* sur l'ordinateur, j'vas voir mes *e-mail*, j'vas faire un tour sur *YouTube*, écouter des spectacles, des films, j'écoute la télé un peu. Ça dépend parce que la télé, ça m'énervé à cause des annonces. Pis j'trouve que c'est pas riche la télé là. En tout cas, ça fait une présence, c'est surtout pour ça. Pis me tenir au courant un peu de qu'est-ce qui se passe parce que j'ai pas eu de T.V. pendant huit ans, fait que...

Ainsi, dans ce cas, les médias apparaissent en quelque sorte comme une source de réconfort et d'être lié au monde. Mais rien ne lie au monde plus que de socialiser directement avec des gens qui nous entourent. Plusieurs participants ont d'ailleurs l'habitude de rendre visite à des gens. Pour certains, il s'agit de voisins; pour d'autres, il s'agit d'amis. Un participant mentionne que c'est pour lui une routine quotidienne : « Après ça, je vais prendre un café chez [mon voisin]. [...] C'est une routine. À tous les jours. » Pour d'autres, la fréquence est moins régulière : « [Mes anciens voisins], [un ancien voisin], j'vas le voir souvent ». Une personne rencontrée justifie la fréquence de ses visites : « Ces temps-ci, j'ai un couple d'amis qui habitent là, là. Je passe pas à toutes les jours parce sinon, ça vient fatigant un moment donné quand quelqu'un passe à tous les jours. [...] J'essaie de passer aux deux-trois jours. »

Un participant mentionne avoir eu des liens avec ses voisins dans tous les lieux où il a demeuré. Par contre, c'est aux *logements de transition* et dans son ancien logement privé que la socialisation était le plus ancrée dans son quotidien. Pour ce qui est des *logements de transition*, il raconte : « J'avais des amis que j'allais voir aussi : [mon ami] pis eh [mon voisin] pis tout ça. Fait que j'avais une vie sociale plus active. T'sais, tout le monde me connaissait parce qu'ils me voyaient travailler sur le terrain. » Il considère même que ce qu'il aimait le plus aux *logements de transition*, c'était « aller dehors pis m'occuper du terrain. Jaser avec le monde. C'est ça que j'aimais le plus. » En effet, l'espace extérieur ainsi que le local communautaire favorise la socialisation et cette habitude de se rendre en ces endroits pour échanger est commune pour plusieurs locataires de ce milieu. Un autre participant mentionne d'ailleurs la socialisation comme un élément qui s'est amélioré lors de son passage aux *logements de transition*. À un autre moment, il exprime qu'il apprécie beaucoup la cour et le local communautaire. Il affirme même revenir de temps à autre, bien qu'il n'y demeure plus depuis plusieurs mois :

Ici, j'suis venu jaser souvent, même si j'étais plus ici. J'venais voir [l'intervenante du CSSS] à l'occasion. Les premiers temps que j'suis parti, j'venais même voir [l'intervenante de l'OMH] à l'occasion ou la gang. Ils m'agacent toutes là, ils m'appellent monsieur [arrondissement X].

Pour cet homme, la possibilité de venir socialiser est également ce qui a été le plus apprécié du séjour en transition : « *Quand t'étais ici, dans les logements de transition, qu'est-ce que t'aimais le plus ?* Ah c'était le petit côté d'avoir la chance de venir jaser avec quelques personnes sur le terrain, pis le local. » Il s'agit ainsi d'une habitude bien ancrée, qui illustre même un sentiment d'appartenance pour l'endroit, les locataires et les intervenants qui y travaillent.

La routine, dans le chez-soi, comprend aussi pour plusieurs des habitudes d'entretien ménager. Alors qu'on lui demande ce qui lui apporte du confort dans un logement, un participant mentionne l'aspect de la propreté : « *Qu'est-ce qui apporte ce confort-là ?* C'est la température que tu peux contrôler. L'état des lieux, la propreté. L'hygiène, la propreté... » Il mentionne même avoir une référence de l'OMHS pour avoir bien entretenu son dernier logement et avoir laissé à son départ des produits d'entretien ménager au futur locataire. Dans le même sens, un participant considère l'entretien ménager comme étant :

Très, très important. Des fois, j'me laissais aller quand je consommais pis tout ça. Mais là, j'donnais un gros coup. Comme lorsque j'suis parti [des *logements de transition*] là, y'a pas eu de réparations à faire, si j'me souviens.

Cet extrait souligne également que la consommation peut faire dériver certaines habitudes.

Pour certains, les habitudes tournent d'ailleurs principalement autour de la consommation.

Lorsqu'on lui demande de décrire ses journées, un participant raconte :

Ben moi, j'me lève à... t'sais, des fois j'me lève à trois-quatre heures du matin. Pis là, j'sors ma *flash-light*, pis je m'en vas faire toutes les poubelles du quartier. J'fais les cannettes. J'essaie que le monde me voie le moins possible. Pis j'rentre dans une bulle là... Pis là, j'arrive chez-nous le matin pis j'ai mon dix *piastres* pis j'attends que le dépanneur ouvre pour m'acheter une grosse bière.

Il mentionne d'ailleurs que cette routine affecte sa perception de lui-même, son sentiment de fierté.

T'sais, quand t'as marché pendant quatre heures pour te ramasser dix *piastres*, mettons là, cinq-dix *piastres*, pis t'en vas t'acheter d'la bière, tu fais comme : « J'viens de dépenser quatre heures de sueur pour dix *piastres* pis je m'en vas m'acheter deux bières qui vont durer même pas une heure. » J'capote, t'sais ! Fait que... c'est là que j'vois que mes priorités sont limitées.

Alors qu'il vivait aux *logements de transition*, ses habitudes différaient. Toutefois, elles avaient pour même fonction de se procurer de l'argent pour consommer. Et ses habitudes de

consommation étaient davantage néfastes à cette époque, ce qui affectait son sentiment de sécurité ontologique :

J'faisais des psychoses là-dedans. Je m'injectais d'la cocaïne pis c'était la grosse paranoïa justement parce que tout le monde te voit, genre. Tout le monde est proche, fait que tu sors de chez-vous là t'sais, ça se voit dans ta face que t'es gelé là. Fait que là tu sors, *eille* j'paranoïais ! J'paranoïais parce que c'était trop... La tranquillité, ça me dérangeait. Ça m'apportait la méfiance, t'sais... C'était fatigant.

Cet extrait souligne également que l'impression d'un manque d'intimité en état de consommation le troublait particulièrement.

Plus loin, il aborde également le fait qu'il n'a pas une routine saine actuellement concernant les besoins de base. Il mentionne :

J'essaie de manger un peu, mais... j'ai pas d'appétit. [...] J'dors mal. J'ai beau vouloir dormir... J'vas dormir, mais on dirait que dès que l'alcool est dissipé, j'vais me réveiller tout de suite. Après ça, j'peux plus dormir. C'est là, qui a un petit problème technique.

À noter que ce participant habitait en logement privé depuis quelques mois lors de l'entrevue, bien que plutôt instable au niveau résidentiel au cours des dernières années. Il est cependant surprenant de comparer ses propos avec ceux d'un autre participant qui a également des habitudes de consommation très ancrées, mais qui était en instabilité résidentielle au moment de l'entrevue. Ce participant voit sa consommation comme une routine, sans qu'il s'agisse de quelque chose de particulièrement dérangeant : « J'suis un buveur, mais qui est capable d'être léger – à quatre bières par jour – dépendamment de ma situation, de mon état situationnel résidentiel. [...] Mais j'ai un très bon contrôle là-dessus. Quoi que je bois tous les jours. » On voit également un lien ici avec la dimension de se contrôler soi-même. Lorsqu'on demande à ce participant si sa routine diffère selon qu'il a un logement ou non, il explique :

Elle est un peu différente, mais pas beaucoup parce que j'aime pas demeurer trop dans un logement. Je trouve qui a d'autres choses à faire que ça. Surtout si c'est pas une maison, t'sais. Eh, je m'en sers surtout pour le côté utilité. Donc le matin, je me cherche des commissions comme on dit. Je prends un café, je flâne un petit peu. J'aime pas regarder la T.V. le matin. Je sors. Je peux sortir deux pis trois fois le matin pour aller chercher les choses que j'ai de besoin. L'après-midi, je dîne et je suis parti pour l'après-midi. Je ne veux rien savoir de rester là parce que sinon, je trouve ma soirée trop longue. Fait que c'est partout, que ça soit tranquille ou pas, je m'en vais. Je quitte jusqu'à 4h00-5h00. Ensuite, c'est ma routine de consommation de bière et d'écoute de musique radio. Pas malade pour acheter des iPod. J'écoute la musique qu'on m'offre. Je sélectionne les postes. Et puis, je me prépare... toujours un très grand plaisir à me préparer un repas que j'aime. Ou souvent, ça va être un repas rapide et léger parce que je mange tard vu que j'attends toujours d'avoir fini de boire avant de manger. Parce que j'aime pas mélanger...

Bien qu'il affirme ici que sa routine soit stable en dépit du lieu où il demeure, il souligne préférer avoir un espace qui lui est propre, particulièrement pour la consommation. Il dit :

J'ai des périodes où ce que j'aime beaucoup avoir mon espace. Principalement de 4h00 à 7h00 l'après-midi. [...] Je le passais chez-moi à écouter la radio et à prendre une bière, légèrement, tranquillement. Ça me manque ça. Là, j'la prends dehors.

Avoir un chez-soi semble donc être un élément d'ancrage de sa routine quotidienne significatif.

D'ailleurs, ce participant confie que, malgré qu'elle ait un excellent contrôle sur ces habitudes de consommation, il lui arrive de déroger de ses règles établies. Il raconte :

C'est très contrôlé mon affaire, mais c'est bizarre, le mois d'août pis le mois de septembre cette année, j'ai manqué légèrement de contrôle. Surtout au mois d'août. Au mois de septembre, ç'a été moins pire. [...] Mais, au mois d'août, ç'a été les machines. Je pense que j'ai mis 400\$ dedans. J'étais nerveux au bout, au bout, au bout. J'étais nerveux, j'ai sorti de l'hébergement, j'avais mon argent pis... J'ai commencé tranquillement. D'habitude, j'le fais pas. Mais essaye là, pis essaye là. T'sais, quand tu prends de la boisson, ça t'enlève tes inhibitions. J'étais déçu de moi un peu. Parce que d'habitude, j'le fais pas.

Cet extrait illustre clairement le rôle de la stabilité résidentielle dans le maintien des habitudes pour cette personne. L'insécurité liée au fait de se retrouver à la rue l'a déstabilisé au point de lui faire perdre le contrôle, habituellement très rigoureux, voire rigide, de sa routine de consommation et d'évitement du jeu.

Par ailleurs, en parlant de son passé en situation d'itinérance, un participant met en relief la transformation de ses habitudes. Malgré qu'il était très instable au niveau résidentiel, il raconte qu'il avait pour habitude de toujours trouver de l'emploi.

Moi avant, quand j'travaillais pis tout ça, je me mettais des gros objectifs, pis *tatati*, pis *tatata*. [...] Mais toute qu'est-ce que je faisais, j'le buvais pis j'me droguais pis j'restais dans la rue pis... [...] J'en ai fait des places, des provinces, pis des... Mais j'arrêtais jamais de travailler.

Le travail semble occuper une place importante pour lui. Alors qu'il est aujourd'hui inapte au travail, mais stable en logement, il mentionne : « J'ai une vie normale... Ben pas normale comme n'importe qui là, parce que je travaille pas... » Bien qu'il affirme préférer sa vie actuelle, son discours suggère que l'absence de travail laisse un vide au quotidien.

4.1.4.2 Gratification

La dimension occupationnelle, souvent liée au fait d'avoir un chez-soi, est une grande source de valorisation personnelle. Pour certains, le passage aux *logements de transition* a été perçu positivement à cet égard. Lorsqu'on lui demande de décrire de quelle manière elle occupait ses journées à cette époque, une personne rencontrée raconte :

Ben, j'allais souvent sur le terrain m'occuper des végétaux. [...] Y'avait des arbres à couper, des branches à couper. Moi j'aimais ça. Je nettoyait le terrain parce que l'OMH faisait rien pour le terrain. Fait que j'ai défaite une vieille balançoire, je l'ai mis... J'ai demandé la permission là. Ils me fournissaient les outils pis je travaillais sur le terrain. Ça m'occupait beaucoup. [...] T'sais, tout le monde me connaissait parce qui me voyaient travailler sur le terrain. T'sais, y'avait un déficient léger qui *tripait* sur moi. Je rigolais avec eux autres là. J'veux dire, ouin, c'est ça. Non, j'étais ben apprécié là-bas. Y'a une femme qui m'a dit que j'étais comme un rayon de soleil [dans le milieu des *logements de transition*] parce que je parlais à tout le monde pis j'étais toujours de bonne humeur pis...

Un autre participant a eu l'occasion d'avoir un emploi à temps partiel lors de son passage aux *logements de transition*. Lorsqu'on le questionne sur les plus beaux moments vécus pendant cette période de sa vie, il répond :

Quand j'ai commencé à travailler sur les foins. J'allais faire les foins pis *Récupex*. Ça, c'était *cool*. J'aimais cette petite routine-là. J'avais une petite *paye* à toutes les semaines. J'étais content d'avoir travaillé, t'sais. Là *asteure*, j'ai pas l'impression de mériter grand-chose. J'me donne pas le droit au bonheur que je voudrais avoir.

Ce qui est particulièrement dommage des deux extraits précédents, c'est que les participants n'ont pas été en mesure de poursuivre dans cette voie après leur départ des *logements de transition*, entre autres pour des raisons de santé physique (cancer), de santé mentale et de dépendance (hospitalisations et séjours en thérapie).

La réalisation de tâches entourant la vie en logement est également une grande source de gratification pour plusieurs des personnes rencontrées, tel que démontré par Padgett (2007). Un participant exprime : « Moi quand j'ai payé mes factures, moi j'suis content, oui. Là, t'es bon pour un autre mois. C'est valorisant moi j'trouve, oui, toute payer mes choses. » Pour un autre, malgré que certains aspects d'un logement laissent à désirer, il considère que : « Au moins, je l'ai payé le loyer. Pis ça, ben c'est ma petite fierté, t'sais. » Lorsqu'elle est questionnée sur l'importance de l'autonomie, cette personne répond :

C'est vraiment important pour moi, pour mon estime personnelle. D'avoir d'la bouffe dans le frigidaire, d'avoir payé le loyer, d'avoir de l'argent dans mes poches, d'avoir faite le ménage chez-nous. De prendre du temps pour moi dans l'fond...

La gratification retirée de ces réalisations est interreliée avec l'autonomie et le sentiment d'être en contrôle au quotidien. Certains comparent deux temps de leur vie et se réjouissent de l'autonomie acquise au fil du temps. Un premier affirme : « T'sais, c'est une fierté pour moi

asteure. J'peux dire qu'aujourd'hui, j'suis quasiment autonome, quasiment autonome à 100%. À 90% à peu près. » Un autre parle de fierté, mais aussi de l'humilité dont il fait maintenant preuve lorsqu'il lui arrive de s'égarer de ses responsabilités et engagements. Il explique :

Participant : J'ai une meilleure estime de soi depuis pis j'me sens marcher la tête haute, à la place de regarder à terre tout le temps, tout le temps.

Intervieweur : Fait que de la fierté.

Participant : Oui pis c'est de la bonne fierté maintenant. C'est pas de l'arrogance comme auparavant. Ouin, c'est pas une fausse fierté, non, non, d'accomplir ça parce que je respecte plus maintenant. Pis j'me tape pas sur la tête, j'pars pas sur une dérape quand j'ignore un peu le respect, quand tout ça. Non, non. Mais je suis conscient immédiatement de cela. C'est correct, c'est correct. Porte plus attention, pis continue.

4.1.4.3 Prévisibilité

Pour quelques participants, le chez-soi est une source de sécurité par rapport à l'aspect prévisible du quotidien. Un participant, ayant un long passé en itinérance, explique :

Ça m'apporte, j'ai un lieu où est-ce que je sais au moins qu'à chaque jour, j'vas pouvoir aller dormir là, t'sais. J'aurais pas d'affaire à me casser la tête le matin en me levant : « Bon, faut que j'essaye de me trouver une place pour dormir à soir. » J'ai pu besoin de me casser la tête avec ça. Moins stressant, un stress de moins.

Un autre participant fait également référence à cet aspect de prévisibilité : « C'est la base d'avoir un chez-moi. [...] Tu te lèves le matin, pis t'es chez-vous. » Ce participant souligne d'ailleurs l'importance qu'il accorde à sa routine. Tous les jours, il répète très rigoureusement les mêmes comportements, tant au niveau du moment de la journée où se déroulent ses activités, qu'au niveau de la nature de ses comportements. « Ah ben moi je me lève à 9h00 le matin. Je prends mes deux cafés, mes quatre cigarettes. Après ça, j'embarque sur internet. » Il poursuit en décrivant le reste de sa journée typique et termine en disant : « Ben, j'suis habitué pas mal à ma routine, je brise pas ma routine. »

4.1.4.4 Conclusion

Le chez-soi est le lieu où s'installe la routine du quotidien. Il s'agit donc du centre des activités, tel Després (1991) l'a décrit par Després. Ainsi, différentes habitudes se mettent en place ou sont facilitées grâce au chez-soi. C'est entre autres le cas des activités pour subvenir à ses besoins, mais aussi du divertissement et des habitudes liées à la consommation. Il s'agit donc d'un endroit engendrant la familiarité et la prévisibilité au quotidien. (Dupuis et Thorns, 1998) Cette routine est d'ailleurs empreinte d'un sentiment d'autonomie, source de fierté pour les personnes qui arrivent à s'organiser et s'entretenir au quotidien (Padgett, 2007). La gratification retirée d'une capacité de constance au jour le jour est présente pour plusieurs.

4.1.5. *Position face à l'avenir*

Tel qu'explicité précédemment, la sécurité ontologique comporte également une dimension liée à la considération du futur. Pour les personnes ayant vécu en situation d'itinérance, le chez-soi peut leur offrir un temps et un espace, physiques et psychiques, pour se positionner face à leur avenir. Selon les témoignages obtenus, il semble que cette dimension soit tout aussi complexe que les précédentes, nuancée par un vécu très singulier. Lorsque cette question fut abordée en entrevue, un tiraillement était palpable entre une habitude profondément ancrée de vivre au jour le jour, une conscience de l'adversité rencontrée au fil du temps menant à la désillusion et au découragement, de même que l'espoir que la vie puisse être tout autrement. Bien que le discours de certaines personnes soit plus campé dans l'un ou l'autre de ces pôles, la majorité des participants se trouvent en quelque sorte coincés entre ces différentes positions, au carrefour entre continuer dans ce qui est connu ou oser changer de direction. Un participant ressortait toutefois du lot quant à son désir se maintenir dans la stabilité qu'il a réussi à mettre en place au cours des dernières

années, selon lui grâce à son passage aux *logements de transition*. Voyons donc plus en détail ces thèmes soulevés lors des entrevues réalisées.

4.1.5.1 Vivre le moment présent

Lorsqu'on leur demande ce qui leur vient spontanément quand ils pensent à l'avenir, la majorité des participants affirme vivre dans le moment présent. Différentes raisons semblent toutefois motiver le maintien de cette perspective. Un premier en parle ainsi :

J'aime autant pas trop y penser. J'y pense pas à l'avenir parce que j'le sais pas de quoi ça va être faite. Moi je vis le moment présent. Le passé, j'peux rien faire pis l'futur, je le connais pas, fait que je vis le moment présent.

Une autre personne rencontrée s'exprime presque dans des termes identiques : « J'essaye de pas y penser à l'avenir. J'vis au jour le jour, t'sais. » Lorsqu'on lui demande à quand remonte cette perspective centrée sur le moment présent, sans projet d'avenir, elle répond :

C'est depuis ma séparation. Depuis que j'suis parti pour aller en Gaspésie. J'ai plaidé coupable à des fausses accusations pour arrêter d'être harcelé par la police pis les services sociaux. Pis parce que j'avais juste des idées de suicide pis de meurtre dans tête. Eh... mon médecin m'a recommandé de fuir loin de mon ex. Puis c'est ce que j'ai faite parce qu'elle m'empêchait de voir ma fille pis moi, ça m'tuait. J'voulais mourir. Pis eh... C'est c'que j'ai faite. Pis à partir de là, j'ai vraiment vécu une journée à la fois, au jour le jour. Ça fait depuis ce temps-là qu'ça dure de même, j'ai pas de projet là...

Cette expérience négative a donc entravé sa capacité à se projeter dans le futur, modifiant de manière drastique et possiblement définitive cet aspect de la sécurité ontologique. En effet, cette expérience malheureuse l'affecte toujours, bien qu'il se dise confortable et à l'aise chez-lui :

J'suis ben ici, j'ai pas à me plaindre *pantoute*. Le seul problème, c'est mes réminiscences du passé, c'est le... Comme ma fille que j'ai pas vue depuis qu'est au monde. Pis ces affaires-là, là. Pis la trahison de ma femme pis toute ça. Ça, ça me revient de temps en temps, mais ça, ç'a rien à voir avec le logement là. [...] C'est ça, c'est moi, c'est mes *bebittes* là.

Pour un participant, vivre dans le moment présent peut être à la fois positif et négatif. Il dit : « J'me suis tout le temps consacré dans le présent. T'sais, j'essaie de lâcher le passé pis... C'est pour ça que je stagne sur place parce que j'suis axé sur mon présent, t'sais, dans ma bulle. C'est bon pis c'est pas bon. » Une autre personne rencontrée dit avoir appris avec le temps à vivre dans le moment présent, considérant qu'il est difficile de prévoir. Il s'explique à l'aide d'un exemple :

Ça doit faire à peu près cinq ans que j'vis de même, une journée à la fois. J'ai vécu longtemps à tout le temps essayer de prévoir les choses en avance, tout le temps prévoir, tout le temps prévoir, pis un moment donné, j'me suis aperçu que ça servait à rien... [...] T'sais, ben beau de prendre des décisions en avance, mais choisir... Comme en fin de semaine, j'serais supposé de travailler avec un de mes *chums* de gars pour aller ramasser des feuilles. Mais encore là, en fin de semaine, c'est loin là. C'est samedi là, c'est encore loin. Moi j'le sais pas là, t'sais. J'aime pas prévoir les choses en avance. J'aime pas ça. J'vis jour après jour pis j'aime mieux jour après jour. C'est mieux de même.

Mais comme mentionné précédemment, un mode de vie axé sur le moment présent peut reposer sur la peur d'être déçu et le découragement face à un avenir qui ne semble pouvoir être meilleur que leur passé.

4.1.5.2 Découragement et peur de la déception (adversité)

Au cours des entrevues, plusieurs participants font part de l'adversité rencontrée au cours de leur vie. Et lorsqu'on les questionne sur l'avenir, il semble que leur vision soit plutôt terne et désillusionnée. Un participant explique ce qui l'a amené à vivre dans le moment présent :

Participant : Depuis que j'travaille pu pis tout ça, j'ai arrêté de penser à l'avenir eh... me faire des projets, pis *tatati*... Ben, à part de ça, comme un chez-nous, je pensais jamais d'avoir ça moi là, là. J'me foutais. Mais depuis que j'travaille pu pis tout ça, j'me fais pu de projet d'avenir...

Intervieweur : ... à long terme là...

Participant : À long terme... Parce que j'vas être découragé.

Intervieweur : OK... c'est décourageant...

Participant : Être déçu, ouin...

Intervieweur : Ah, OK. La peur d'être déçu...

Participant : Ouin, c'est ça. Ça fait que j'vis le moment présent ça fait un bon bout de temps.

À plusieurs reprises au cours de l'entrevue, il mentionne le travail comme une source de motivation lui permettant de se projeter dans l'avenir. Le fait de cesser de travailler l'a marqué de manière significative à ce niveau. Un participant, bien qu'il fasse une place au futur, demeure prudent et lucide.

C'est important de regarder en avant là. Oui. T'sais juste aujourd'hui, dans un monde que moi et [mon épouse] vivons, ça serait pas pratique de pas penser un petit peu au futur. Mais pour nous, pas trop non plus. Pas trop, t'sais, pour pas avoir de déception. Pis on a pas d'attente, beaucoup moins. On a des attentes, mais personnellement, pour moi, j'ai vécu dans l'attente, donc j'ai été déçu toute ma vie.

Une autre personne rencontrée parle plus tristement de l'avenir.

C'est sur que j'aimerais ça rencontrer quelqu'un pis refaire ma vie pis eh... *Patati, patata*. J'rêve plus trop en couleur là, t'sais, j'veux dire. Moi j'ambitionne plus non plus, t'sais. J'suis plus comme avant. J'ai plus de *goal*. [...] J'ai pas de motivation pour l'avenir. C'est de vivre au jour le jour pis prendre ça comme ça vient pis eh... C'est sur que j'aimerais ça être capable de me trouver un *side-line*, faire de l'argent pis voyager, pis eh... Tout ce que j'ai pas pu faire avant, tout ce que j'ai pas su faire pendant que... avant. Mais bon, j'rêve pas en couleur là t'sais, j'suis pris *icitte*.

Sa situation de santé affecte également sa perspective face à l'avenir, ne pouvant plus s'adonner à certaines activités qu'il faisait avant sa maladie :

La motivation est plus là. J'ai perdu ma voix à cause de la radiothérapie. Avant, j'étais chanteur pis j'ai perdu ma voix, fait que. Y'a plein de choses qui ont changé dans ma vie, qui font que j'ai plus beaucoup de... J'ai pas de motivation pour l'avenir.

Sa situation socioéconomique entrave également l'éventualité de développer de nouvelles relations amoureuses : « Pis j'ai pu 20 ans là, t'sais. Fait que, on plaît moins. Pis c'est pas intéressant t'sais d'aller voir quelqu'un : "Salut, j'suis sur le B.S., comment ça va ?" » Ainsi, l'avenir n'apparaît pas très reluisant de ce côté, l'identité de « B.S. » intériorisée freinant son élan à aller de l'avant. Il s'agit de la personne qui identifie sa séparation comme étant l'élément déclencheur de sa perspective actuelle de l'avenir terne et centrée dans le présent. Un autre

participant partage également une vision pessimiste de l'avenir, le maintenant dans le moment présent. Voici ce qui lui vient spontanément par rapport à l'avenir :

Pour tout de suite, pas grand-chose. Moi, je la vois pas l'avenir, m'a te dire. J'en vois pas de l'avenir. Parce que moi, en tant que tel, non je veux pas mourir, mais j'attends après la mort à toutes les jours. J'attends après la mort. Le jour où qu'à va venir me frapper, j'vas être ben content qu'à va venir frapper. [...] Un jour à la fois. Le jour même...

On sent donc que la crainte de la déception et un certain pessimisme par rapport à l'avenir sont bien présents pour plusieurs.

4.1.5.3 Volonté de changer de mode de vie (espoir)

Pour certains, l'avenir est spontanément positif et fait de divers projets. Un participant répond comme suit à la question : « La *job*. [...] Pis déménager. [...] J'veux juste commencer... J'veux sortir de cette manière de vivre là, d'attendre un chèque là. C'est long. » Ces propos illustrent bien cette volonté de changer de mode de vie. Il poursuit en ajoutant la dimension de la routine à cet espoir de vivre autrement.

Ben, j'ai commencé les démarches avec Emploi Québec pour le Musée des beaux-arts comme concierge. C'est vingt heures semaines. Pis eh, c'est un programme PASS-Action, PASS, j'sais pas trop là... J'suis allé, j'vas l'essayer parce que regarde, ça fait longtemps que j'ai pas travaillé. Mais j'trouve que c'est pas payant, t'sais. C'est plus payant ma *run* de poubelles, de bouteilles, que le programme [rire] à Emploi Québec. Mais j'le ferais pas pour l'argent, j'le ferais vraiment par routine de vie, t'sais.

Un autre participant entrevoit l'avenir positivement, animé par l'espoir de la réalisation de nouveaux projets, dont celui d'aller travailler à l'extérieur du Québec grâce à des héritages prévus prochainement.

L'avenir, c'est positif. C'est pas mal positif, pis j'pense que j'vas avoir un *pattern* de vie parce que moi j'ai un idéal aussi. J'étais, j'ai toujours été voyageur instable, t'sais. Peut appeler ça de l'instabilité résidentielle aussi là. Avec ce que c'est que j'suis supposé d'avoir comme [héritage] – même si j'suis coupé sur l'aide sociale – ça va me donner un petit coup de pied dans le

derrière pour aller voyager et travailler pis ça peut continuer ça. T'sais, j'vas peut-être continuer à travailler pis être un bon bout de temps sans être sur l'aide sociale avec un peu d'argent de ramasser pour faire quelques voyages, en autant que j'ai mes papiers pour passer aux lignes.

Ce participant fait aussi référence à son désir de changer de mode de vie par rapport à l'aide sociale. Il mentionne que l'argent des héritages lui permettrait :

de lâcher le *pattern* du chèque d'aide sociale pis eh... Parce que sans ça, on dirait que j'ai pas de *guts* pour essayer d'aller chercher de l'emploi. On dirait que j'ai peur de pas aimer ça pis de m'embarquer dans des affaires pis après ça, d'être coupé sur l'aide sociale parce que j'ai lâché la *job*, t'sais. Pis j'aurais une meilleure qualité de vie en ayant plus d'argent.

Il semble bien conscient de ce que lui permettrait ce changement de mode de vie, mais l'extrait précédent montre qu'il entretient des craintes face au changement. Cependant, pour cet homme aux nombreux projets de voyage, l'espoir est bien présent : « L'expression dit : "On va s'en sortir." Je vais m'en sortir, mais j'le sais pas quand. » Il n'est pas seul à avoir comme projet d'aller vivre ailleurs. Un autre participant entrevoit également cela, bien qu'il s'agit pour lui d'un retour en lieu connu. Il raconte vouloir aller vivre dans l'Ouest canadien : « Ben j'ai demeuré là 30 ans. On s'ennuie souvent, on y pense, surtout quand on voit des choses, pis [mon épouse] elle peut avoir des larmes. Parce que ses parents adoptifs vivent encore là. » Contrairement au participant précédent, il ne s'agit pas ici de poursuivre une vie nomade pour découvrir de nouveaux endroits, mais bien de renouer avec une partie du passé.

4.1.5.4 Maintien d'une stabilité

Ce thème se rapporte plus particulièrement à un individu rencontré. Toutefois, considérant sa démarche remarquable de rétablissement, il importe de s'y attarder. Au-delà de vivre dans le moment présent, ce participant parle de l'avenir par rapport au maintien de ses acquis en termes

de stabilité. En faisant référence aux objectifs qu'il s'était fixés alors qu'il était aux *logements de transition*, il dit :

Parce que j'ai pu d'objectif là. Mes objectifs sont atteints pour moi là. C'était d'avoir un chez-nous pis de bien manger, pis *tatati*... C'est ça qui était mes objectifs. Ça fait que là, *asteure*, on dirait que j'ai pu d'objectif. Ça fait que j'me mets pas des affaires dans la tête pour l'avenir parce que j'le sais pas...

Par ailleurs, le chez-soi lui offre également la stabilité qui lui permet de faire le point entre différents temps de sa vie. Il explique que ses objectifs d'intervention aux *logements de transition* l'ont sorti de sa tendance habituelle à vivre dans le moment présent : « Mais là, j'avais des petits objectifs, c'était pas la même chose là, vois-tu... » Il se rappelle aussi comment son problème de santé mentale, non diagnostiqué alors qu'il était en situation d'itinérance, l'amenait à avoir des objectifs irréalistes, jamais atteints en raison de la consommation et de l'instabilité résidentielle : « Il se passait rien, mais dans ma tête, j'me mettais beaucoup... Pis la bipolarité, quand tu pognes des *highs*... » Il en vient à constater : « J'ai travaillé beaucoup sur moi-même pour arriver là où ce que j'suis. Ça fait que... Moi j'trouve j'ai fait un bon bout. À comparer avant, qu'est c'que j'étais. » Il est fier de ses accomplissements et souhaite simplement demeurer dans ce mode de vie pour l'avenir. Ceci rejoint les résultats de Padgett (2007) quant à la manière d'envisager l'avenir. Par ailleurs, un autre participant s'exprime aussi en ce sens, considérant son long passé en itinérance. Plutôt stable en logement depuis les dernières années, il a comme projet de poursuivre dans cette voie en s'équipant au niveau matériel. « Oui, j'en ai des projets. Oui j'en ai, mais c'est des petits projets. Là, pour tout de suite, ce que j'veux pour l'instant, c'est de me rééquiper un peu. » Donc, il démontre maintenant une volonté d'investir davantage dans un chez-soi où il semble s'ancrer pour l'avenir.

4.1.5.5 Conclusion

Le chez-soi offre la sécurité et la stabilité pour entrevoir l'avenir, chose particulièrement difficile pour les personnes en situation d'itinérance constamment en mode survie. La description faite par Padgett (2007) de cette dimension de la sécurité ontologique s'est bien retrouvée dans le discours des participants rencontrés. En effet, plusieurs personnes rencontrées se positionnent toujours comme étant principalement ancrés dans le moment présent, mais avec une grande conscience de tous les éléments d'adversités passés et présents qui rendent la relation au chez-soi complexe et parfois ambivalente. On sent également une volonté de maintenir ses acquis de stabilité pour le futur chez certains et un espoir de changement chez d'autres, toujours en situation résidentielle instable ou précaire. Le chez-soi semble donc offrir une connexion avec son futur. (Dovey, 1985)

4.2. Éléments contributifs à la sécurité ontologique

Le deuxième objectif de ce mémoire est d'explorer les éléments contributifs à la sécurité ontologique pour des personnes ayant vécu un passage aux *logements de transition* pour personnes en situation d'itinérance ou à risque de l'être. Comme vu dans la section précédente, les entrevues ont permis de dégager plusieurs de ces éléments qui apparaissent comme significatifs dans l'expérience de ces personnes. Afin de les présenter de manière plus illustrative, nous les avons organisés selon les dimensions de l'habitation, qui concernent tout ce qui se rapporte à l'environnement habité, soit le domicile, l'immeuble et le quartier. (Voir Tableau 2) Bien que des liens soient faits avec la littérature, il importe de souligner que tous ces éléments ont émergé du discours des participants et que la catégorisation présentée constitue le produit de notre analyse. Suite à la présentation de ces dimensions, une section sera consacrée aux éléments

considérés par les personnes rencontrées comme significatifs de l'expérience aux *logements de transition* par rapport à la sécurité ontologique.

Tableau 2. Éléments contributifs à la sécurité ontologique, selon les participants.

DIMENSIONS D'HABITATION		
Domicile	Immeuble	Quartier
<ul style="list-style-type: none"> - Aménagement - Ameublement - Décoration - Dimensions physiques - Entretien et propreté - Installations fonctionnelles - Tenure - Bail - Nombre d'occupants 	<ul style="list-style-type: none"> - Emplacement - Insonorisation - Installations sécuritaires - Voisinage : <ul style="list-style-type: none"> ➤ Commérages ➤ Conflits ➤ Problèmes psychosociaux ➤ Sécurité ➤ Socialisation ➤ Tranquillité 	<ul style="list-style-type: none"> - Appartenance - Commodité - Familiarité - Tranquillité

4.2.1. Dimensions de l'habitation

Comme discuté précédemment, la sécurité ontologique est intimement liée au chez-soi. Ainsi, une part importante des entrevues menées portait sur l'expérience d'habitation actuelle et passée des participants, incluant l'expérience aux *logements de transition*. Nous avons choisi de présenter les informations recueillies à cet effet selon les dimensions de l'habitation utilisées dans le projet de recherche en cours de Morin et *al.* (2012-2015) Il s'agit du domicile, de l'immeuble et du quartier. La grille d'entrevue couvrait d'ailleurs ces trois espaces de vie, tous des lieux susceptibles d'influencer la sécurité ontologique des personnes qui y vivent. Les éléments concernant le domicile seront d'abord abordés.

4.2.1.1 Domicile

Globalement, le domicile représente l'espace restreint destiné à un ménage (d'une ou plusieurs personnes). En raison de l'expérience spécifique des personnes rencontrées, la définition du domicile a été adaptée pour correspondre à la réalité des ressources d'hébergement, des maisons de chambres, des refuges d'urgence, etc. Ainsi, le logement est, aux fins de ce mémoire, considéré comme le milieu de vie immédiat dans lequel une personne évolue. Différents aspects ont été explorés lors des entrevues comme se rapportant à la sécurité ontologique dont la décoration, l'ameublement, les installations et l'entretien des lieux. Selon le discours des participants, ces éléments concernent plus particulièrement l'autonomie et le contrôle, de même que l'identification.

Du côté de l'autonomie et du contrôle, la question de la tenure résidentielle est soulevée. En effet, un locataire fait référence à son passé de propriétaire et souligne qu'il se sentait plus libre et en contrôle de son chez-soi qu'en étant locataire.

Participant : Ben tu vois, j'ai déjà eu une grosse maison avec la piscine pis toute là. Le terrain, en pleine campagne pis eh... Après une séparation difficile, j'ai toute perdu. Pis pour moi, c'est bien ici là mais t'sais, c'est pas comme être chez-nous là t'sais pis... J'ai encore la nostalgie de ça. J'ai encore la nostalgie de ma place pis de...

Intervieweur : D'avoir votre maison à vous...

Participant : Ouin... Mes affaires à moi pis ma maison, pis eh... Mon terrain pis ma piscine pis toute ça t'sais. Mais bon, j'suis bien quand même ici.

Intervieweur : Hum, hum. Mais le fait d'être en logement, c'est pas comme...

Participant : C'est pas comme d'être chez-vous. C'est pas comme être dans ta maison pis de..

Intervieweur : Ouin... Pis d'être propriétaire.

Participant : D'être propriétaire pis... T'sais, c'est pas pareil là. Tu peux pas faire c'que tu veux pis. Mais bon, ça va ben pareil là. Ça va ben quand même.

Intervieweur : Mais, c'est ça, vous vous sentez pas tout à fait chez-vous.

Participant : Ah oui, oui. J'me sens chez-nous, mais t'sais, j'ai un peu la nostalgie de mon...

Intervieweur : ... de la vie d'avant.

Participant : Oui, c'est ça. J'ai baissé beaucoup dans l'échelon social là. Ça, ça joue beaucoup. C'est pas facile te retrouver sur le B.S., t'sais. Mais bon, j'avais déjà été sur le B.S... J'suis né dans une famille pauvre, fait que j'comprends, j'sais c'est quoi *dealer* avec la pauvreté.

Cet extrait démontre que le fait d'être propriétaire procure un plus grand sentiment de contrôle de son espace, par rapport au fait d'être locataire. Ces résultats convergent dans le même sens que les études démontrant la sécurité qu'apporte le fait d'être propriétaire (Dupuis et Thorns, 1998; Hulse et Saugeres, 2008). Ce participant soulignait aussi son changement de statut social, élément aussi abordé par Hiscock et *al.* (2001). Ces auteurs ont démontré qu'être propriétaire favorise le sentiment de sécurité ontologique en comparaison aux locataires de logements sociaux.

Outre la dichotomie propriétaire-locataire, l'idée d'avoir un bail est source de sécurité pour les personnes rencontrées, de par la stabilité résidentielle que cela procure. Tel que mentionné dans la section sur l'autonomie et le contrôle, un participant mentionne : « Là, j'suis chez-nous... [...] Y'a un bail de signé... » Il en était question chez Hulse et Saugeres (2008) concernant les locataires en logement social et il s'agit justement des locataires en HLM dans la présente étude qui ont abordé ce point. De plus, certains participants ont mentionné que de vivre seul contribuait à leur sentiment d'autonomie et de contrôle de leur chez-soi, tel que l'ont démontré Kearns et *al.* (2000) dans leur étude sur les bénéfices psycho-sociaux du chez-soi. Un participant explique : « J'suis pas mal un solitaire moi. J'aime pas mal avoir mes petites affaires pis m'organiser. » À souligner que de vivre seul garantit, par le fait même, un minimum d'intimité. Voici la façon dont en parle un participant : « Chez-nous, l'intimité, j'suis tout seul fait que, automatiquement, j'en ai tout le temps, à toutes les jours là t'sais. J'suis tout le temps tout seul, y'a pas personne qui vit avec moi. »

La notion de choix de son logement ainsi que de son aménagement est présente chez Morin et *al.* (2009). Ces éléments ont aussi été soulevés par plusieurs des participants. Les principaux éléments mentionnés à cet égard sont les dimensions physiques du logement, l'ameublement, l'emplacement et la fonctionnalité des installations (fenêtres, plomberie, électroménagers, etc.) Lorsqu'on le questionne sur ce qui lui importe dans l'aménagement d'un logement, un participant répond : « Ah ben c'est le côté fonctionnel, la propreté, l'espace un peu, mais ça, c'est quand même pas si mal. » Un autre souligne le bonheur vécu dans un ancien logement, suffisamment grand pour qu'il puisse l'aménager à sa façon :

Bah, le seul bonheur que j'ai eu en tant que tel, c'est mon premier 4 ½ que j'ai eu v'là à peu près un an et demi. Je l'ai ben aimé. C'est un gros 4 ½ sur deux étages avec une grande pièce en bas, un petit salon, une grosse cuisine, une quand même pas pire salle de bain. Le deuxième étage, j'pouvais faire un deuxième salon en haut. J'avais un garde-robe immense, j'avais une petite chambre fermée. J'avais deux garde-robes, une chambre, plus l'autre petit salon en haut, je m'en servais comme ma chambre là. J'étais ben là.

Ce qui ressortait du discours de plusieurs, c'est justement le manque de contrôle quant à ses éléments, particulièrement en raison de la situation financière précaire et le fait de devoir s'en remettre à un tiers (comme l'offre de l'OMHS). Un participant considère qu'il paie trop cher pour le logement qu'il occupe actuellement, étant d'ailleurs dans un piteux état selon ses dires. Il mentionne :

Pour le prix que j'paye, t'sais moi j'paye 400. J'trouve ça cher pour un petit 2 ½. Ça coupe la moitié de mon revenu t'sais... J'trouve ça cher pis y'a fallu *gosser* vu qu'il était pas meublé en tant que tel. Y'avait rien finalement. Y'a fallu que j'aïlle chercher des meubles avec le CLSC.

De son côté, un autre participant souffrant de bipolarité est en attente d'une relocalisation de l'OMHS en raison du manque de lumière dans son logement actuel, ce qui affecte grandement son état de santé mentale. Il explique :

Ça fait que là j'ai fait faire un papier de médecin pis y vont peut-être me changer de place. Mais tant qu'à la place, c'est vraiment tranquille. Je peux pas

demander mieux, mais à part qu'il y pas de lumière qui rentre parce que c'est demi sous-sol.

On comprend donc que plusieurs ont peu de marge de manœuvre en ce qui concerne le choix de leur logement ou ses caractéristiques.

Quant à l'identification, la décoration, l'ameublement et la façon d'aménager son espace de vie permettent d'exprimer son identité. Ces éléments représentent également la liberté d'action en son espace habité, illustrant la capacité de s'approprier le chez-soi. (Serfaty-Garzon, 2003) Même si l'ameublement est limité et plus ou moins choisi par la personne, cela contribue au sentiment d'être chez-soi : « Pis là, j'avais pas grand-chose, ça fait que là [l'intervenante du CSSS], y se sont organisés pour que j'aie un lit, j'aie une couple d'affaires là, les affaires essentielles pis tout ça. J'ai dit : "*Tabarnouche*, ça fait longtemps que j'avais pas eu un chez-nous de même." »

Un autre participant parle de la fierté ressentie par rapport à l'aide matérielle fournie par les intervenants aux *logements de transition* :

Le premier lit que j'ai eu, c'est [l'intervenant du CSSS] qui l'a apporté. J'en croyais pas mes yeux. Un lit simple là. Pas beaucoup de gratitude là, à comparer quand je regarde maintenant. J'avais de la gratitude, mais aujourd'hui quand vous me demandez ça, wow. J'étais très fier. [...] Ça m'a touché. Y m'a pas donné quelque chose qui était sur le bord d'avoir des puces ou qui était potentiel à ça... Non. Un matelas neuf ou presque neuf, que j'étais ben dedans.

Selon Morin et *al.* (2009), ces activités demandent un investissement important en ressources et en temps. Considérant leur situation financière précaire et l'habitude de vivre dans l'instabilité résidentielle, certains participants soulevaient leur réticence à trop s'engager dans de tels investissements, demeurant avec l'idée de s'en tenir au strict minimum. Un participant raconte à propos de son passage en transition :

Participant : Là, je prenais moins, j'prenais moins attention à ça parce que...ben, j'tenais ça propre pis toute ça, mais j'me disais que j'suis pas chez-nous. Pour moi, j'étais pas chez-nous.

Intervieweur : *OK. Parce que tu savais que t'allais quitter ?*

Participant : Ben, c'est ça. Moi, quand ce qui m'ont dit « en transition », ben pour moi, j'ai jamais été chez-nous. Même si y m'disaient : « T'es chez-vous » pis tout ça, pis : « Inquiète-toi pas. » Ça fait que la pensée était pas pareille.

Ainsi, le fait de savoir que le domicile est temporaire diminue le niveau d'engagement quant à l'appropriation de l'endroit.

Par rapport à l'entretien et à la propreté du domicile, il s'agit à la fois d'un moyen pour s'approprier l'espace et d'un aspect reflétant l'identité. Un participant considère que son logement actuel est à son image, entre autres en raison de l'entretien ménager. Il dit : « C'est très, très propre, ça sent bon pis on est très vert aussi maintenant. » Le discours des participants soulève également un lien avec l'estime de soi, en ce qui a trait à la fierté retirée d'entretenir adéquatement son domicile, rejoignant les résultats de Morin et *al.* (2009). Un participant exprime d'ailleurs sa fierté par rapport à l'entretien fait de son logement de transition : « J'étais fier. [...] J'avais toute mis ça propre, peinturé. » Il est important de souligner que cet élément a aussi fait partie du discours concernant la routine, soit l'habitude d'entretenir son chez-soi et la gratification retirée de cette réalisation.

4.2.1.2 Immeuble

L'immeuble réfère à l'espace au sein duquel se trouve le logement. Dans plusieurs des cas, il s'agit simplement du bâtiment où se situe le domicile de la personne. Cependant, l'immeuble peut aussi s'étendre et représenter un ensemble de petits immeubles contenus dans un parc de logements HLM, comme c'est le cas pour les *logements de transition*. D'ailleurs, la moitié des participants vivaient dans un logement de type HLM au moment de l'entrevue, justifiant cette

inclusion dans la définition de l'immeuble. Cette dimension de l'expérience d'habitation regroupe à la fois des éléments qui concernent le cadre bâti et le voisinage. Ainsi, il est question de l'emplacement, de l'insonorisation et de la sécurité des installations des immeubles pour ce qui est du cadre bâti. La dimension de l'immeuble a surtout été présente en ce qui a trait à l'autonomie et au contrôle, de même qu'à l'intimité.

Par rapport à l'autonomie et au contrôle, la sécurité des installations apparaît comme un élément important. En effet, lorsque les frontières physiques de l'immeuble sont perçues comme étant bien gardées et étanches, le sentiment de sécurité ontologique s'en retrouve bonifié, rejoignant l'idée que le chez-soi représente un refuge ayant pour fonction de se protéger du monde extérieur. (Mallet, 2004; Somerville, 1992) La sécurité des installations dans le milieu des *logements de transition* est vantée par deux participants : « La porte est solide. Y'a personne qui peut défoncer ça. Ça, c'est sécuritaire. » Un autre participant mentionne l'importance des installations sur son sentiment de sécurité. Il explique :

Y'a eu quelques *apparts* où ce que j'me sentais entièrement en sécurité pis y'a d'autres places, c'est moins. Comme *icitte*, où je me sens en sécurité pareil parce qu'on a des portes qui barrent, on a les sonnettes, on a les systèmes de caméras pis, etc. J'suis quand même en sécurité. C'est plus *checké*, c'est plus surveillé. J'me sens quand même assez confortable, assez en sécurité, mais t'sais j'dirais à 95-96, entre 95 pis 99% où ce que je me sens en sécurité, t'sais.

Ce participant habite actuellement en HLM au sein du milieu des *logements de transition*. À cet égard, les participants habitant en logement social considèrent leur milieu comme sécuritaire, ce qui n'était pas le cas pour un participant demeurant dans un immeuble privé, dont le logement est en piètre état. Lorsqu'on lui demande s'il se sent en sécurité chez-lui, il répond :

Pas pantoute. Non, non. La porte d'en-arrière est défoncée. J'veux dire... la fenêtre d'en-avant est cassée pis y'a comme un gros « V », fait que n'importe qui peut rentrer pis me « crisser une volée » ou j'sais pas trop quoi.

Ceci soulève la difficulté d'accès à des logements abordables et adéquats pour la population en situation de pauvreté.

Par ailleurs, le contrôle sécuritaire des frontières fait aussi référence au voisinage. En effet, plusieurs ont abordé le fait qu'un voisinage présentant différents problèmes psychosociaux (santé mentale, dépendance, etc.) peut parfois devenir envahissant, voire insécurisant, en raison de conflits susceptibles d'éclater à tout moment. Cela est particulièrement le cas pour ce qui est du milieu HLM où nichent les *logements de transition*. Un participant décrit certains voisins avec qui il a eu des problèmes lors de son séjour : « Des psychotiques dangereux qui peuvent agresser pis oui... Des cas de prisons pis... Du monde qui se prene toute pour Tarzan pis, qui veulent se battre pis... Moi j'haïs ça, j'haïs ça pour mourir du monde de même. » La cohabitation est effectivement difficile dans les milieux HLM en raison de la juxtaposition des populations les plus défavorisées de la société. (Leloup, 2007) Ici, on sent d'ailleurs une proximité entre le contrôle du territoire et la dimension de l'intimité, abordés ensemble chez Després (1991).

Chez Padgett (2007), c'est plutôt la dimension de l'intimité qui est associée à la signification du refuge pour le chez-soi, entre autres par la protection du bruit et du stress de la rue et des milieux d'hébergement. Les participants ont fait allusion à l'insonorisation des immeubles qui nuit parfois grandement à l'intimité. Un participant en parle clairement en évoquant son expérience aux *logements de transition* : « C'est pas insonorisé pour cinq *cennes* là. T'sais, c'est pas l'*fun*. T'as pas d'intimité vraiment. » Une autre personne affirme ne pas s'être sentie chez-elle aux *logements de transition* en raison du bruit des portes de l'immeuble : « Parce que, je demeurais juste là. Donc j'étais en plein sur le coin. Donc les portes, *BANG*. Pis ça a pas changé beaucoup parce que je vois des affaires. "S.V.P., la porte..." *BANG*, pour la porte en bas. C'est très écho

ici. » Puis, un participant y réfère concernant son ancien HLM : « C'est en carton : mur à mur, salon, cuisine, toute à la longueur. Je l'entendais parler au téléphone. » Les reproches concernent plus particulièrement les milieux HLM à cet égard. Et puisqu'il s'agit de milieux où le voisinage apparaît comme potentiellement très dérangeant (Leloup, 2007), ce manque relatif au cadre bâti peut avoir des conséquences néfastes importantes au niveau de la sécurité ontologique des personnes en raison de commérages et de conflits émergents de ce contexte. Il s'agit donc d'un aspect à prendre en considération pour la construction ou l'établissement de logements sociaux transitoires ou permanents.

Serfaty-Garzon (2003) parle d'ailleurs des « épreuves de l'habité », qui constituent des insécurités ou des traumatismes vécus au sein du chez-soi. La moitié des participants ont évoqué des événements difficiles vécus à l'intérieur de certains domiciles : deux concernent des problèmes avec des voisins troublant leur intimité et un réfère à des psychoses toxiques dont les voisins ont été témoins. Tous ces événements ébranlent la confiance par rapport à la fonction de protection du chez-soi et à rôle de domaine privé, à l'abri du regard de l'autre. Un participant a été marqué par un vécu un conflit aux *logements de transition*. Il affirme : « Ça me révoltait parce qu'on... t'sais, j'avais pas ma tranquillité. T'sais, j'ai droit à ma tranquillité dans mon logement. C'est inscrit dans la loi. » Dans certains cas, cela influence même la position face à l'avenir, par crainte de revivre les événements malheureux dans un nouveau logis. Une personne mentionne comment une expérience résidentielle récente décevante l'a rendu craintif à l'idée de s'engager à nouveau dans un contrat de location de logement. Il explique :

[Ma dernière expérience en logement] m'a nui, fait que j pense que c'est encore... – faut pas que je m'le dise parce que c'est un genre d'autosuggestion – ça m'a quasiment *rempiré*. Comme j'te dis, depuis ce temps-là, j'ai d la misère à vouloir rentrer à quelque part. J'fais aucune demande. J'fais juste regarder *icitte* et là, des fois la petite banque de logement de l'Association des

locataires. Je ne lis le journal presque jamais, je ne feuillette pas les annonces classées ou à peu près pas. J'vis dur, c'est dur, avec des gens à problèmes, mais *criss* j'ai pas de problème dans mon loyer pis je patiente. Très entêté.

La peur d'être déçu à nouveau maintient donc cet homme en situation d'instabilité résidentielle et l'empêche de se projeter dans l'avenir en logement. Ainsi, il est possible de croire que vivre des expériences d'habitation positives contribue à retrouver la volonté et la motivation de se stabiliser en l'avenir. Il s'agit d'ailleurs de la prémisse du *projet des logements de transition de la Place Vimont*. Une autre « épreuve de l'habité » est le déménagement, événement qui constitue une rupture par rapport à l'enracinement. Il s'agit d'ailleurs d'un projet envisagé par un des participants. Il en parle ainsi :

Mais on dirait que ça me tente pas de refaire toutes les démarches là. Toute le *trimbalage* de *stock*, toutes mes affaires. C'est tout le temps du recommencement. Pis là, faut que tu te réhabitues à une autre place. Ça, c'est fatigant. Moi, j'suis comme un animal qui *checke* son territoire, t'sais, qui fait son territoire dans l'fond. Pis j'ai besoin d'être en sécurité où ce que je m'en vas pis d'être ben avec moi-même, t'sais. Sinon, j'vas être déçu. Comme là, j'suis un peu déçu.

Ces propos, empreints de découragement, suggèrent qu'il considère cela comme une épreuve en raison de la crainte de perdre ses repères lui procurant son sentiment de sécurité.

Par ailleurs, certains évoquent que l'emplacement du chez-soi joue un rôle au niveau de l'intimité et que la ligne peut être mince entre avoir de l'intimité et se sentir isolé. En effet, le chez-soi constitue aussi un lieu d'établissement de liens sociaux avec ses voisins. (Morin et Baillergeau, 2008) Ainsi, un logement orienté vers l'arrière-cour d'un immeuble voisin ou vers la cour d'un concessionnaire automobile offre une si grande intimité qu'elle peut nuire au développement de lien social. Un participant explique :

J'aimais pas ce genre d'intimité là. Une galerie... moi j'avais une galerie genre qui... avec une porte-patio genre, fait que j'sortais sur ma galerie cachée dans une ruelle en face du [concessionnaire automobile]. Fait que là, ma vue c'est le

[concessionnaire automobile], t'sais. Fait que là, j'trouve ça... c'est pas plaisant. C'est pas *hot* là. Tu viens isolé, isolé. C'est trop isolé. Y'a des limites dans l'isolation. J'suis pas antisocial au point de plus parler à personne.

Bien qu'il appréciait l'intimité que lui procurait l'emplacement de son ancien logement, un autre participant souligne y avoir vécu de l'ennui. Il raconte : « [Dans ce secteur de la ville], c'est presque impeccable. C'est tellement tranquille pis j'étais isolé, j'étais dans le bas du village. Un petit peu ennuyant, mais j'avais ma passe d'autobus. » Le côté ennuyant d'habiter dans un emplacement intime reflète aussi une expérience vécue par un autre participant alors qu'il habitait aux *logements de transition*. En effet, lorsqu'on lui demande ce qu'il préfère de son logement actuel, il répond :

Mon balcon pis être capable de voir en avant. C'est stupide là, mais de voir la rue *icitte*. À cause que moi [aux *logements de transition*] je voyais rien. J'avais juste une vue sur les arrière-cours des autres blocs. Fait que c'était plate en *criss*. [...] J'ai une belle vue, j'vois toute, j'vois loin. C'est à peu près la seule affaire que j'aime ben de ce loyer-là.

L'emplacement de l'immeuble ou du domicile peut donc contribuer à l'intimité des occupants, mais il semble qu'un juste milieu soit préférable afin d'éviter de vivre de l'ennui dans un milieu très calme. Comme discuté précédemment, la socialisation fait d'ailleurs partie de la routine quotidienne des personnes rencontrées et contribue, selon elles, à ce qu'elles s'approprient leur milieu de vie. Le chez-soi peut être considéré comme un lieu équilibrant l'intimité et la vie sociale. (Borg et *al.*, 2005)

4.2.1.3 Quartier

Il a également été question du quartier lors des entrevues réalisées avec les participants. Cet espace correspond au secteur entourant l'immeuble où habitent les personnes. Certaines personnes ont aussi parlé de quartiers où ils ne demeurent pas, mais qui correspondent à des expériences significatives pour eux. C'est d'ailleurs le cas du secteur du centre-ville, que certains

cherchent à éviter. De moindre importance dans le discours des participants comparativement au voisinage ou au domicile, le quartier apparaît tout de même, selon eux, comme influençant la sécurité ontologique, plus particulièrement au niveau de l'intimité, de l'identification et de la routine. La tranquillité, les commodités, la connaissance du quartier et la référence à un quartier habité pendant l'enfance (familiarité), de même que le sentiment d'appartenance font partie des éléments soulevés par les participants.

La question de la familiarité et du sentiment d'appartenance au quartier a émergé dans le discours des participants, soulevant la dimension affective du chez-soi. À cet égard, Morin et *al.* (2009) parlent de l'attachement affectif au domicile et à l'environnement extérieur. Cependant, alors que le sentiment d'appartenance apparaît comme lié à l'enracinement au sein de cette recherche, il est plutôt associé ici à l'idée de reconstruction identitaire. En effet, délaissant l'identité de criminel, un participant mentionne que son sentiment d'appartenance au quartier du centre-ville s'amointrit, alors qu'il signifie s'identifier et apprécier son quartier actuel. Il explique :

Ça fait peut-être trois ans. J'ai passé la rue Belvédère pour aller au CLSC, à l'aide-sociale peut-être, j'sais pas là... Mais depuis que j'suis arrivé en [logement de transition] que je... J'suis retourné quelques fois, très peu quand j'étais [là]. Mais après ça, ç'a diminué pis je n'y vais plus du tout, à part que ce soit un rendez-vous. L'hôpital, CLSC puis... Non, non. Ça, c'est pour me protéger aussi. Surtout. J'ai pas d'affaire là. Y'a pas de gens maintenant qui demeure là qui peuvent m'apporter quelque chose. [...] Donc non, ça, ça fait plus partie de ma vie. J'ai toujours cru que c'est là que j'appartenais.

La familiarité concerne toutefois l'enracinement, tel que c'est le cas dans le présent mémoire. Le fait d'avoir des repères et certaines routines stables dans le temps constitue une source de sécurité pour les personnes. (Morin et *al.*, 2009) Ainsi, certains se rapportent à une bonne connaissance des lieux, alors que d'autres trouvent des références dans leur enfance. Pour une autre personne, le

quartier des *logements de transition* est celui de son enfance. Ainsi, bien qu'il ait beaucoup aimé son ancien quartier, il s'identifie davantage à celui des *logements de transition*.

Mon enfance, je l'ai passée ici. J'allais à l'école, je me tenais au parc ici. C'est mon quartier. On avait une maison nous autres ici. Ben, on l'avait loué, mais on était tout seul. [...] Une belle petite maison, avec un beau petit terrain, sous-sol. C'était vieux là, mais on était ben. C'était ben, ben agréable : garage double, des amis alentour, plein de voisins. Ah oui ! Ah oui ! C'était mon coin ça. Pis j'aime encore ça. Ah j'suis tout le temps ici ! Aussitôt je pars [du refuge], je m'en viens tout le temps *icitte*.

Lorsqu'on la questionne sur l'identification à son quartier actuel, qui est aussi celui des *logements de transition*, une personne rencontrée se rapporte plutôt à son quartier d'enfance :

Non, je m'identifie pas au quartier. Moi, je m'identifie au centre-ville fait que... Le centre-ville ou *bedon* le quartier d'Ascot fait que... oublie ça. Le quartier d'Ascot, c'est mon quartier d'enfance là. [...] J'ai grandi là une partie de ma vie. Puis le centre-ville, depuis quasiment, pas loin, les seize dernières années, j'suis là à toutes les jours, fait que... Je m'identifie pas *icitte*. J'trouve que c'est une belle place là, une super belle place. J'aime le quartier à cause c'est dans le nord. On est ben *icitte* là, on a la paix.

Ainsi, il semble possible de s'enraciner dans un logement particulier, sans s'enraciner pour autant dans le quartier où il est situé. Lorsque l'on aborde le sentiment d'être chez-soi dans le quartier d'un participant, le fait de bien le connaître est mentionné. Il s'agit d'un participant qui vit actuellement en HLM au sein du milieu des *logements de transition*. Il y habite donc depuis quelques années.

Intervieweur : Te sens-tu chez-vous dans ton quartier ?

Participant : Oui, oui, ah oui...

Intervieweur : OK. Pis là ben, c'est le même quartier que quand t'étais en logement de transition, fait que ça fait un petit bout que tu t'es installé...

Participant : Ben c'est ça, ça fait que j'connais pas mal le quartier...

Finalement, lorsqu'on lui demande s'il se sent chez-lui dans son quartier, un participant répond :

Oui, j'aime ben le quartier. J'aime ben les petits villages, les petites villes. J'suis né dans un village, pis eh, j'aime ben ça. Ça me rappelle mon enfance. Ouin, j'me sens bien ici, j'me sens bien. C'est pas trop gros, y'a pas trop de malades mental, pas trop de *poqués* d'la vie là. [...] Fait que c'est plus sain, c'est plus sain comme atmosphère.

On peut aussi faire le lien avec l'autonomie. En effet, le fait d'avoir à proximité des services et commodités contribue à subvenir soi-même à ses besoins. Un participant parle ainsi de son quartier actuel, qui est aussi celui des *logements de transition* :

Ah ben autour *icitte*, j'ai pas mal toute qu'est-ce qui faut. Y'a le Provigo qui est là, y'a la caisse, y'a le dépanneur, y'a eh... J'ai toute. Je fais toute à pied pis c'est toute collé. Ça fait c'est... tout est proche. *C'est pratique...* C'est pratique oui.

Un autre participant décrit une partie de sa routine selon différentes commodités accessibles dans son quartier :

Ben, y'a le [pub] [...] une micro-brasserie. J'vas prendre un verre une fois par mois, une fois ou deux par mois. J'vas prendre une ou deux *drafts*, pis c'est toute. Pis y'a la brûlerie de café, où ce que j'vas une fois de temps en temps prendre un café, faire un peu d'internet, voir du monde. Le reste, c'est quand j'vas m'acheter de l'épicerie ou d'la bière au dépanneur.

Le quartier représente ainsi un espace fonctionnel, de par l'utilisation d'équipement et de services situés sur un territoire, qui modèle les routines et favorise l'autonomie de ses habitants. Il représente également un espace social auquel il est possible de s'identifier. (Morin et Rochefort, 1998)

Alors qu'il aurait pu être question de la sécurité du quartier et de la fonction de refuge du chez-soi (Morin et *al.*, 2009), le quartier a été aussi abordé sous l'angle de la tranquillité, de sa dimension paisible. Cela s'apparente au chez-soi comme foyer (*hearth*) chez Somerville (1992), qui se rapporte au confort qu'offre le chez-soi. Un participant parle de son quartier actuel, étant le même qu'aux *logements de transition* :

C'est un beau quartier. C'est tranquille ici. Je l'aime ben ce quartier *icitte*. C'est paisible. C'est juste que c'est la *criss* de [rue] qui est *fatigante* un peu. [...] Le premier séjour que j'ai fait ici, même si les cochons étaient *icitte* à toutes les jours, j'aimais ça. J'ai toujours trouvé le quartier paisible.

Toutefois, il semble que tous ne se sentent pas à l'aise dans un espace offrant autant de tranquillité. Principalement, l'habitude de demeurer dans un milieu bruyant influence ainsi le sentiment de sécurité. Un participant explique : « Moi, j viens de Montréal, fait que ça... ça me sécurise. Parce que trop silencieux, ça m'aide pas non plus. [...] Comme [aux *logements de transition*], c'était trop tranquille par bout. » Il semble donc que l'expérience personnelle vienne complexifier le rapport aux dimensions résidentielles et le vécu de la sécurité ontologique.

4.3. Conclusion

Les entrevues réalisées auprès des participants ont permis de mettre en lumière leur expérience de la sécurité ontologique selon cinq dimensions, soit l'autonomie et le contrôle, l'intimité, l'identification, la routine et la position face à l'avenir. Le chez-soi apparaît comme étant déterminant pour chacune de ces dimensions. En effet, le chez-soi constitue un espace où se développe l'autonomie, mais une perception de manque de contrôle sur son domicile semble fragiliser la sécurité ontologique. Du côté de l'intimité, le chez-soi est le lieu de prédilection pour se retirer du monde extérieur et profiter d'un calme qui est source de sécurité. Toutefois, il semble que la tranquillité tant recherchée n'est pas facile à obtenir, compte tenu des milieux où il est possible d'habiter pour les personnes rencontrées (ressources d'hébergement, maisons de chambres, logements sociaux, logements privés en quartier défavorisé, etc.). Puis, l'identification est en quelque sorte la relation que la personne entretient avec son chez-soi. Il est ici question de l'attachement à son domicile, de l'expression de soi à travers son milieu de vie et de son enracinement en ces lieux. Pour ce qui est de la routine, le chez-soi contribue à mettre en place ou à maintenir des habitudes au niveau de la vie quotidienne, source de fierté et de sécurité, particulièrement en raison de la prévisibilité qu'offre le fait d'avoir un domicile. Il semble

toutefois possible pour certains de maintenir certaines habitudes tout en vivant de l'instabilité résidentielle. Et à l'inverse, certains ont un chez-soi, mais n'arrive pas à développer une routine quotidienne satisfaisante pour eux. Concernant l'avenir, le chez-soi semble offrir un espace permettant de se positionner face à l'avenir. Parfois il est perçu positivement, parfois la crainte de la déception et la conscience de l'adversité laissent présager un avenir peu reluisant. Ce qui est marquant à cet égard, c'est l'influence du vécu antérieur sur sa conception de l'avenir, particulièrement en rapport avec l'expérience de l'itinérance. Finalement, on constate que différents éléments de l'expérience résidentielle jouent un rôle au niveau de la sécurité ontologique selon les personnes. Qu'il s'agisse du fait de vivre seul, d'être locataire avec un bail ou d'être propriétaire, de l'aménagement physique du domicile ou de l'immeuble, de l'entretien des lieux, de la sécurité de l'immeuble et du voisinage, de la familiarité avec le quartier ainsi que des commodités qui y sont offertes, la sécurité ontologique s'en retrouve affectée à différents égards. Il a principalement été question ici des éléments se rapportant à l'expérience résidentielle (voir le schéma synthèse des résultats en Annexe 5). Cependant, plusieurs extraits tout au long du chapitre laissent croire que des caractéristiques ou des expériences du vécu individuel entrent aussi en ligne de compte (la santé physique et mentale, l'histoire familiale, la judiciarisation, etc.). Il pourrait donc être pertinent d'explorer en quoi ce vécu individuel particulier teinte la sécurité ontologique pour les personnes en situation d'itinérance ou à risque de l'être.

5. CONCLUSION

5.1. Retour sur les principaux résultats

Ce mémoire avait une visée exploratoire, dont le but était de comprendre le vécu de la sécurité ontologique suite à une expérience particulière d'habitation. Deux objectifs spécifiques étaient

ciblés. D'une part, il s'agissait de circonscrire la sécurité ontologique de personnes en situation d'itinérance ou à risque de l'être qui ont vécu un séjour au sein d'un logement de transition avec suivi. D'autre part, nous cherchions à explorer avec les personnes rencontrées les éléments qu'elles considèrent comme étant liées aux différentes dimensions de leur sécurité ontologique. Ainsi, les pages précédentes ont permis de réfléchir à la question suivante : **Qu'en est-il de la sécurité ontologique des personnes ayant vécu une expérience en logement de transition pour personnes en situation d'itinérance ?** Les personnes rencontrées dans le cadre d'entrevues individuelles ont fourni des éléments de réponses à ce questionnaire.

Plusieurs études se sont intéressées à la signification du chez-soi dans ses contrastes avec l'itinérance. De plus, des auteurs ont également démontré que le chez-soi constitue une base de la sécurité ontologique. Cependant, ces études s'inscrivent majoritairement dans le cadre de projets d'intervention selon l'approche Logement d'abord, qui préconise le logement de type permanent. Une de ces recherches a singularisé cinq dimensions de la sécurité ontologique, auprès d'une population itinérante aux prises avec des problèmes de santé mentale. (Padgett, 2007) Considérant qu'il existe une variété de types de projets résidentiels d'intervention dans le domaine de l'itinérance et qu'ils sont susceptibles de présenter des caractéristiques appartenant à la fois à l'univers de l'hébergement et à celui du logement, il est pertinent de s'intéresser à la sécurité ontologique de personnes ayant vécu un passage en logement transitoire, plus particulièrement le projet situé à Place Vimont à Sherbrooke.

La sécurité ontologique se présente de manière très singulière selon les personnes rencontrées et leurs expériences respectives. Ainsi, certains aspects se dégagent quant aux dimensions de l'autonomie et du contrôle, de l'intimité, de l'identification, de la routine quotidienne et de la

position face à l'avenir. Entre autres, le fait de mettre de côté des responsabilités ou d'utiliser des ressources dans la communauté pour subvenir à ses besoins au quotidien peut engendrer un sentiment de honte et amoindrir l'estime de soi, selon les propos de certains. Considérant que la confiance constitue le noyau de la sécurité ontologique, il semble approprié de dire que d'améliorer son autonomie et de devenir plus en contrôle de son espace et de sa vie grâce à une constance de la routine quotidienne contribuent à solidifier la sécurité ontologique des personnes, en plus de leur procurer un sentiment de fierté face à leurs accomplissements.

Néanmoins, différents éléments apparaissent comme étant liés à l'expérience de la sécurité ontologique. Au niveau du domicile, l'aménagement et l'entretien ménager, de même que sa posture quant au domicile (bail, locataire ou propriétaire, nombre d'occupants du ménage) sont déterminants concernant toutes les dimensions de la sécurité ontologique. D'autre part, les caractéristiques de l'immeuble ainsi que le voisinage jouent un rôle important, principalement au niveau de l'intimité. Finalement, la familiarité avec le quartier et ce qu'il offre comme commodités contribuent à la routine de vie, mais aussi à l'autonomie et à l'identification. Ce qui est certain, c'est que la confiance en le monde et les choses est d'une complexité hors pair et que l'unicité des individus et de leur expérience justifie une variété d'approches d'intervention pour favoriser l'évolution (ou la reconstruction) de la sécurité ontologique pour les personnes ayant vécu en situation d'itinérance.

D'ailleurs, les participants paraissent avoir des trajectoires individuelles qui leur sont propres, quoique certaines expériences similaires se dégagent de leur discours. Entre autres, la majorité des personnes rencontrées ont mentionné vivre ou avoir vécu un problème de santé mentale. Considérant que la sécurité ontologique est imbriquée dans la vie psychologique des individus, il

est possible de croire que l'état de santé mentale joue un rôle dans l'expérience de la sécurité ontologique. Bien qu'il n'existe pas de lien causal entre les trajectoires individuelles et l'insertion en logement, l'analyse des parcours de vie permet de comprendre plus en profondeur ce qui mène vers l'itinérance. (Dorvil et Boucher-Guèvremont, 2013) Ainsi, s'attarder au parcours des personnes itinérantes ou à risque de l'être qui vivent de nouvelles expériences en logement pourrait contribuer à mieux comprendre ce qui favorise l'insertion en logement. Et en ce sens, la sécurité ontologique apparaît être une piste intéressante et pertinente comme angle d'exploration.

5.2. Pistes de recherches futures

Au plan plus théorique, il serait intéressant de mieux comprendre les liens entre la sécurité ontologique et la stabilité résidentielle. Est-ce possible de maintenir une sécurité ontologique sans être stable en logement ? Est-ce possible d'être stable en logement en ayant une sécurité ontologique plus fragile ? Quels seraient les éléments qui entrent en jeu dans cette dynamique entre la sécurité ontologique et la stabilité résidentielle ? La présente recherche constitue, en quelque sorte, un point de départ par rapport à ces questionnements. Les résultats obtenus du petit échantillon de l'étude laissent entrevoir que des liens existent entre ces deux concepts, mais que la relation apparaît comme étant très complexe et certainement pas linéaire.

Au niveau de la pratique, il pourrait être intéressant d'évaluer la sécurité ontologique dans d'autres contextes d'intervention en matière de logements pour les personnes en situation d'itinérance. Comme discuté précédemment, bon nombre d'études s'intéressent au concept de la sécurité ontologique dans le cadre de projets s'inscrivant dans le modèle Logement d'abord. Toutefois, le domaine du logement transitoire reste peu connu à cet égard et il serait pertinent de

mieux comprendre le vécu des personnes qui en font l'expérience, sous l'angle de la sécurité ontologique. En ce sens, il pourrait être pertinent d'explorer les trajectoires de vie selon différents types d'expériences résidentielles et de comparer le vécu des individus à l'égard de la sécurité ontologique.

L'idée derrière tous ces questionnements et ces différents angles potentiels de recherches futures est d'envisager de mieux comprendre non seulement l'expérience des personnes pendant et après leur passage au sein de différents projets d'intervention, mais aussi d'explorer la manière dont le changement s'opère à l'intérieur des personnes pour passer de l'instabilité à la stabilité résidentielle. À cet égard, il semble que la sécurité ontologique soit un angle d'analyse intéressant et riche de sens. Par ailleurs, il est nécessaire d'adapter autant que possible les pratiques d'intervention aux besoins, mais surtout à ce qui a du sens pour les personnes ciblées. À quoi sert une offre de services si elle ne rejoint pas ou ne retient pas la clientèle visée ? Les dimensions sociales et structurelles font partie à la fois de l'explication et de la solution de la problématique sociale de l'itinérance. Néanmoins, il ne faut pas négliger que ce qui passe par le filtre ontologique, par la référence individuelle, par le vécu personnel des individus qui vivent en situation d'itinérance et qui tentent par différents moyens de s'en sortir.

5.3. Limites de la recherche

L'étude présente certaines limites. D'abord, l'étude explore en profondeur un phénomène, en prenant en compte sa complexité. En effet, le vécu expérientiel est complexe et multidimensionnel, influencé par une variété d'éléments individuels, sociaux et structurels, qu'il importe de comprendre dans toutes ses subtilités. À cet égard, il est important de souligner que la

diversité et parfois même la divergence des points de vue à propos de certains éléments a représenté un défi méthodologique au cours de l'analyse des résultats. Néanmoins, les aspects les plus représentatifs du discours des participants ont pu être extraits du corpus grâce aux nombreuses relectures. Par ailleurs, le fait que l'étude se déroule dans un contexte particulier ne peut permettre la généralisation des résultats. Cependant, il est possible de croire que certains éléments peuvent être transférables à d'autres contextes, présentant des caractéristiques similaires et une population cible semblable. De plus, la méthode de collecte de données, bien que souple et flexible, rend l'étude difficilement reproductible, puisque le déroulement de l'entretien semi-structuré et la conversation entre la chercheuse et le participant sont uniques. Néanmoins, la chercheuse s'est assurée de mener les entrevues avec rigueur, en explorant les thèmes présents dans la grille d'entrevue.

Une autre limite concerne la crédibilité du savoir des participants. En effet, il est possible que les participants aient un souvenir partiel de leur expérience en raison du temps écoulé depuis la fin de l'expérience aux *logements de transition*. Il s'agit également de personnes souffrant de problème de santé mentale et de dépendances, susceptibles d'être parfois désorientées. Toutefois, le but était de connaître leur perception et leur vécu quant à la sécurité ontologique telle qu'ils la concevaient au moment de l'entrevue. Par ailleurs, si certains participants se sont montrés confus dans la chronologie des événements concernant leur parcours résidentiel, aucun ne l'était lorsqu'il était question de décrire leur expérience par rapport à la sécurité ontologique et à leur sentiment d'être chez-soi à différents temps de leur vie.

Finalement, tous les participants recrutés sont des hommes. Ceci s'explique par la clientèle de l'équipe itinérance du CSSS-IUGS qui est majoritairement masculine, selon l'intervenante

sollicitée pour l'aide au recrutement. Il aurait été très intéressant d'explorer le vécu de la sécurité ontologique auprès de femmes ayant fait l'expérience des *logements de transition*. Il est possible de croire que les résultats obtenus auraient différé légèrement, considérant que la dimension de la sécurité est particulièrement importante lorsqu'il est question d'instabilité résidentielle au féminin. Cependant, les résultats ont permis de constater que les « épreuves de l'habité » (Serfaty-Garzon, 2003) concernent aussi les hommes. Il importe de s'en préoccuper puisqu'ils semblent que les hommes ont moins tendance à aller chercher de l'aide auprès des différents services, selon le rapport du Comité de travail en matière de prévention et d'aide aux hommes (MSSS, 2004).

5.4. Réflexion

Se sentir bien, en contrôle et en sécurité chez-soi sont des sentiments qui se construisent sur la base de multiples éléments. La sécurité ontologique présente donc différentes dimensions, plus ou moins interreliées, selon les individus et les situations vécues. Au regard de cette complexité, il est d'une importance capitale de s'intéresser à l'expérience des individus afin de mieux comprendre ce qui les affecte, positivement comme négativement, dans leurs expériences d'habitation. Il s'agit d'un chemin essentiel à emprunter pour faire en sorte d'adapter les pratiques d'intervention en matière d'itinérance et de les faire évoluer vers un meilleur succès. Qui de mieux placée que les personnes elles-mêmes pour décrire leur expérience, étant les principales concernées par ces pratiques d'intervention ?

À cet égard, le travail social constitue une discipline de choix pour être à l'écoute de ce savoir expérientiel et pour le faire valoir auprès des organisations responsables de la dispensation des

services. Mais plus encore, la signification du chez-soi pour les personnes devient centrale dans l'exercice de cette profession, où l'intervention à domicile occupe une place majeure dans les services sociaux au Québec. (Morin et *al.*, 2009) Le chez-soi, au-delà du simple lieu où se déroule l'intervention, peut devenir un outil, voire même une cible dans l'intervention. Mais la présence d'un intervenant chez-soi peut être perçue comme intrusive. C'est pourquoi une attention particulière doit être portée à la signification du chez-soi et à l'expérience de la sécurité ontologique de la personne. La formation académique pourrait sensibiliser les jeunes travailleurs sociaux en devenir à ces questions et à l'importance du savoir expérientiel des personnes. L'Écosse a d'ailleurs fait un pas en cette direction en sollicitant la participation des usagers dans la formation académique universitaire (Scottish Social Work Service Users and Carers Inter-University Network, 2013)

Par ailleurs, les cibles d'intervention tournent souvent autour de la stabilité résidentielle, de la santé mentale et des problématiques de consommation lorsqu'il est question d'itinérance. Mais la sécurité ontologique pourrait-elle devenir une cible d'intervention pertinente dans ce domaine ? Pour ce faire, il s'agit de comprendre comment les personnes vivent le changement d'une situation résidentielle instable à une situation résidentielle stable, et sur quoi s'appuie ce changement au niveau ontologique. En cette période d'austérité, une documentation étoffée en la matière est également importante pour influencer les décideurs à prioriser les types d'intervention qui font une réelle différence dans la vie des personnes qui vivent la problématique de l'itinérance au Québec, alors qu'un manque de soutien des gouvernements quant aux logements sociaux se fait déjà sentir sur le terrain.

ANNEXE 1 – VIGNETTE DESCRIPTIVES DES PARTICIPANTS

À noter qu'il s'agit de prénoms fictifs afin de préserver l'anonymat des participants.

Marcel

Âgé de 45 ans, il habite en HLM depuis neuf mois au moment de l'entrevue et il s'agit de son premier domicile suite à son départ des *logements de transition de la Place Vimont*, où il a demeuré pendant un an et quatre mois. Cet homme a vécu près d'une quinzaine d'années en itinérance après une séparation difficile. Pendant cette période, il a demeuré principalement en ressources d'hébergement et en maison de chambre. Il souffre d'un problème de santé mentale pour lequel il est suivi depuis son passage aux *logements de transition de la Place Vimont*.

Réjean

Cet homme, âgé de 57 ans, habite également en HLM depuis une période de neuf mois. Il a cependant quitté les *logements de transition de la Place Vimont* depuis environ deux ans et demi, au moment de l'entrevue, où il a effectué un séjour d'un an et demi, approximativement. Après avoir vécu quelques mois chez un ami puis en maison de chambres, il s'installe en logement privé pendant un an et demi, en attente d'une place en HLM. Il a vécu quelques années en situation d'itinérance suite à une séparation difficile. Il souffre d'un problème de santé mentale et sa santé physique est particulièrement précaire, étant en rémission d'un cancer.

Samuel

Ce participant est âgé de 33 ans. Au moment de l'entrevue, il habite un 2½ dans un immeuble locatif privé, plutôt mal en point, depuis environ trois mois. Il a effectué deux séjours aux *logements de transition de la Place Vimont*. Son premier séjour, d'environ onze mois, remonte au

tout début du projet (autour des années 2006-2007). Il y est retourné au printemps précédent l'entrevue pour une durée de deux mois. Il présente d'importants problèmes de dépendances, et a vécu en alternance des séjours en centre hospitalier, en maison de thérapie, en ressources d'hébergement dans le domaine de l'itinérance, en maison de chambres et en logements privés.

Claude

Âgé 58 ans, cet homme a séjourné pendant dix mois aux *logements de transition* et n'y vit plus depuis dix mois. Il les a quittés pour aller vivre dans un HLM, où il a demeuré pendant seulement trois mois et demi. Il a volontairement mis fin à son bail avec l'OMHS, étant très dérangé par une voisine qualifiée de bruyante. Au moment de l'entrevue, il est de retour en situation d'itinérance, après avoir séjourné dans différentes ressources d'hébergement. Il affirme ne jamais avoir été stable en logement, souffrir d'anxiété et avoir une personnalité obsessionnelle-compulsive, qu'il associe plus particulièrement à une intolérance au bruit (du voisinage).

Érick

Cet homme de 36 ans habite actuellement en HLM, depuis dix mois. Il a habité pendant près de quatre ans dans les *logements de transition de la Place Vimont*, qu'il a quittés depuis approximativement trois ans. Depuis son départ, il a habité un premier logement privé pendant un an et un second pendant environ sept mois, qu'il a quitté pour son HLM. Il dit avoir commencé très jeune à vivre dans la rue et avoir vécu beaucoup de déménagements avec sa famille, depuis son plus jeune âge. Avant son séjour aux *logements de transition de la Place Vimont*, il affirme avoir vécu dans différentes ressources d'hébergement, en maison de chambre et en logements privés avec des colocataires. Il mentionne également avoir des problèmes de sommeil, pour lesquels il est médicamenté, et être particulièrement agité.

Gaston

Cet homme, âgé de 60 ans, a fait un séjour d'environ dix mois aux *logements de transition de la Place Vimont*, qu'il a quitté depuis trois ans, au moment de l'entrevue. À son départ des *logements de transition*, sa conjointe de longue date et lui ont été hébergés quatre mois chez un ami qui avait beaucoup d'espace dans sa maison, à très faible coût. Ils se sont ensuite installés dans un logement privé pendant deux ans, qu'ils ont quitté en raison du manque d'espace et de la désuétude de l'appartement. Ils vivent depuis un mois et demi dans leur logement actuel, étant aussi situé dans un immeuble locatif privé. Cet homme affirme avoir vécu un long parcours de judiciarisation, des problèmes de dépendances (sous traitement de méthadone) et des problèmes de santé mentale.

ANNEXE 2 – GUIDE D'ENTREVUE

Bloc A : Informations générales

1. Depuis combien de temps habitez-vous votre domicile actuel? Y a-t-il d'autres personnes qui vivent avec vous? Depuis votre départ des logements de transition, avez-vous habité à d'autres endroits?
2. Décrivez-moi votre domicile actuel.
3. Recevez-vous des services d'intervenants sociaux depuis que vous habitez votre domicile actuel? Si oui, ces intervenants se rendent-ils à votre domicile?

Bloc B : Sécurité ontologique – Domicile actuel versus logement de transition

4. C'est quoi pour vous avoir un chez-soi?
5. Qu'est-ce qui est important dans l'aménagement de votre domicile? Comparez l'aménagement de votre domicile actuel avec celui de votre logement de transition.
6. Qu'est-ce qui est important dans la décoration de votre domicile? Comparez l'aménagement de votre domicile actuel avec celui de votre logement de transition.
7. Êtes-vous confortable chez-vous? Pourquoi? L'étiez-vous en logement de transition? Pourquoi?
8. Vous sentez-vous en sécurité chez-vous? Qu'est-ce qui fait que vous vous sentez comme tel? Vous sentiez-vous en sécurité lorsque vous habitiez à la Place Vimont? Pourquoi?
9. Comment occupez-vous vos journées depuis que vous habitez votre domicile actuel? Décrivez-moi une journée typique lorsque vous habitiez à la Place Vimont.
10. Est-ce que des gens viennent chez-vous? Parlez-vous de ces visiteurs. Parlez-moi des personnes qui venaient vous visiter à votre logement de la Place Vimont.
11. Décrivez-moi votre quartier actuel. Que pensiez-vous du quartier de la Place Vimont?
12. Décrivez-moi votre voisinage actuel. Quelles relations avez-vous avec votre voisinage? Diriez-vous que votre voisinage vous ressemble? Pour quelles raisons? En quoi cela est-ce différent de ce que vous viviez en logement de transition?
13. Y a-t-il une pièce ou un espace de votre domicile qui représente votre intimité, qui vous est chère? Pourquoi? En quoi votre logement de transition vous permettait-il de vivre de l'intimité?
14. Qu'aimez-vous le plus de votre domicile actuel? Le moins? Pourquoi? Qu'en était-il à la Place Vimont?

15. Diriez-vous que votre domicile vous ressemble ou est à votre image? Pour quelles raisons? Était-ce le cas à la Place Vimont? Pourquoi?
16. Parlez-moi de l'importance de vivre de manière autonome dans votre domicile (contrôle, liberté, être dans ses affaires, limites, expression des besoins, etc.). Comparativement à votre domicile actuel, diriez-vous que vous viviez de manière autonome dans ce logement? Pour quelles raisons?
17. Vous sentez-vous chez-vous dans votre domicile actuel? Pour quelles raisons? Était-ce le cas lorsque vous viviez à la Place Vimont? Pourquoi?
18. Quels sont les plus beaux moments que vous avez vécus à votre domicile actuel? Quels sont les pires moments que vous y avez vécus? Est-ce que cela a changé votre rapport avec votre chez-soi? Parlez-moi de vos plus beaux et pires moments en logement de transition. Ont-ils changé votre rapport avec votre chez-soi?
19. Lorsque vous pensez à l'avenir, qu'est-ce qui vous vient en tête spontanément? Comment envisagez-vous votre avenir? Comment le fait de vivre ici actuellement influence cette vision? Comment envisagiez-vous l'avenir lorsque vous viviez à la Place Vimont?
20. Y a-t-il d'autres éléments significatifs liés à votre vie dans votre logement actuel dont vous aimeriez me faire part?

Bloc D : Données sociodémographiques

21. Quel âge avez-vous? _____ ans.
22. Sexe : ☐ Féminin ☐ Masculin

Merci beaucoup de votre collaboration!

ANNEXE 3 – FORMULAIRE DE CONSENTEMENT



Centre de santé et de services sociaux –
Institut universitaire de gériatrie
de Sherbrooke

FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT À LA RECHERCHE

TITRE DU PROJET DE RECHERCHE

Être chez-soi en logement de transition : un lieu de développement de la sécurité ontologique pour les personnes itinérantes ?

ÉQUIPE DE RECHERCHE

Chercheur étudiante

Stéphanie Houde, B.Sc.
Étudiante à la Maîtrise en service social
École de travail social, Université de Sherbrooke

Chercheur principal – Directeur de recherche

Paul Morin, Ph.D.
École de travail social, Université de Sherbrooke

NUMÉRO DE DOSSIER

2015-462

PRÉAMBULE

Nous sollicitons votre participation à un projet de recherche. Cependant, avant d'accepter de participer à cette recherche, veuillez prendre le temps de lire, de comprendre et de considérer attentivement les renseignements qui suivent.

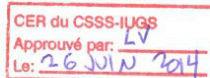
Ce formulaire vous explique le but de cette étude, les procédures, les avantages, les risques et les inconvénients, de même que les personnes avec qui communiquer au besoin. Ce formulaire peut contenir des mots que vous ne comprenez pas. Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez utiles et à demander que nous vous expliquions tout mot ou renseignement qui n'est pas clair.

Si vous acceptez de participer à ce projet, vous devrez signer le consentement à la fin du présent document. Nous vous en remettrons une copie pour vos dossiers.

NATURE ET OBJECTIFS DU PROJET DE RECHERCHE

Le présent projet vise à explorer comment un contexte spécifique d'intervention influence la sécurité ontologique des personnes usagères de ces services d'intervention. La sécurité ontologique réfère à un sentiment de confiance et de fiabilité qui se développe et se maintient dans le rapport avec le domicile, influençant le sentiment d'être chez-soi. Nous voulons saisir

Initiales du participant : _____
Version 2 – datée du 25-06-2014



Page 1 sur 5

*Être chez-soi en logement de transition : un lieu de développement de la sécurité ontologique
pour les personnes itinérantes ?
Dossier 2015-462*

comment les personnes qui ont vécu en logement de transition avec suivi perçoivent cette expérience d'habitation et d'intervention. Nous voulons également identifier les facteurs qui influencent le rapport au domicile et le sentiment d'être chez-soi dans ce contexte. Finalement, nous désirons explorer comment le rapport au domicile et le sentiment d'être chez-soi évoluent dans le temps après avoir vécu cette expérience en logement de transition avec suivi.

La durée totale du projet est de un an. Nous prévoyons recruter au total 8 personnes à Sherbrooke ayant habité pendant au moins 6 mois en logement de transition avec suivi.

DÉROULEMENT DU PROJET DE RECHERCHE

Votre participation sera requise pour une entrevue d'environ 1 heure. Cette entrevue aura lieu à l'endroit qui vous convient, selon vos disponibilités. Vous aurez à répondre à des questions portant sur votre expérience en logement de transition et sur les effets perçus de cette expérience sur votre sentiment d'être chez-vous et sur votre bien-être. Cette entrevue sera enregistrée sur bande audio.

INCONVÉNIENTS ET RISQUES ASSOCIÉS AU PROJET DE RECHERCHE

Votre participation à la recherche ne devrait pas comporter d'inconvénient significatif, si ce n'est le fait de donner de votre temps. Vous pourrez demander de prendre une pause ou de poursuivre l'entrevue à un autre moment qui vous conviendra.

Il est possible que vous ressentiez une certaine gêne liée à l'enregistrement de l'entrevue ou un inconfort face à certaines questions. Si tel est le cas, vous serez libre d'exiger que l'enregistrement soit arrêté et de ne pas répondre aux questions que vous jugerez gênantes.

De plus, il se pourrait, lors de l'entrevue, que le fait de parler de votre expérience vous amène à vivre une situation difficile. Certaines questions pourraient vous causer du stress. Il se peut que le souvenir d'un événement malheureux soit pénible pour vous. Dans ce cas, nous pourrions vous fournir le nom d'un professionnel qui pourra vous donner du support, si vous le souhaitez.

AVANTAGES

En acceptant de participer à ce projet de recherche, vous pourriez réfléchir à votre expérience en logement transitoire ainsi qu'acquérir une meilleure compréhension des effets de cette expérience dans votre vie. À cela s'ajoute le fait que les informations découlant de ce projet de recherche pourraient contribuer à l'avancement des connaissances dans le domaine de l'habitation sociale et, plus spécifiquement, sur les impacts du logement social transitoire pour personnes itinérantes ou à risque d'itinérance au Québec. Les chercheurs ne retirent aucun bénéfice direct de la recherche.

PARTICIPATION VOLONTAIRE ET POSSIBILITÉ DE RETRAIT

Votre participation à ce projet de recherche est volontaire. Vous êtes donc libre de refuser d'y participer. Vous pouvez également vous retirer de ce projet à n'importe quel moment, sans avoir à donner de raisons, en faisant connaître votre décision au chercheur responsable du projet ou à l'un des membres du personnel affecté au projet.

À moins d'avis de votre part si vous vous retirez de l'étude, l'information vous concernant obtenue dans le cadre de l'étude sera anonymisée ou dénominalisée et conservée par le chercheur principal de l'étude durant 5 ans. Passé ce délai, l'information sera détruite selon les

Initiales du participant : _____
Version 1 – datée du 11-06-2014

CER du CSSS-IUGS
Approuvé par: LY
Le: 26 JUIN 2014

Page 2 sur 5

*Être chez-soi en logement de transition : un lieu de développement de la sécurité ontologique
pour les personnes itinérantes ?
Dossier 2015-462*

normes en vigueur au CSSS-IUGS.

CONFIDENTIALITÉ

Durant votre participation à ce projet, nous recueillerons et consignerons dans un dossier de recherche les renseignements qui vous concernent. Seuls ceux qui sont strictement nécessaires pour répondre aux objectifs scientifiques du projet seront recueillis et utilisés à des fins de recherche. Ces renseignements comprendront les informations suivantes : nom, sexe, âge, enregistrements audio et verbatim qui découleront des enregistrements audio, etc.

Tous ces renseignements demeureront strictement confidentiels, dans les limites prévues par la loi. Afin de préserver votre identité et la confidentialité de ces renseignements, vous serez identifié par un numéro de code. En aucun temps, il ne sera possible de vous identifier. La clé du code reliant votre nom à votre dossier de recherche sera conservée exclusivement par le chercheur responsable du projet de recherche.

À la fin du projet de recherche, les données recueillies contenues dans votre dossier de recherche seront anonymisées, c'est-à-dire qu'il sera impossible de les lier à votre nom, prénom, coordonnées ou date de naissance. Ainsi, les données pourront servir pour d'autres analyses reliées au projet et pour l'élaboration de projets de recherche futurs.

Les résultats du projet de recherche pourront être publiés dans des revues scientifiques ou partagés avec d'autres personnes lors de discussions scientifiques. Aucune publication ou communication scientifique ne renfermera d'information permettant de vous identifier. Soyez assuré que nous prendrons toutes les précautions afin d'éviter que des détails de votre vie ne soient révélés de façon à vous identifier.

Quant à vos renseignements personnels (votre nom et/ou vos coordonnées), ils seront conservés, dans un dossier séparé, pendant 5 ans après la fin du projet par le chercheur responsable et seront détruits selon les normes en vigueur au CSSS-IUGS par la suite. Par ailleurs, les enregistrements audio des entrevues seront détruits une fois les verbatim réalisés.

Durant cette période, dans l'éventualité où des projets de recherche similaires à celui-ci se réaliseraient, acceptez-vous qu'un membre de l'équipe de recherche prenne contact avec vous pour vous proposer une nouvelle participation? Bien sûr, lors de cet appel, vous seriez entièrement libre d'accepter ou de refuser de participer.

Oui ☐ Non ☐

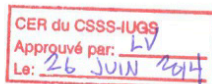
Les personnes suivantes pourront consulter votre dossier de recherche :

- Vous-même, pour vérifier les renseignements recueillis et les faire rectifier au besoin, et ce, aussi longtemps que le chercheur responsable ou le CSSS-IUGS détiennent ces informations.
- Une personne mandatée par le Comité d'éthique de la recherche du CSSS-IUGS, le CSSS-IUGS ou par des organismes publics autorisés, et ce, à des fins de surveillance et de contrôle.

Toutes ces personnes et tous ces organismes adhèrent à une politique de confidentialité.

COMPENSATION

Initiales du participant : _____
Version 1 – datée du 11-06-2014



Page 3 sur 5

*Être chez-soi en logement de transition : un lieu de développement de la sécurité ontologique
pour les personnes itinérantes ?
Dossier 2015-462*

Si vous acceptez de participer, vous recevrez un montant de 10 \$ à la fin de l'entrevue, en compensation pour votre temps de participation à ce projet de recherche.

DROITS DU PARTICIPANT

En acceptant de participer à cette étude, vous ne renoncez à aucun de vos droits ni ne libérez les chercheurs ou l'établissement où se déroule ce projet de recherche de leurs responsabilités civile et professionnelle.

IDENTIFICATION DES PERSONNES-RESSOURCES

Si vous avez des questions concernant le projet de recherche ou si vous éprouvez un problème que vous croyez relié à votre participation au projet de recherche, vous pouvez communiquer avec le chercheur responsable du projet de recherche ou les membres de son équipe aux numéros suivants :

- Chercheur principal: Paul Morin,
- Étudiante: Stéphanie Houde,

Si vous avez des plaintes ou des commentaires à formuler, vous pouvez communiquer avec le Commissaire local aux plaintes et à la qualité des services du CSSS-IUGS, M. Germain Lambert, au

SURVEILLANCE DES ASPECTS ÉTHIQUES

Le Comité d'éthique de la recherche du CSSS-IUGS a approuvé ce projet de recherche et en assure le suivi annuel. De plus, il approuvera, au préalable, toute révision et toute modification apportée au présent formulaire d'information et de consentement et au protocole de recherche.

Pour toutes questions reliées à l'éthique, concernant vos droits ou les conditions dans lesquelles se déroule votre participation à ce projet, vous pouvez communiquer avec la présidente du comité en contactant l'agente administrative du CÉR au

Initiales du participant : _____
Version 1 – datée du 11-06-2014

CÉR du CSSS-IUGS
Approuvé par: LV
Le: 26 JUN 2014

Page 4 sur 5

*Être chez-soi en logement de transition : un lieu de développement de la sécurité ontologique
pour les personnes itinérantes ?
Dossier 2015-462*

CONSENTEMENT DU PARTICIPANT

Je, _____,
(Nom du participant en lettres moulées)

déclare avoir pris connaissance du formulaire d'information et de consentement. Je reconnais qu'on m'a expliqué le projet, qu'on a répondu à mes questions et qu'on m'a laissé le temps voulu pour prendre une décision.

Je consens à participer à ce projet de recherche aux conditions qui y sont énoncées. Une copie signée et datée du présent formulaire d'information et de consentement me sera remise.

Signature du participant

Date

Réservé à l'équipe de recherche

Je, _____,
(Nom du responsable de l'obtention du consentement en lettres moulées)

déclare avoir expliqué au sujet de recherche les termes du présent formulaire d'information et de consentement et j'ai répondu aux questions qu'il m'a posées.

Signature du responsable de l'obtention du consentement

Date

Je, _____,
(Nom du chercheur responsable du projet de recherche en lettres moulées)

certifie qu'on a expliqué au sujet de recherche les termes du présent formulaire d'information et de consentement, que l'on a répondu aux questions que le sujet de recherche avait à cet égard et qu'on lui a clairement indiqué qu'il demeure libre de mettre un terme à sa participation, et ce, sans préjudice.

Je m'engage avec l'équipe de recherche à respecter ce qui a été convenu au formulaire d'information et de consentement et à en remettre une copie signée au sujet de recherche.

Signature du chercheur responsable du projet de recherche

Date

ANNEXE 4 – CERTIFICAT ÉTHIQUE

Centre de santé et de services sociaux –
Institut universitaire de gériatrie de Sherbrooke
Health and Social Services Centre –
University Institute of Geriatrics of Sherbrooke



Sherbrooke, le 26 juin 2014

CERTIFICAT D'ÉTHIQUE EN MATIÈRE DE RECHERCHE SUR DES HUMAINS

Le Comité d'éthique de la recherche du Centre de santé et de services sociaux - Institut universitaire de gériatrie de Sherbrooke atteste qu'il a dûment évalué et approuvé les documents qui lui ont été soumis.

TITRE DU PROJET DE RECHERCHE

Être chez-soi en logement de transition: un lieu de développement de la sécurité ontologique pour les personnes itinérantes?

LA PRESENTE APPROBATION A ÉTÉ DEMANDÉE PAR :

Professeur Paul Morin, Ph.D.
Chercheur principal
Centre affilié universitaire
CSSS-IUGS

✚ L'approbation éthique pour ledit projet de recherche est valide jusqu'au 26 juin 2015

Le numéro de dossier attribué au projet cité en rubrique par le CÉR est le 2015-462

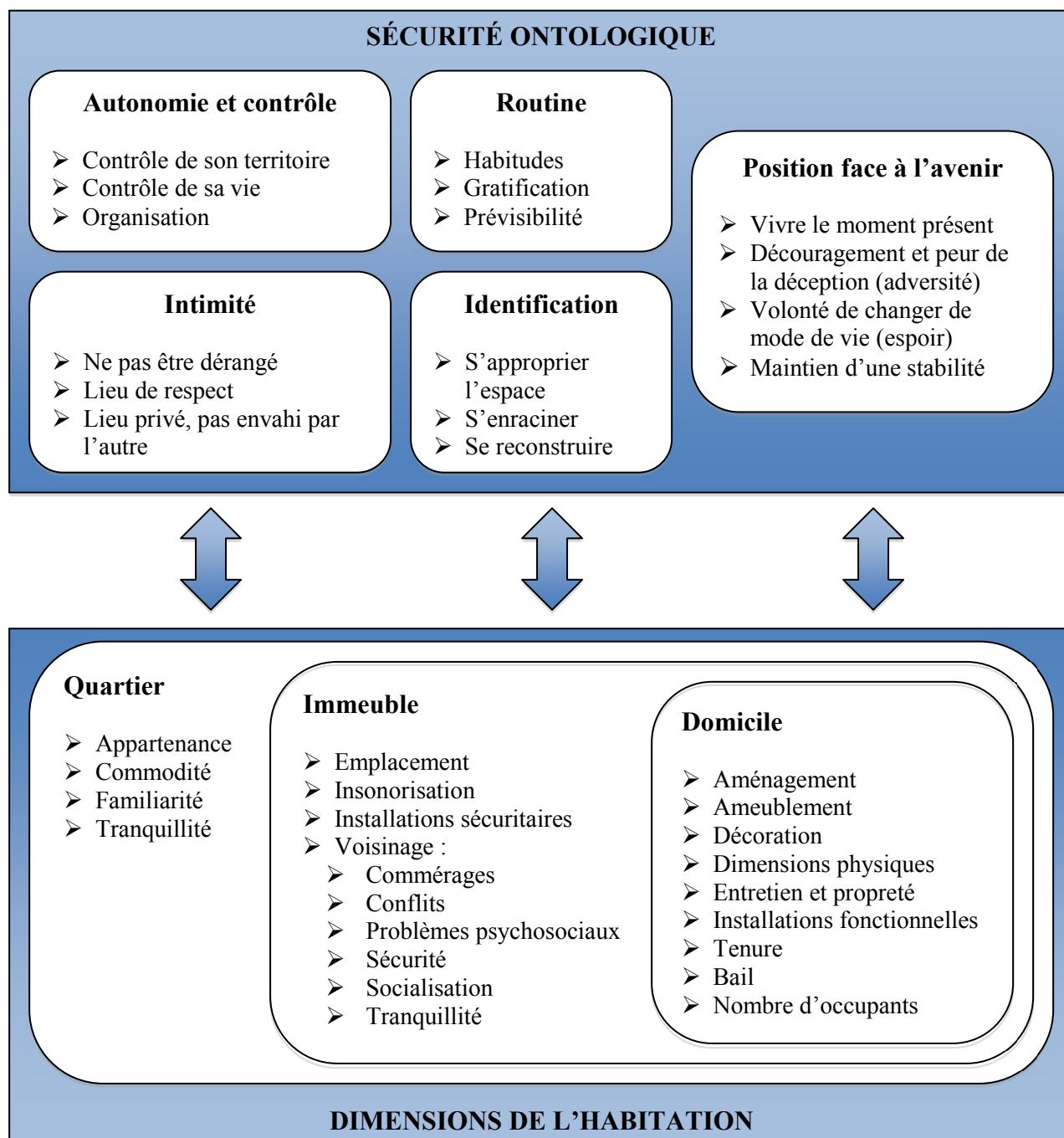
Chantal Doré, Ph.D.

Présidente

CD/lv

Hôpital et centre d'hébergement D'Youville
Comité d'éthique de la recherche
du CSSS-IUGS

ANNEXE 5 – SCHÉMA SYNTHÈSE DES RÉSULTATS



BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, Gaston (1970). *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 214 p.
- BEAUDOIN, Isabelle (2014). *Efficacité de l'approche "logement d'abord" pour les personnes en situation d'itinérance vivant avec des troubles mentaux ou des troubles liés aux substances psychoactives*, Revue systématique, Institut national d'excellence en santé et en services sociaux du Québec, 45 p.
- BELLOT, Céline, RAFFESTIN, Isabelle, ROYER, Marie-Noëlle et Véronique NOËL (2005). *Judiciarisation et criminalisation des populations itinérantes à Montréal*, rapport de recherche pour le Secrétariat des sans-abri, 141 p.
- BOIVIN, Marie (2007). *Portrait de la situation du logement à Sherbrooke et pistes d'action*, Rapport de recherche pour le Centre d'innovation, de recherche et d'enseignement, CSSS-IUGS, 26 p.
- BORG, Marit, SELLS, Dave, TOPOR, Alain, MEZZINA, Roberto, MARIN, Izabel et Larry DAVIDSON (2005). « What Makes a House a Home : The Role of Material Resources in Recover from Severe Mental Illness », *American Journal of Psychiatric Rehabilitation*, n° 8, 243-256.
- BURNS, Victoria, GRENIER, Amanda, LAVOIE, Jean-Pierre, ROTHWELL, David et Tamara SUSSMAN (2012). « Les personnes âgées itinérantes - invisibles et exclues. Une analyse de trois stratégies pour contrer l'itinérance », *Frontières*, vol. 25, n° 1, 31-56.
- CAMPEAU, Paule (2000). « La place des facteurs structurels dans la production de l'itinérance », *L'errance urbaine*, sous la direction de Danielle Laberge, Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale, Québec, Les Éditions MultiMondes, p. 49-69.
- CAMPENHOUDT, Luc Van et Raymond QUIVY (2011). *Manuel de recherche en sciences sociales*, 4^e édition entièrement revue et augmentée, Paris, Éditions Dunod (1^{re} édition : 1988), 262 p.
- COMMISSION DE LA SANTÉ MENTALE DU CANADA. « Initiatives et projets : Chez-soi », *Commission de la santé mentale du Canada*, [En ligne], <http://www.mentalhealthcommission.ca/Francais/initiatives-and-projects/home>.
- COMMISSION DE LA SANTÉ MENTALE DU CANADA (2014). « Rapport final du projet Chez-soi. Projet pancanadien. », *Commission de la santé mentale du Canada*, [En ligne], http://www.mentalhealthcommission.ca/Francais/system/files/private/document/MHCC_At_Home_Report_%28National_Cross-Site%29_FRE.pdf.
- COMMISSION DES DROITS DE LA PERSONNE ET DES DROITS DE LA JEUNESSE (CDPDJ) (2003). « Après 25 ans La Charte québécoise des droits et libertés », *Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse du Québec*, [En ligne], http://www.cdpcj.qc.ca/Publications/bilan_charte.pdf.

CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME (2012). « Réflexion sur l'itinérance des femmes en difficulté: un aperçu de la situation », *Conseil du statut de la femme du Québec*, [En ligne], <http://www.csf.gouv.qc.ca/wp-content/uploads/reflexion-sur-litinerance-des-femmes-en-difficulte-un-apercu-de-la-situation.pdf>.

Déclaration universelle des droits de l'homme, 1948, art. 25.1.

DESPRÉS, Carole (1991). « The meaning of home : Litterature Review and Directions for Future Research and Theorical Development », *The Journal of Architectural and Planning Research*, vol. 2, no 2, p.96-115.

DORVIL, Henri et Sarah BOUCHER GUÉVREMONT (2013). *Le logement comme facteur d'intégration sociale des personnes itinérantes aux prises avec des problèmes de santé mentale participant au Projet Chez Soi à Montréal*, rapport de recherche présenté à la Commission de la santé mentale du Canada, Univeristé du Québec à Montréal, 142 p.

DORVIL, Henri et Herta A. GUTTMAN (1997). « 35 ans de désinstitutionnalisation au Québec 1961-1996 », *Défis de la reconfiguration des services de santé mentale. Pour une réponse efficace et efficiente aux besoins des personnes atteintes de troubles mentaux graves*, sous la direction de Henri Dorvil, Herta A. Guttman, Nicole Ricard et André Villeneuve, Comité de la santé mentale du Québec (CSMQ) / MSSS, p. 105-180.

DORVIL, Henri, GUTTMAN, Herta A., RICARD, Nicole et André VILLENEUVE (1997). *Défis de la reconfiguration des services de santé mentale. Pour une réponse efficace et efficiente aux besoins des personnes atteintes de troubles mentaux graves*, Comité de la santé mentale du Québec (CSMQ) / MSSS, 264 p.

DORVIL, Henri, MORIN, Paul, BEAULIEU, Alain et Dominique ROBERT (2002). « Le logement comme facteur d'intégration sociale des personnes classées malades mentales », *Déviance et Société*, vol. 26, n° 4, 497-515.

DOVEY, Kimberly (1985). « Home and Homelessness: Introduction », dans *Home Environments. Human Behavior and Environment: Advances in Theory and Research* vol. 8, sous la direction de Irwin Altman et Carol M. Werner (Ed.), New York, Plenum Press, p. 33-64.

DUCHARME, Marie-Noëlle, PROULX, Jean ET Stéphane GRENIER (2013). *Étude des hybridations entre des formules de logement social et d'hébergement. Rapport d'étape portant sur des initiatives destinées à des personnes itinérantes ou à risque de le devenir*, Cahiers du LAREPPS, Montréal, 78 p.

DUCHARME, Marie-Noëlle et Yves VAILLANCOURT (2002). *Portrait des organismes sans but lucratif d'habitation sur l'île de Montréal*, Cahiers du LAREPPS, en collaboration avec la FOHM, Montréal, 80 p.

DUNN, James R. et Michael V. HAYES (2000). « Social inequality, population health, and housing: a study of two Vancouver neighborhoods », *Social Science & Medecine*, vol. 51, 563-587.

- DUPUIS, Ann et David C. THORNS (1998). « Home, home ownership and the search for ontological security », *The Sociological Review*, vol. 46, n° 1, 24-47.
- ECHENBERG, Havi et Hilary JENSEN (2008). « L'itinérance au Canada : définitions et recensements », *Parlement du Canada* [En ligne], Décembre, Revue en mai 2012, <http://www.parl.gc.ca/content/lop/researchpublications/prb0830-f.pdf>.
- FLAMAND, Jean-Paul (2004). *L'abécédaire de la maison*, Paris, Éditions de la Villette, 286 p.
- FOURNIER, Louise (1996). « Importance du phénomène », *L'itinérance selon la documentation scientifique*, sous la direction de Louise Fournier et Céline Mercier, Centre de recherche Philippe Pinel, Montréal, p. 33-39.
- FOURNIER, Louise et Serge CHEVALIER (1998). *Dénombrement de la clientèle itinérante dans les centres d'hébergement, les soupes populaires et les centres de jour des villes de Montréal et de Québec 1996-97*, Québec, Santé Québec, 21 p.
- FOURNIER, Louise et Micheline OSTOJ (1996). « Aspects méthodologiques », *L'itinérance selon la documentation scientifique*, sous la direction de Louise Fournier et Céline Mercier, Centre de recherche Philippe Pinel, Montréal, p. 21-29.
- GAGNE, Jean et Henri DORVIL (1988). « L'itinérance : le regard sociologique », *Revue québécoise de psychologie*, vol. 9, n° 1, 63-78.
- GIDDENS, Anthony (1994). *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 192 p.
- GIRARD, Vincent, ESTECAHANDY, Pascale et Pierre CHAUVIN (2009). *La santé des personnes sans chez soi. Plaidoyer et propositions pour un accompagnement des personnes à un rétablissement social et citoyen*, Rapport remis à Madame Roselyne Bachelot-Narquin, Ministre de la Santé et des Sports, France, *Le site santé du Ministère des Affaires sociales et de la Santé* [En ligne], http://www.sante.gouv.fr/IMG/pdf/Rapport_sante_des_personnes_sans_chez_soi.pdf.
- GIROD-SEVILLE, Martine et Véronique PERRET (1999). « Fondements épistémologiques de la recherche », *Méthode de recherche en management*, sous la direction de Raymond-Alain Thiétard et coll., Paris, Dunod, p. 13-33.
- GOERING, Paula, VELDHUIZEN, Scott, WATSON, Aimee, ADAIR, Carol, KOPP, Brianna, LATIMER, Eric, NELSON, Geoff, MACNAUGHTON, Eric, STREINER, David et Tim AUBRY (2014). « Rapport final du projet Chez Soi », *Commission de la santé mentale du Canada*, [En ligne], <http://www.mentalhealthcommission.ca/Francais/node/24381>.
- GOODMAN, Lisa, SAXE, Leonard et Mary HARVEY (1991). « Homelessness as Psychological Trauma. Broadening Perspectives », *American Psychologist*, vol. 46, n° 11, 1219-1225.
- GOUVERNEMENT DU CANADA (2013). « L'étude nationale sur les refuges 2005-2009. Points saillants », *Emploi et Développement social Canada*, [En ligne], 19 août 2013, http://www.edsc.gc.ca/fra/communautes/sans_abri/rapports/etude_refuges.pdf.

- GOUVERNEMENT DU CANADA (2014). « Sur la voie de l'équilibre: créer des emplois et des opportunités », *Le Budget de 2014*, [En ligne], <http://www.budget.gc.ca/2014/docs/plan/pdf/budget2014-fra.pdf>.
- GOUVERNEMENT DU QUEBEC (1992). « Politique de la santé et du bien-être », *Ministère de la Santé et des Services sociaux Québec*, [En ligne], http://publications.msss.gouv.qc.ca/acrobat/f/documentation/1992/92_713.pdf.
- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (2002). « *La volonté d'agir, la force de réussir. Stratégie nationale de lutte à la pauvreté et à l'exclusion sociale. Énoncé de politique.* », *Emploi et Solidarité sociale Québec*, [En ligne], <http://www.mess.gouv.qc.ca/grands-dossiers/lutte-contre-la-pauvrete/index.asp>.
- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (2004). « Concilier liberté et justice sociale : un défi pour l'avenir. Plan d'action gouvernemental en matière de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale », *Ministère de l'Emploi, de la Solidarité sociale et de la Famille*, [En ligne], <http://www.mess.gouv.qc.ca/grands-dossiers/lutte-contre-la-pauvrete/plan.asp>.
- GOUVERNEMENT DU QUEBEC (2009). « Plan d'action interministériel en itinérance 2010-2013 », *Santé et Services sociaux Québec*, [En ligne], <http://publications.msss.gouv.qc.ca/acrobat/f/documentation/2009/09-846-01.pdf>.
- GOUVERNEMENT DU QUEBEC (2010). « Plan d'action gouvernemental pour la solidarité et l'inclusion sociale 2010-2015 », *Ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale Québec*, [En ligne], http://www.mess.gouv.qc.ca/publications/pdf/ADMIN_Plan_de_lutte_2010-2015.pdf.
- GOUVERNEMENT DU QUEBEC (2014a). « Ensemble pour éviter la rue et en sortir. Politique nationale de lutte à l'itinérance », *Santé et Services sociaux Québec*, [En ligne], <http://publications.msss.gouv.qc.ca/acrobat/f/documentation/2013/13-846-03F.pdf>.
- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (2014b). « L'itinérance au Québec. Premier portrait. », *Ministère de la Santé et des Services sociaux*, [En ligne], <http://publications.msss.gouv.qc.ca/acrobat/f/documentation/2014/14-738-01W.pdf>.
- GURNEY, Craig (1990). *The Meaning of Home in the Decade of Owners Occupation. Towards an experiential research agenda*, Bristol, SAUS, Working paper, 88 p.
- HAMILTON, Marilyn (2007). « Approaching homelessness: an integral re-frame », *World Futures*, vol. 63, 107-126.
- HEIDEGGER, Martin (1958). « Bâtir, habiter, penser », dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, p.170-193.
- HEYWOOD, Frances (2005). « Adaptation: Altering the House to Restore the Home », *Housing Studies*, vol. 20, n° 4, 531-547.
- HISCOCK, Rosemary, KEARNS, Ade, MACINTYRE Sally et Anne ELLAWAY (2001). « Ontological Security and Psycho-Social Benefits from the Home: Qualitative Evidence on Issues of Tenure », *Housing, Theory and Society*, vol. 18, 50-66.

- HULSE, Kath et Lise SAUGERES (2008). *Housing insecurity and precarious living: an Australian exploration*, Rapport de recherche produit pour Australian Housing and Urban Research Institute (AHURI), 51 p.
- HURTUBISE, Roch, ROY, Shirley, ROZIER, Marielle et Daphné MORIN (2007). « Agir sur la santé en situation d'itinérance », *L'itinérance en question*, sous la direction de Shirley Roy, et Roch Hurtubise, Coll. « Problèmes sociaux et interventions sociales », 34, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 355-374.
- INSTITUT CANADIEN D'INFORMATION SUR LA SANTE (ICIS) (2006). « Améliorer la santé des Canadiens : une introduction à la santé en milieu urbain », *Institut canadien d'information sur la santé*, [En ligne], https://secure.cihi.ca/free_products/PH_Full_Report_French.pdf.
- INSTITUT CANADIEN D'INFORMATION SUR LA SANTÉ (ICIS) (2007). « Améliorer la santé des canadiens: Santé mentale et itinérance », *Institut canadien d'information sur la santé*, [En ligne], https://secure.cihi.ca/free_products/mental_health_report_aug22_2007_f.pdf.
- INSTITUT DE RECHERCHE ET D'INFORMATIONS SOCIO-ÉCONOMIQUE (2011). « Logement 2011: Marché locatif et spéculation », Note socio-économique, juin, [En ligne], <http://www.iris-recherche.qc.ca/wp-content/uploads/2011/09/Note-logement-2011-web.pdf>.
- KEARNS, Ade, HISCOCK, Rosemary, ELLAWAY, Anne et Sally MACINTYRE (2000). « Beyond Four Walls'. The Psycho-social Benefits of Home: Evidence from West Central Scotland », *Housing studies*, vol. 15, n° 3, 387-410.
- KEARNS, Robin A. et Christopher J. SMITH (1994). « Housing, Homelessness, and Mental Health: Mapping an Agenda for Geographical Inquiry », *Professionnal Geographer*, vol. 46, n° 4, 418-424.
- KRAUS, Deborah, SERGE, Luba et Michael GOLDBERG (2006). « Itinérance, logement et réduction des méfaits: logements stables pour les sans-abri toxicomanes », Rapport de recherche produit pour la *Société canadienne d'hypothèque et de logement*, [En ligne], <http://www.cmhc-schl.gc.ca/odpub/pdf/65089.pdf?fr=1309893881656>.
- LABERGE, Danielle et Shirley ROY (2001). « Pour être, il faut être quelque part : la domiciliation comme condition d'accès à l'espace public », *Sociologie et sociétés*, vol. 33, n° 2, 115-131.
- LAING, Ronald D. (1970). *Le moi divisé. De la santé mentale à la folie*, Paris, Stock, 293 p.
- LAIRD, Gordon (2007). « Shelter – Homelessness in a growth economy: Canada's 21st century paradox », Rapport produit pour *Sheldon Chumir Foundation for Ethics in Leadership*, [En ligne], <http://www.chumirethicsfoundation.ca/files/pdf/SHELTER.pdf>.
- LAWRENCE, Roderick J. (2006). « Housing and Health : Beyond Disciplinary Confinement », *Journal of Urban Health : Bulletin of the New York Academy of Medicine*, vol. 83, n° 3, 540-549.

- LELOUP, Xavier (2007). « Les HLM montréalais et le discours sur la sécurité : l'action communautaire ou la société des voisins ? », *Lien social et Politiques*, n° 57, 91-103.
- MALLETT, Shelley (2004). « Understanding home: a critical review of the literature », *The Sociological Review*, vol. 52, n° 1, 62-89.
- MERCIER, Céline (2004). « L'évolution des liens entre le logement et l'insertion sociale à travers 40 ans de documents ministériels au Québec », *L'habitation comme déterminant social de la santé mentale*, sous la direction de Alain Beaulieu et Henri Dorvil, Actes du colloque Le logement comme déterminant social de la santé pour les personnes usagères des services en santé mentale, ACFAS, Cahiers scientifiques 99, p. 19-25.
- MIKKONEN, Juha et Dennis RAPHAEL (2011). « Déterminants sociaux de la santé : les réalités canadiennes », *Social Determinants of Health. The Canadian Facts*, [En ligne], http://www.thecanadianfacts.org/Les_realites_canadiennes.pdf.
- MINISTERE DE LA SANTE ET DES SERVICES SOCIAUX (MSSS) (2004). « Les hommes : s'ouvrir à leurs réalités et répondre à leurs besoins. », *Rapport du Comité de travail en matière de prévention et d'aide aux hommes – Document de consultation*, [En ligne], <http://publications.msss.gouv.qc.ca/acrobat/f/documentation/2004/04-911-01rap.pdf>
- MINISTERE DE LA SANTE ET DES SERVICES SOCIAUX (MSSS) (2008). « L'itinérance au Québec. Cadre de référence », *Santé et Services sociaux Québec*, [En ligne], Septembre, <http://publications.msss.gouv.qc.ca/acrobat/f/documentation/2008/08-846-01.pdf>.
- MINISTERE DE LA SANTE ET DES SERVICES SOCIAUX ET SOCIÉTÉ D'HABITATION DU QUÉBEC (MSSS et SHQ) (2007). « Cadre de référence sur le soutien communautaire en logement social. Une intervention intersectorielle des réseaux de la santé et des services sociaux et de l'habitation. », *Ministère de la Santé et des Services sociaux, Société d'habitation du Québec, Santé et Services sociaux Québec*, [En ligne], <http://publications.msss.gouv.qc.ca/acrobat/f/documentation/2007/07-845-01.pdf>.
- MONTGOMERY, Ann Elizabeth, HILL, Lindsay L., KANE, Vincent et Dennis P. CULHANE (2013). « Housing Chronically Homeless Veterans: Evaluating the Efficacy of a Housing First Approach to HUD-VASH », *Journal of Community Psychology*, vol. 41, n° 4, 505-514.
- MOORE, Jeanne (2000). « Placing Home in Context », *Journal of Environmental Psychology*, vol. 20, 207-217.
- MOORE, Jeanne (2007). « Polarity or integration? Towards a fuller understanding of home and homelessness », *Journal of Architectural and Planning Research*, vol. 24, n° 2, 143-159.
- MORIN, Paul (1992). « Être chez soi: désir des personnes psychiatriquées et défi des intervenants », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 5, n° 1, 47-61.
- MORIN, Paul et Evelyne BAILLERGEAU (2008). « Introduction générale », *L'habitation comme vecteur de lien social*, sous la direction de Paul Morin et Evelyne Baillergeau, Coll. « Problèmes sociaux et interventions sociales », 36, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 1-14.

- MORIN, Paul, CREVIER, Marie, COUTURIER, Yves, DALLAIRE, Nicole, DORVIL, Henri et Janique JOHNSON-LAFLEUR (2009). *Signification du chez-soi et intervention psychosociale à domicile dans les programmes de soutien à domicile, Enfance/Jeunesse/Famille et Santé mentale*, Centre de santé et de services sociaux - Institut universitaire de gériatrie de Sherbrooke (CSSS-IUGS), 191 p.
- MORIN, Paul, LEBLANC, Jeannette, BELLEY, Serge, LELOUP, Xavier, CLÉMENT, Michelle, DORÉ, Chantal, MORIN, Nathalie et Nathalie JAUVIN (2012-2015). *L'intervention intersectorielle en santé et services sociaux dans ses liens avec les dimensions de l'habitation et le logement social*. Projet de recherche financé par les Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture, volet Actions concertées. Rapport de recherche à venir.
- MORIN, Paul et Stéphanie TURCOTTE (2009). *Le Tremplin 16-30 de Sherbrooke et le développement des capacités des jeunes*, Rapport produit par le Groupe régional d'activités partenariales de l'Estrie, Université de Sherbrooke/CSSS-IUGS, 80 p.
- MORIN, Richard et Michel ROCHEFORT (1998). « Quartier et lien social : des pratiques individuelles à l'action collective », *Lien social et Politiques*, n° 39, 103-114.
- MUNN-RIVARD, Laura (2014). « Questions d'actualité en santé mentale au Canada - L'itinérance et l'accès au logement », *Bibliothèque du Parlement*, [En ligne], <http://www.parl.gc.ca/Content/LOP/ResearchPublications/2014-11-f.pdf>.
- NOVAC, Sylvia (2006). « Violence familiale et itinérance: Analyse documentaire », Centre national d'information sur la violence dans la famille, *Agence de la santé publique du Canada*, [En ligne], <http://www.phac-aspc.gc.ca/ncfv-cnivf/sources/fv/fv-homelessness-itinerance/index-fra.php>.
- OFFICE MUNICIPAL D'HABITATION DE MONTRÉAL (OMHM). « Analyse, classement de la demande et délais d'attente », *Office municipal d'habitation de Montréal – Un toit en évolution*, [En ligne], <http://www.omhm.qc.ca/analyse-classement-de-la-demande-delaiss-attente>.
- OFFICE MUNICIPAL D'HABITATION DE SHERBROOKE (OMHS). « Les logements sociaux à Sherbrooke », *Office municipal d'habitation de Sherbrooke – Bienvenue !*, [En ligne], <http://www.omhsherbrooke.qc.ca/logement.html>.
- ODRE DES TRAVAILLEURS SOCIAUX ET DES THERAPEUTES CONJUGAUX ET FAMILIAUX DU QUEBEC (OTSTCFQ) (2012). « Référentiel de compétences des travailleuses sociales et des travailleurs sociaux 2012 », *Ordre des travailleurs sociaux et des thérapeutes conjugaux et familiaux du Québec*, [En ligne], <http://www.otstcfq.org/docs/cadres-et-guides-de-pratique/nouveau-referentiel-ts-2012-19-07-2012-final.pdf?sfvrsn=0>.
- ORGANISATION MONDIALE DE LA SANTE (OMS) (2009). « Comblé le fossé en une génération. Résumé analytique », Rapport final produit par la Commission des Déterminants Sociaux de la Santé, [En ligne], http://whqlibdoc.who.int/publications/2009/9789242563702_fre.pdf.

- PADGETT, Deborah K. (2007). « There's no place like (a) home: Ontological security among persons with serious mental illness in the United States », *Social Science & Medecine*, vol. 64, 1925-1936.
- PAILLE, Pierre et Alex MUCCHIELLI (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Coll. « U », 3^e édition, Paris, Armand Colin (1^e édition : 2003), 423 p.
- PARSELL, Cameron (2012). « Home is Where the House is: The meaning of Home for People Sleeping Rough », *Housing studies*, vol. 27, n° 2, 159-173.
- PEARSON, Carol, MONTGOMERY, Ann Elizabeth et Gretchen LOCKE (2009). « Housing stability among homeless individuals with serious illness participating in housing first programs », *Journal of Community Psychology*, vol. 37, n° 3, 404-417.
- PLAN D'ACTION ÉCONOMIQUE DU CANADA. « Document d'information: Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance (SPLI) », *Plan d'action économique du Canada – Emplois et opportunités*, [En ligne], <http://www.actionplan.gc.ca/fr/fiche-d-information/document-dinformation-strat-gie-des-partenariats-de-lutte-contre-l-itin-rance>.
- PROVENCHER, (2002). « L'expérience du rétablissement: perspectives théoriques », *Santé mentale au Québec*, vol. 27, n° 1, 35-64.
- RÉSEAU D'AIDE AUX PERSONNES SEULES ET ITINÉRANTES DE MONTRÉAL (RAPSIM) (2007). « Femmes - itinérance - logement. Des droits non respectés », Document soumis à M. Miloon Kothari, rapporteur spécial des Nations unies sur le droit au logement et l'itinérance, *Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal*, [En ligne], http://www.rapsim.org/docs/topo%20rapporteur%20sp%C3%A9cial%20ONU%20_%2010%20oct.pdf.
- RÉSEAU D'AIDE AUX PERSONNES SEULES ET ITINÉRANTES DE MONTRÉAL (RAPSIM) (2010). « Maisons de chambres en péril: la nécessité d'agir », Rapport de la Commission populaire sur la sauvegarde des maisons de chambres à Montréal, *Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal*, [En ligne], http://www.rapsim.org/docs/rapportcommission_m.ch.pdf.
- RÉSEAU D'AIDE AUX PERSONNES SEULES ET ITINÉRANTES DE MONTRÉAL (RAPSIM) (2014a). « Financement fédéral – Pour le maintien d'une approche globale dans la lutte à l'itinérance », Communiqué de presse du 11 septembre, *Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal*, [En ligne], http://www.rapsim.org/fr/default.aspx?sortcode=1.10.10&id_article=731&starting=&ending=.
- RÉSEAU D'AIDE AUX PERSONNES SEULES ET ITINÉRANTES DE MONTRÉAL (RAPSIM) (2014b). « Budget fédéral 2014 – Cap réaffirmé vers le Housing first », Communiqué de presse du 12 février, *Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal*, [En ligne], http://www.rapsim.org/fr/default.aspx?sortcode=1.10.10&id_article=712&starting=&ending=.
- RÉSEAU SOLIDARITÉ ITINÉRANCE DU QUÉBEC (RSIQ) (2012). « Pour une politique en itinérance », Plateforme de revendications du Réseau SOLIDARITÉ Itinérance du Québec, 2e

édition, *Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal*, [En ligne], <http://www.rapsim.org/docs/RSIQ-plateforme-de-revendications-2012.pdf>.

RÉSEAU SOLIDARITÉ ITINÉRANCE DU QUÉBEC (RSIQ) (2015). « Nouvelles balises du financement fédéral en itinérance 2015-2019. Un choix du gouvernement du Québec et non du milieu communautaire ! », Communiqué de presse du 19 mars, *Réseau solidarité itinérance du Québec*, [En ligne], http://www.rsiq.org/images/Fichiers/CP_RSIQ_SPLI_19-03-2015.pdf.

RIDGWAY, Priscilla et Anthony M. ZIPPLE (1990). « The paradigm shift in residential services: From the linear continuum to supported housing », *Psychosocial Rehabilitation Journal*, vol. 13, n° 4, 11-21.

ROY, Shirley (1988). *Seul dans la rue : portrait d'hommes clochards*, Montréal, Les Éditions Saint-Martin, 174 p.

ROY, Shirley, MORIN, Daphné, LEMÉTAYER, Fanny et Carolyn GRIMARD (2006). *Itinérance et accès aux services: problèmes et enjeux*, Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale, Université du Québec à Montréal, 179 p.

ROY, Shirley, NOISEUX, Yanick ET Ghyslaine THOMAS (2003). *Le RAPSIM, le logement et la question du support communautaire*, Rapport de recherche produit par le *Collectif de recherche sur l'itinérance, la pauvreté et l'exclusion sociale (CRI)*, Montréal, Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal, 277 p.

SAUNDERS, Peter (1989). « The meaning of 'home' in contemporary english culture », *Housing studies*, vol. 4, no 3, 177-192.

SAVOIE-ZAJC, Lorraine (2009). « L'entrevue semi-dirigée », *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données*, sous la direction de Benoît Gauthier, 5^e édition, Québec, Presses de l'Université du Québec, (1^e édition : 1984), p. 337-360.

SCOTTISH SOCIAL WORK USERS AND CARERS INTER-UNIVERSITY NETWORK (2013). « Real lives ; Real Difference : Service User and Carer Involvement in Professional Education », *Conference Summary Report*, 4th June 2013, 20 p.

SERFATY-GARZON, Perla (2003). *Chez soi. Les territoires de l'intimité*, Paris, Armand Colin, 256 p.

SIXSMITH, Judith (1986). « The meaning of home: an exploratory study of environmental experience », *Journal of Environmental Psychology*, vol. 6, 281-298.

SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HYPOTHÈQUE ET DE LOGEMENT (SCHL) (2001). *Evaluating housing stability for people with serious mental illness at risk for homelessness*, Research Final Report product for *Community Support and Research Unit (CSRU)* at the *Centre for Addiction and Mental Health*, Ottawa, Société canadienne d'hypothèque et de logement, 206 p.

SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HYPOTHÈQUE ET DE LOGEMENT (SCHL) (2002). « Évaluation de la stabilité en logement des personnes ayant des problèmes importants de santé mentale et à risque de devenir sans-abri », *Le point en recherche*, 6 p.

- SOCIÉTÉ D'HABITATION DU QUÉBEC (SHQ) (2014). « AccèsLogis Québec », *Société d'habitation du Québec*, [En ligne], http://www.habitation.gouv.qc.ca/programme/programme/acceslogis_quebec.html.
- SOMERVILLE, Peter (1992). « Homelessness and the Meaning of Home: Rooflessness or Rootlessness? », *International Journal of Urban & Regional Research*, vol. 16, n° 4, 529-539.
- SOMERVILLE, Peter (1997). « The Social Construction of Home », *Journal of Architectural and Planning Research*, vol. 14, n° 3, 226-246.
- STATISTIQUE CANADA (2011). « Personnes à faible revenu, selon le type de famille économique, annuel », Tableau 202-0804, CANSIM (base de données).
- STEFANCIC, Ana et Sam TSEMBERIS (2007). « Housing First for Long-Term Shelter Dwellers with Psychiatric Disabilities in a Suburban County: A Four-Year Study of Housing Access and Retention », *The Journal of Primary Prevention*, vol. 28, 265-279.
- SYLVESTRE, John, TRAINOR, John, HOPKINS, Melonie, ANUCHA, Uzo, ILVES, Peter et Nadia RAMSUNDAR (2001). « À propos de la stabilité du logement chez des personnes aux prises avec des troubles mentaux graves », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 14, n° 2, 59-74.
- TABLE ITINÉRANCE DE SHERBROOKE (2011). *Cadre de référence sur l'itinérance à Sherbrooke*, Sherbrooke, Table itinérance de Sherbrooke, 57 p.
- TSEMBERIS, Sam, GULCUR, Leyla et Maria NAKAE (2004). « Housing First, Consumer Choice, and Harm Reduction for Homeless Individuals with a Dual Diagnosis », *American Journal of Public Health*, vol. 94, n° 4, 651-656.
- ULYSSE, Pierre-Joseph et Frédéric LESEMAN (2004). *Citoyenneté et pauvreté. Politiques, pratiques et stratégies d'insertion en emploi et de lutte contre la pauvreté*, Québec, Presses de l'Université du Québec, Collection Problèmes sociaux et Interventions sociales, 308 p.
- VAILLANCOURT, Yves et Marie-Noëlle DUCHARME (2000). *Le logement social, une composante importante des politiques sociales en reconfiguration: État de la situation au Québec*, Cahiers du LAREPPS, Montréal, Université du Québec à Montréal, 58 p.
- WEAGEMAKERS SCHIFF, Jeannette et John ROOK (2012). *Housing First: où sont les preuves?*, Toronto, Homeless Hub Press, 29 p.